

vendredi 11 mars 1938
dix-septième année, n° 51

publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Les sources du sacrifice

La guerre et l'après-guerre vues par le comte Woeste

En ramassant les morceaux

La liturgie de Byzance

En quelques lignes...

« Le secret de la Russie » et la Révolution

Gabriele d'Annunzio

Un livre affreux et magnifique

La voix de nos Evêques :

Lettre pastorale de S. Exc. Mgr Heylen

Jacques d'ARNOUX

Vicomte Ch. TERLINDEN

Hilaire BELLOC

Dom Lambert BEAUDUIN, O. S. B.

Comte SOLTYKOFF

O. FORST de BATTAGLIA

Robert POULET

Mgr Louis PICARD

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

Compte-chèque postal 489,16

CREDIT ANVERSOIS

FONDÉE EN 1898

SIEGES { ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

BANQUE

BOURSE

CHANGE

PARIS

20, rue de la Paix

LUXEMBOURG

55, boulev. Royal

Le journal qui monte...

LE VINGTIÈME SIÈCLE

- Ses suppléments
- Ses grands reportages
- Sa publicité qui rend

Abonnement : 1 an 95 fr.
3 mois 25 fr.
Ch. post. 266

11, boulevard Bischoffsheim, Bruxelles

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES

Fournisseurs brevetés de la Cour



Anciens Etabliss. François PEETERS

Sous-Toitures Économiques et
très légères en Ciment armé
formant Plafonds clairs et unis
Dalles pour Cours

BRUXELLES, Avenue des Nations, 9

Registre du Commerce
de Bruxelles : 836

Compte Chèques
Postaux : 118.84

Téléphone 48.07.55

Usine raccordée à la Gare de HAREN-NORD

RAFFINERIES A VAPEUR
d'Huiles et Graisses pour l'Industrie,
la Marine et l'Automobile

FABRIQUE DE GRAISSES
consistantes
et vaselines

Huileries des Flandres

L. HOERÉE-VAN WAMBEKE

Rue du Fort
AUDENAERDE

TÉLÉPHONE 133

Reg. du Comm. Audenaerde 94

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” Au Baton ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” La Bella ”

ET

” Opera ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” Sepco ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ:

BELGIAN GULF OIL C^y S^{te} A^{me}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESCENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

11

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Watterlar, à JUMET

Téléph. Charleroi 508.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Cheneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer.

Ochardronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles
galvanisées

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.

GALVANISATION RICHE A OHAUD

Société Métallurgique

d'ENGHIEN S^t-ELOI

Soc. Anon.

ENGHIEN (Belgique)

CONSTRUCTION RIVÉE & SOUDÉE

PONTS — CHARPENTES — RÉSERVOIRS
LEVAGE — MANUTENTION — WAGONS
VOITURES — PIÈCES DE FORGE
BOULONS — RIVETS — TIRE-FONDS

Société Anonyme Métallurgique

d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique
Eldoz-Liège

Registre du commerce
Liège N° 12

Codes used : A.B.C. 4° et 5° éditions, Western Union Bentley

Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Aciéries et Laminiers

P. R. P. PLOEGSTEERT P. R. P.

Sté Ame DES BRIQUETERIES MÉCANIQUES

“ Le Progrès ”

Adm.-dél. : R. DE BRUYN, à Ypres

BRIQUES DE PAREMENT GENRE

« SILÉSIE » et « ÉCONOMIQUE »

en style brute, rugueux, saillé, nervuré, écorce et lisse

Toutes teintes

Tous formats

Hourdis en terre cuite, système breveté

RÉFÉRENCES : par milliers de mètres carrés

BRIQUES CREUSES LÉGÈRES ET CLOUABLES

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brilage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air
salin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Établiss. FIDÈLE MAHIEU

86, aven. de Philippeville
MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

MANUFACTURE DE

TREILLIS ET TOILES MÉTALLIQUES

Société Anonyme.

PLOMBIÈRES (LIÈGE)

Téléphone : MONTZEN N° 16

TOILES MÉTALLIQUES en tous métaux de tous numéros et
forces de fils. Toiles moustiquaires en cuivre rouge, laiton
et fils galvanisés. — GRILLAGES MÉTALLIQUES EN FILS
ONDULÉS en toutes grandeurs de mailles et forces de fils.
TREILLIS SIMPLE TORSION en fils galvanisés pour clôtures
et en cuivre pour protection de vitraux, etc.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE N° 2.

Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal



Division Chaînes :

Toutes chaînes genre
EWART, GRAY, LEY,
éprouvées à 3 fois,
effort normal avant expédi-
tion

ACCESSOIRES

ROUES, GODETS, etc.
GRAND STOCK

Division Fonderie :

Toutes pièces en
fonte malléable
suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

Rue de la Motte, 47, HUY

Téléphone : 636 Huy. Compte chèques : Louis Antoine 97 858

POÊLERIE — PETITE MÉCANIQUE — FONTE DURE
FONTES SPÉCIALES — PIÈCES DÉTACHÉES POUR
POÊLES BRUTES ET NICKELÉES — TOUTES PIÈCES
SUIVANT MODÈLES DU CLIENT

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

PRODUITS CHIMIQUES, FÉCULE, SELS

ÉTABLISSEMENTS

Van Eyck Frères, Soc An.

180, rue de la Soierie, à Forest-Bruxelles

Tél. 43.00.20

155, quai de Wondelgem, à Gand

Tél. 127.87

13, rue du Pont-Neuf, à Renaix

Tél. 117

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Anonyme firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.

Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN (Province de Namur, Belgique),

Adresse télégraphique :

Dumfrer Sclaigneaux Belgique; Andenne 14 (quatre lignes)

Téléphone

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB
TUYAUX — PLOMBES À SOUDER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET DOUCES EN
PLOMB — LAINE ET FIL DE PLOMB — ACIDE SULFURIQUE
Arséniate de plomb — Sulfate de zinc — Cadmium électrolytique
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

Fers - Aciers - Tôles

Boulons - Rivets

Poutrelles et rails

Sciage de tous profils

Ronds pour béton

Découpage sur spécifications

Poutrelles de clôtures

Spécialité de tôles fortes

Société Anonyme des Établissements

D. L. C.

TÉLÉPHONE 289 04

2 lignes

BUREAUX ET MAGASINS :

Rue du Viaduc,

SCLESSIN (Gare)

Établissements Lavenne Frères

DOUR Téléphone N° 56

Manufacture de Couleurs & Vernis

BROSSERIE et OUTILLAGE POUR PEINTRES

Vernis et Émaux « LAMÉOR »

Couleurs préparées « VATALINE »

Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur
TOUT POUR LA PEINTURE

SCHROEDER Frères

8, rue Simonon, LIÈGE

Tél. 108.40 (8 lignes)

Adr. tél. LEGLARM-Liège

Toutes espèces d'ARMES et MUNITIONS de CHASSE et de TIR
TOUS ACCESSOIRES DE CHASSE

Agents de la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre-Herstal

Département ZEISS IKON — Tous appareils de projection
Diascopes. Episcopes, Cinématographes,
Appareils, Films didactiques

Téléphone 92108 Maison fondée en 1894 C. O. P. 47127

R. & A. Meirschæert Frères

Sapin du Nord et d'Amérique

Triplex - Orégon - Sapin - Chêne - Aulne

Scierie & Raboterie mécaniques

306-310, chaussée de Bruxelles, MELLE (lez Gand)

Livraison franco wagon
franco camion à domicile

MACHINES A COUDRE

ANKER

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombreuses références de couvents, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 58, rue Saint-Georges
Tél. 136.63 GAND

A. SARRASIN

Ingénieur civile diplômé E. P. F. ZURICH

34, rue de la Loi, BRUXELLES

Tél. 11.55.27 Compte chèq. post. 2134.75

BÉTON ARMÉ

DEVIS - PROJETS - EXPERTISES

BUREAU D'ÉTUDE

Heylen - Courtois

Ingénieur A. I. A.

LE BÉTON ARMÉ

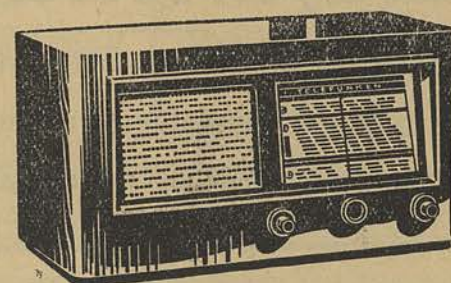
dans toutes ses applications

184, rue de la Loi, Bruxelles - Tél. 33.88.70

CES NOUVEAUX TELEFUNKEN

SONT VRAIMENT DES

«INSTRUMENTS DE MUSIQUE»



SUPER TA 55 WK

6 Circuits. 5 Tubes. 3 Gammas d'ondes. Reproduction naturelle. Détection exempte de distorsion par lampe diode. Puissante pentode de sortie AL 4 Telefunken. Préamplification basse-fréquence et liaison capacité résistance. Condensateurs d'accord à profil spécial. Haut-parleur à rendement élevé. Compensation automatique de fading. Contrôle d'accord par orthoscope. Cadran géant soigneusement éclairé. Une ébénisterie de belle ligne en noyer avec encadrement métallique.



TELEFUNKEN

BON POUR UNE DOCUMENTATION GRATUITE

— 40, rue Souveraine, 40, Bruxelles —



STORES

TENTES

MÉCANIQUES — AUTOMATIQUES — A ARCEAUX
TOILES — PARASOLS — VOILETS

Ateliers TANTOT, Frères

RUE DE L'ORIENT, 59, BRUXELLES Tél. : 48.22.84

Pompes CHAUVIER

Boulevard Emile de Laveleye, 205 - LIÈGE

Tél. 110.54 — Registre du Commerce 8364

Spécialité de Pompes à très haut rendement - - Pompes pour tous liquides
Pompes à Air et à Gaz - - Pompes à vide pour l'Industrie et les Laboratoires

ÉTUDES D'INSTALLATIONS

Les meilleures références - Exposit. Intern. Liège 1930 - Médaille d'Or

Ernest LENDERS

2, Place Constantin Meunier — UCCLE I - BRUXELLES

Téléphone : 44.95.38

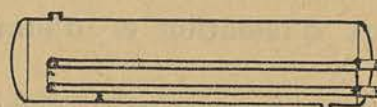
L'ACOUSTIQUE

dans le bâtiment

SON !

CHALEUR

BOILERS & RÉSERVOIRS



LA SOUDAUTOGENE

J. Yerna & Fils

Rue Beau-Mur, 47, LIÈGE — Téléphone : 144,51

**AUTOMATIQUE
ELECTRIQUE DE BELGIQUE**

— S. A. —

Rue du Verger

ANVERS



Installations téléphoniques de toute capacité. - Appareils de mesure. -
Compteurs électriques. - Signalisations routières. - Installations de
Radio-distribution.

Documentation gratuite sur demande.

Radiobell
"538"

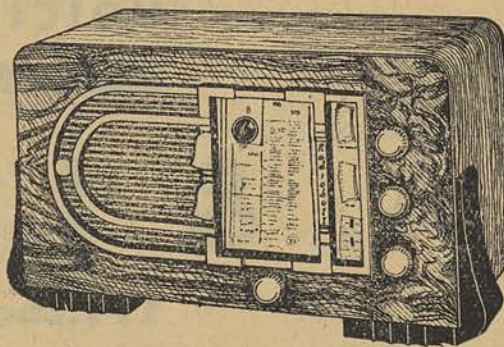
PRIX :

Altern.

2.490 frs

Universel

2.565 frs



Toutes ondes : 17-2.200 m.

L'OREILLE MYSTÉRIEUSE
LE TABLEAU DE BORD
SYNTONISATION VISUELLE
" TUNOGRAPH "

C'EST UN PRODUIT DE LA

Bell Telephone Mfg. Co

rue Boudewyns - ANVERS

Pierres blanches
Marbres - Granits
Pierres reconstituées

A^{NC.} E^{TS} SOILLE F^{RES} S.A.
Avenue du Port, 106, Bruxelles

CÉRAMIQUES
de la lys



Morcke lez Courtrai

Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin
Société Anonyme Naamloze Vennootschap
Belgique Téléphone : Courtrai 629. België
Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

TOITURES EN CIMENT VOLCANIQUE
ET EN ROOFING

Travaux d'isolation et d'étanchéité

Bitume — Ciment volcanique — Feutres bitumés — Roofing — Jute
bitumé — Liège aggloméré — Feutres asphaltés pour fondation —
Enduit plastique à froid — HYDROFUGE « RENSEC »

Jos. GOESSENS Suc. de Gaston PRADEZ

(Licencié Technique)

RUE AUGUSTE HOCK, 7 et 9 — LIÈGE

Téléphone 204.61

Carrières et Fours à Chaux
de la Dendre
à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT POUR BATIMENTS,
MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONDS
POUR MARBRERIE

PIERRES BRUTES ET SOIES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

Pour vos travaux
voici la firme efficiente

A. & J. Hillaert Frères

111, boulevard d'Akkergem, GAND

Téléphones : Bureaux 140,63
Privés 142,68 et 326,36

SPECIALITES

Béton armé - Pilotage - Terrassements
Conduites d'eau - Égouts - Routes
pavées, bétonnées ou asphaltées



CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de 'Chèques
Comptes de Quinzaine à Taux Variable
Prêts sur Titres

Coffres-Forts
Dépôts de Titres et de Valeurs
Lettres de Crédit

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles;
Square Saintelette, 17, Bruxelles;
Boulevard Bischoffshelm, 38, Bruxelles;

Rue du Balill, 79, Ixelles.
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue des Tongres, 62, Etterbeek;
Rue Général Leman, 8, Etterbeek;

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télégr. : « Générale » Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261.

CAPITAL fr,	796.000.000.00
RÉSERVES fr,	1.155.660.000.00
FONDS SOCIAL fr,	1.951.660.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM Alexandre Galopin, Gouverneur;
Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;
Gaston Blaise, Directeur;
Auguste Callens, Directeur;
le baron Carton de Wiart, Directeur;
Willy de Munck, Directeur;
Albert d'Heur, Directeur;
Charles Fabri, Directeur;
Edgar Sengier, Directeur;
Adolphe Stoclet, Directeur;
Firmin Van Brée, Directeur;
Jules Bagage, Directeur honoraire;
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLEGE DES COMMISSAIRES :

MM. Edmond Solvay;
Léon Eliat;
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
le baron de Trannoy;
Paul Hamoir;
H. Vermeulen.
le comte Patoul
Henri Goffinet
Comte L. Cornet de Ways Ruart

Le Secrétaire,
M. Raoul Depas

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
700.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGÈRES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents

PRIX IMBATTABLES!

DU QUIETUDE À L'AZUR

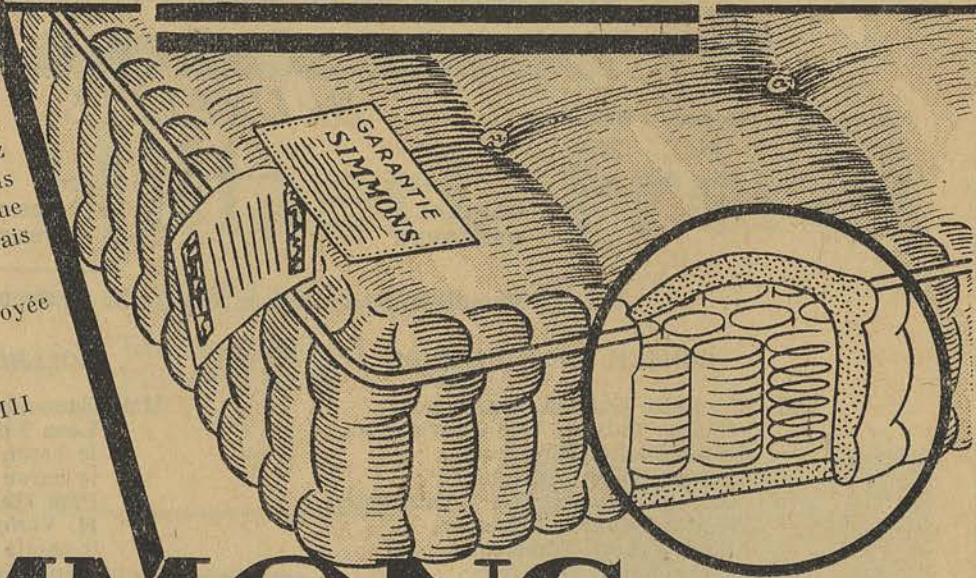
Les matelas **SIMMONS** à ressorts ensachés mettent la qualité **SIMMONS** à la portée de tous.

Avec **SIMMONS**, dormez à « poings fermés », ce qui vous permettra d'être frais et dispos au réveil; vous remplirez avec joie votre tâche quotidienne et vous n'éprouverez plus ce sentiment de fatigue qu'un matelas ordinaire ne réussit jamais à faire disparaître entièrement.

Documentation spéciale n° 39 envoyée gratuitement sur demande à la

SIMMONS BELGE,

Boîte postale n° 6, Bruxelles 111



SIMMONS

*Pour
mieux dormir!*

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Les sources du sacrifice
 La guerre et l'après-guerre vues par le comte Woeste
 En ramassant les morceaux
 La liturgie de Byzance
 En quelques lignes...
 « Le secret de la Russie » et la Révolution
 Gabriele d'Annunzio
 Un livre affreux et magnifique
 La voix de nos Evêques :
 Lettre pastorale de S. Exc. Mgr Heylen

Jacques d'ARNOUX
 Vicomte Ch. TERLINDEN
 Hilaire BELLOC
 Dom Lambert BEAUDUIN, O. S. B.
 * * *
 Comte SOLTYKOFF
 O. FORST de BATTAGLIA
 Robert POULET
 Mgr Louis PICARD

Les sources du sacrifice ⁽¹⁾

J'ai poursuivi opiniâtrément le héros chaste comme les névés, humble comme la vérité, charitable sans aucune lâcheté... le héros exultant dans les épreuves jusqu'à déconcerter les mauvais anges, le héros épris de la mort jusqu'à la tentation d'égoïsme, le héros terrible aux corrupteurs comme la milice des Puissances, à la fois déchiré et radieux, quotidiennement héroïque... Je l'ai cherché parmi les acclamés de l'Histoire. Il n'était pas chez eux... Alors je me suis tourné vers Rome chrétienne. J'ai entendu les trompettes d'or des canonisations, et tout à coup, j'ai frémi... Mon héros n'était pas un rêve... Il était là... incarné par des hommes de chair et de sang et les générations vénéraient leurs reliques en des chasses de diamant.

L'EXERCICE DE L'AMOUR VOLONTAIRE

— Ce génie du sacrifice ne serait pas un don, Raphaël (2)?

— Non pas comme l'entendent la plupart des hommes pour s'ensommeiller. Ce n'est pas une faculté tombée du ciel, c'est une puissance douloureusement acquise sous l'incitation de la grâce. Que cet emportement d'abnégation ne vous apparaisse pas comme un élan-né. Ce n'est que l'explosion d'une force lentement accumulée par mille renoncements. Le Saint est toujours prêt au sacrifice parce qu'il s'entraîne à toute heure. Quelle que soit la soudaineté des catastrophes, de ses énergies amoncelées jaillira l'éclair, il improvisera l'héroïsme.

Quand vous apprenez qu'un Dominique récitait le Psautier la nuit en se flagellant de milliers de coups, à une cadence effrayante, admirez cette furie de sacrifice, mais n'oubliez pas l'entraînement qu'elle exige. Pierre Damien vous dit que la peau de ce pénitent était devenue noire comme celle d'un Maure et sans doute insensible comme le bronze. Il en est de même pour cette partie sensitive de l'âme qui ne saurait non plus se bronzer en un jour ni sans effort. Les Saints ont connu comme vous les

soulèvements de la nature et vos poussées d'exécration contre le sacrifice, mais à force de réagir, ils ont fini par aimer ce qui leur répugnait. « Je me suis toujours efforcée d'aimer la souffrance (1) et de lui faire bon accueil, disait Thérèse de Lisieux... Quand je souffre beaucoup... au lieu de prendre un air triste, j'y réponds par un sourire. Au début, je n'y réussissais pas toujours; maintenant c'est une habitude... » Une habitude, reprit mon Guide, que tout chrétien doit contracter. *L'amour de volonté* peut toujours sourire et comme le bois de Santal embaumer la hache qui le frappe. « Les épines suent le baume et la croix transpire la douceur. Mais il faut presser les épines dans ses mains et serrer la croix sur son cœur pour qu'elles distillent le suc qu'elles contiennent (2). »

— Les épines sont plus sensibles que le baume, Raphaël!

— Parce que vous les tâtez avec l'amour sensible au lieu de les broyer par l'amour volontaire. Vous faites mille blessures avec ces ronces au lieu de n'en faire qu'une avec un seul *amen*. Qu'attendez-vous? *L'amen* du sentiment? Prenez celui de la volonté et qu'il écrase d'un coup tous ces piquants! C'est le secret de la grande douceur. Plus vous en écraserez, plus s'infusera en vous l'essence précieuse, joie et amour, vulnérable à la fois pour vos plaies et viatique pour l'âme.

— Mais la force, Raphaël, la force de broyer ces épines?

— C'est le moment de recourir à ta Furie, à cette cuirasse de

(1) Ces pages inédites sont extraites d'un grand ouvrage qui paraîtra prochainement chez Plon, à Paris, sous le titre : *Les Sept Colonnes de l'Héroïsme*.

(2) L'archange Raphaël.

(1) « L'unique bonheur ici-bas c'est de s'appliquer à toujours trouver délicieuse la part que Jésus nous donne. » Cette autre parole de la Sainte éclaire la première et prouve qu'il ne s'agit pas ici d'un amour de la souffrance mal compris. Notre-Seigneur ne saurait nous imposer une douleur qui ne soit utile, sanctifiante et féconde.

(2) Parole du curé d'Ars qui disait aussi : « Il n'y a de bonheur que dans les croix. » Mais il a dû broyer bien des épines avant d'en goûter le suc précieux. « Dans les commencements un homme d'Ars alla chez lui l'accabler d'insultes. Il l'écouta sans un mot, puis il voulut l'accompagner par politesse et lui donner l'accolade avant de le quitter... Le sacrifice lui fit tant d'impression qu'il remonta avec peine dans sa chambre et dut se mettre sur son lit. Il fut dans un instant couvert de boutons... On l'a vu plusieurs fois, lorsqu'une personne lui parlait durement, garder son calme, mais tout son corps était pris d'un tremblement. « Quand on a vaincu ses passions, disait-il, on laisse trembler ses membres. » (Vie du Curé d'Ars par l'abbé Trochu.)

muscles qui t'arme contre la paresse et la peur. Par cette réaction, corps et âme, donne du bronze à ton *amen*, garde-toi de cette résignation morte qui gâche le sacrifice. Que ta soumission ne soit pas abattement, ni ta patience passivité! Traque, persécute ce nirvâna spirituel par la véhémence de ton *amen*. La souffrance ne devient acte que par le poids du vouloir. Plus elle s'imprègne de volonté sainte, plus elle se nourrit d'amour. *Qui fecit caritatem fortiter venit ad amorem et gaudium*. A force de faire retentir dans tes fibres cette réaction violente, au moindre choc de l'épreuve se propagera la résonance victorieuse : *Amen, amen*. Tu as tracé dans les tissus nerveux assez de voies sonores, acquis des réflexes assez précieux pour ne pas négliger le plus riche de tous : le réflexe du sourire indomptable, dût-il être sanglant. Veille seulement à bien diriger ta furie pour ne pas infecter l'amour par une irritation mauvaise. Que les meutes de « l'Irascible » soient lâchées sur ta résistance, jamais contre l'épreuve, et que toujours cette ire s'épanouisse en sourire.

— Je le ferai, Raphaël, mais comme l'effort serait facilité, si je possédais, au degré des Saints, cet esprit de poésie dans le surnaturel. Si humble soit le sacrifice des héros, les merveilles qu'il opère éclatent à leur cœur. La souffrance ne peut les atteindre sans leur donner conscience de leur génie, et la certitude de cette fécondité est une force exaltante que les plus grands artistes n'ont pas connue, car pour eux-mêmes « la vie est longue et l'art est court (1) » ; tandis que chez les Saints l'inspiration est continue, son baiser de feu les incite à cette création perpétuelle et ils créent. Ils le savent, et souvent ils le sentent.

— Cet esprit de poésie n'est pas le seul effet de la grâce ni de la contemplation, répondit mon Guide. Comme les artistes de la terre appellent de leur travail le souffle créateur, c'est par le sacrifice que le héros s'imprègne du sentiment de ces merveilles. Vous diriez-vous un milliard de fois que toute la beauté des sacrifices emprunte à la Passion du Christ, si vous ne vivez pas cette vérité, vous n'en serez jamais pénétré. Le sens des valeurs infinies, leur enchantement surtout, s'acquiert par l'intensité des actes. Que vos travaux, fatigues, douleurs, afflictions, que tout soit enlacé à cette croix, porté dans la lumière de cette croix, enrichi et transfiguré par cette croix : gloire et fortune du monde. La plus petite épreuve soufferte avec le Christ donne plus pour la rançon du monde que cent ans de labeur et de souffrances sans amour (2). Mais c'est le poids de la charité qui fait la densité de ces joyaux, leur valeur et leur éclat. A force de les multiplier, vous entreverrez, comme les saints, quelque lueurs des triples feux qu'ils projettent.

« Si tous les cœurs des hommes étaient un seul cœur, s'écriait le bienheureux Suso, il ne pourrait, sans se briser de joie, contenir le moindre des salaires que le Christ donnera dans l'éternité, à la moindre des peines endurées pour l'amour de Lui. » Et cette félicité, le héros la dispense chaque jour au monde, à l'église souffrante, à l'Eglise militante, en rachetant de la douleur et de la mort ses frères captifs.

SPLENDEUR DE LA RÉVERSIBILITÉ DES MÉRITES
SOIF DU SALUT DES AMES
HÉROS INCONNUS SAUVEURS DE MULTITUDE

— Cette œuvre de magnificence m'exalte, Raphaël, mais si tu savais comme ce rachat des coupables par des victimes expia-

(1) Selon le mot très juste de Beethoven, rapporté dans les cahiers de conversation de 1826. « Car ajoute-t-il, lorsque nous sommes de véritables artistes, ce n'est jamais que le privilège de quelques instants. »

(2) Il est admirable de voir avec quelle véhémence de termes les Saints ont essayé d'exprimer cette ineffable vérité. « Si j'avais cent langues, disait l'un d'eux, je ne viendrais pas à bout d'expliquer la valeur du plus petit acte de vertu fait en union de la Passion. »

toires scandalise le monde. Cet holocauste de la charité qui toujours fume et toujours plus haut que l'iniquité est un mystère pour lui. Il n'admet pas cette réversibilité des expiations qui fait la splendeur de la Communion des Saints.

— Et qui donc se scandalise? s'exclama mon Guide... Ceux pour qui l'on s'immole. Ceux qu'on empourpre de sang rédempteur et qu'on sauve presque malgré eux.

— L'intelligence de cette beauté leur manque. Ils ne croient guère à cette solidarité spirituelle.

— Et où n'éclate-t-elle pas? Ne l'ont-ils pas vue dans la dernière guerre... étreindre le monde dans ses mille anneaux de feu? Votre victoire ne fut-elle pas la résultante des sacrifices? Ne sentiez-vous pas, dans cet immense conflit, les contre-coups des actions les plus lointaines? Est-ce que le pas des vainqueurs de la Marne n'a pas ébranlé tout le front de bataille et le monde? Pour avoir assumé un surcroît de privations et de fatigues, quelques milliers d'hommes soutenus par le Dieu des armées ont changé la face de la guerre et le destin de dix nations. L'immolation parfois d'une seule victime eut des répercussions que vous ne soupçonnez pas. Que de martyrs sur vos champs de bataille commandèrent sans le savoir à la vie et à la mort! Souviens-toi de ce zouave qu'une colonne allemande poussait devant elle en guise de bouclier, vers le pont de l'Yser, et qui commanda le feu sur lui et ses compagnons pour sauver ses frères.

Non moins réelle et combien plus tragique l'immense bataille qui se livre en ce moment même dans l'Invisible... puisqu'à toute seconde, non des corps, mais des âmes se perdent ou se sauvent pour l'Eternité. Et vous êtes tous liés si étroitement au sort de cette bataille, si solidaires les uns des autres qu'à tout instant, par vous, par cette pensée, cette parole, cet acte, l'on vit ou l'on meurt, on jouit ou l'on souffre un peu plus sur la terre.

— Mais alors la Rédemption, Raphaël?

— Vous y participez, vous y communiez. Chacun de vous prend place dans le mystère et l'achève pour soi et pour d'autres s'il le veut. *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea*. (Colos., I, 24.)

— Etrange Rédemption, diront les incrédules, qui n'a pu conjurer ni la douleur, ni la perdition toujours possibles!

— Tout ce que Jésus pouvait donner sur le Calvaire à des créatures libres, Il l'a donné. Votre salut est en puissance dans la mort du Rédempteur; à vous de l'accomplir en vous unissant à cette immolation et de vous rédemmer à votre tour par la vertu de ce sang. Si vous êtes libres de ne point participer, vous êtes aussi trop solidaires du Christ et de vos frères pour ne point les frapper par cette défection. Jésus vous a tellement aimés qu'en partageant avec vous la gloire de ce rachat, Il s'est exposé à toutes les répercussions de vos libertés. Commencée sur le Calvaire, cette salvation continue dans les membres de son corps mystique. Vivre, souffrir, mourir en vous pour se mieux donner, pour vous mieux sauver aussi longtemps que des hommes le lui permettront, voilà son rêve. Rêve que chacun réalise ou détruit à son gré, car il n'est pas un homme en ce moment dont l'action ne se répercute au Calvaire.

— Que veux-tu dire, Raphaël? m'écriai-je saisi d'effroi.

— Tous les vices ont frappé sur le corps de Jésus, « enclume pour la justice de Dieu (1) », et le Christ les a tous vus, non seulement ceux du passé, mais tous les vices de l'avenir et chacun en particulier dans sa spéciale horreur? L'auguste Victime reste ainsi jusqu'à la fin du monde la cible de tous les pécheurs de la terre. A tout instant, chaque péché est un dard qui le vise et va frapper à deux mille ans en arrière sa chair criblée, chaque péché un flot d'amertume qui s'ajoute aux autres flots pour submerger

(1) Dieu le Père à sainte Catherine de Sienne. (Dialogue.)

son âme. Les sacrifices mêmes que vous refusez sont aussi pour son cœur de nouvelles déceptions. Cette peine que vous ne supportez pas, c'était une aumône de surcroît que le Sauveur destinait à telle misère, une largesse qu'il voulait faire par vous à telle âme en perdition... Il l'espérait. Il y comptait comme sur une charité qui ne se refuse pas à Qui à tout donné. Cette âme qui, moins lâche, se fût sauvée sans vous, se perdra par vous, faute de secours; cette âme qu'il aimait d'un amour infini, pour laquelle Il est mort crucifié, vous permettez qu'on la lui arrache à jamais. Vous laissez trancher ce membre sanglant du Christ pour lequel Il criait miséricorde.

— Tu m'épouvantes, Raphaël!

— Vous comprendrez alors l'émoi des héros et leur fougue de sacrifice. Au retour de Moscou, en 1812, quand vos grenadiers affamés et transis se traînaient sur les routes neigeuses de Lithuanie, un enfant de la Pologne qui les suivit près des grands feux les contempla longuement. Il remarqua que ces vieux guerriers ne se couchaient pas, mais passaient la nuit la tête appuyée sur leur coude, comme ayant perdu l'habitude du repos et rêvant toujours à la grande épopée. Etonné de leur vieillesse, il leur adressa un jour cette demande : « Vous êtes bien âgés, dit-il; comment, à votre âge, êtes-vous encore une fois sortis de votre pays pour venir si loin?... » « Nous ne pouvions pas le quitter, le laisser aller tout seul », répondirent ces guerriers (1). Cette parole est belle, trop belle peut-être, pour qui les entraînait en cette folle aventure. Mais qu'elle est digne du Grand Sacrifié qui, chaque jour, s'élance à la conquête des âmes, laissant par toute la terre des traces de sang et de larmes... qu'elle est digne de ceux qui partagent son sacrifice qui, chaque jour, le suivent bien au delà de leurs forces et à qui ce grand drame de la Rédemption a presque fait perdre le sommeil!

A qui s'étonnerait de leurs courses insensées, ils répondraient aussi : « Nous ne pouvons pas Le quitter... Nous ne pouvons pas Le laisser monter seul au Calvaire... Nous ne pouvons pas Le laisser souffrir et mourir tout seul. » C'est la gloire des héros de former ainsi son escadron sacré, sa garde d'honneur. « Feu, soufre, tempête, rempliront leur calice. » (Ps.). N'importe, vous les verrez toujours, comme vos troupes de choc dans la dernière guerre, surgir sur tous les points menacés. Leur présence indique où porte le poids de la bataille et partout où l'on désespère, leur apparition annonce la victoire.

— Mais pourquoi, Raphaël, pourquoi sont-ce toujours les mêmes?

Et mon Guide, d'un accent déchirant :

— Il n'en a pas d'autres.

En 1918 quand l'ennemi se ruait sur Amiens, que les Anglais cédaient sous le choc, perdaient leur liaison avec vous, qu'une large brèche s'ouvrait dans la ligne de front, c'est une charge d'avions qui, mitraillant les colonnes allemandes, bombardant les convois, put ralentir l'offensive et conjurer le désastre...

Dans le mur vivant des âmes s'ouvrent aussi des brèches profondes qu'il faut combler avec des sacrifices. Il est des heures où s'impose une plus grande somme d'expiation, où les âmes ailées, les âmes réparatrices, doivent prendre leur vol toutes ensemble pour une charge héroïque... des heures où Jésus, de ses larmes et de son sang, appelle, appelle au secours! La plupart font les morts, les bons chrétiens répondent parfois, les héros toujours. Dans cette déroute de tant d'infidèles, comment pourrait-il ménager ces sauveurs?... Cesont les seuls qui soient toujours prêts, les seuls qui Le rassurent et Le consolent et sur lesquels Il puisse toujours compter. Quelle que soit la tourmente qui les enveloppe, ils savent

Lui dire, comme ce chef à un autre chef devant l'ouragan de fer déchaîné sur Verdun : « Vous pouvez être tranquille, » je veille, je vous protège, nous tiendrons...

Ce seront aussi les seuls au dernier jour qui, de l'horizon en feu, verront accourir l'armée qu'ils ont sauvée... et leurs mêmes noms toujours qui avec celui de Jésus feront retentir les échos des siècles. Et ces milliers de sauveurs Lui rendront plus de gloire que tout le reste des élus (1).

— Ah! Raphaël, si nous étions sûrs au moins de notre puissance rédemptrice! Mais que valent nos expiations? Qui sauvent-elles? Qui nous le dira?

— Hommes de peu de foi, si vous ne touchez les effets sensibles de vos actes, vous ne croyez pas. C'est justement là où Dieu vous attend. C'est là où le sacrifice prend toute sa valeur. Plus il renonce à se mesurer, plus il est grand. Sur l'immense front de bataille où se heurtent sans cesse les puissances de lumière et de ténèbres, ce qui distingue les âmes, ce n'est pas le lieu, ni le mode de combat, mais l'intensité de la flamme sacrificante : elle seule fait les rôles glorieux et le plus souvent décide de la victoire. Tu l'as vu dans la dernière guerre, les dévouements les plus utiles à vos armes ne furent pas toujours les plus voyants. Tous n'ont pas triomphé en plein ciel comme ces chevaliers de l'espace empourprant leurs ailes du sang de leur ennemi (2). Que de mineurs creusant leurs sapes ont été ensevelis vivants à vingt pieds sous terre, alors qu'ils préparaient la victoire à des frères qui les ignoraient! Héroïsme qui, dans le recul des temps, tire son éclat de l'obscurité même. Sur cette colline de Vauquois, dix fois reconquise par les plus braves, quels noms resplendissent entre tous?... Ceux de quelques musiciens qui n'ont pas enlevé la cime dans des luttes épiques, mais qui, massés dans un ravin, blessés, hachés par la mitraille, jouaient encore, jouaient dans le sang pour électriser ceux qui couraient à la gloire (3).

— Oui, notre illusion charnelle est de mesurer toujours le sacrifice à son apparente efficacité...

— Comme si, même dans les choses humaines, interrompit mon Guide, vous n'aviez pas besoin de temps ni d'espace, le plus souvent, pour évaluer toutes ses répercussions.

Qu'étaient les soldats de Verdun, sinon des victimes sur un autel, comme le Christ sur la croix, autel du monde! Que faisaient ces fantômes de boue dans « la tranchée des baïonnettes » devant Douaumont? Ils offraient leur chair immobile.

Cernés, traqués dans les couloirs du fort de Vaux, incendiés par les lance-flammes, étouffés par les gaz, déchirés par les grenades, ils asphyxiaient, ils râlaient, ils mouraient. Et cette longue résistance qui semblait stérile a peut-être plus contribué à votre triomphe que vos offensives réunies. Pendant que vous aimantiez la puissance ennemie et l'usiez peu à peu, les Victoires s'apprétaient (4). Auraient-elles jamais pris leur vol si les quatre cent mille victimes de Verdun les avaient attendues pour mourir?

Les héros du surnaturel, les héros de la rédemption, eux non plus n'attendent pas. Sûrs que rien ne se perd dans la bataille, que pas un atome de l'immolation n'échappe au témoin, ils ne

(1) « Une seule âme fervente rend plus de gloire à Dieu que dix mille chrétiens négligents et tièdes. » (Saint François de Sales.)

(2) Fonck rapporte dans *Mes Combats* que « de Romanet, un de nos plus grands chasseurs, entra un jour sur le terrain avec une aile tachée de sang ». Un ennemi frappé à bout portant l'avait arrosé dans sa chute. La même chose arriva à un autre as : le capitaine Deullin.

(3) Fait authentique rapporté par le lieutenant G. Boucheron dans *L'Assaut*. La colline légendaire fut plus d'une fois emportée par nos troupes aux accents de la *Marseillaise*. On rapporte que le général Valdant, un jour témoin de cet exploit à l'observatoire de la division, se tourna brusquement vers ses officiers et leur dit en se découvrant : « Saluez, messieurs. »

(4) Henry Bordeaux dans son livre poignant : *les Derniers jours du fort de Vaux* laisse entrevoir les conséquences incalculables de cette héroïque résistance et les heureuses répercussions qu'elle put avoir sur les fronts lointains... Victoires russes en Bukovine et en Galicie. Offensive italienne sur le Trentin, l'offensive franco-anglaise sur la Somme, etc.

(1) Cet enfant de la Pologne était le grand poète des morts, Adam Mickiewicz, qui avait alors quatorze ans. Il conta plus tard cette impression à Michelet qui l'a rapportée dans *Une année au Collège de France*.

réclament aucun gage. Ils ne doutent ni ne s'inquiètent. Ils meurent. Ils n'attendent non plus pour combattre des armes extraordinaires. Ils savent que « la force qui meut le ciel et la terre, c'est la douleur qui aime » (1), que par elle les deux Thérèse, sans prêcher, ont converti plus d'âmes que des milliers de missionnaires et que les plus grands apôtres sont souvent des martyrs, comme le Christ crucifié remportant son plus haut triomphe en recevant tous les coups du ciel et de la terre sans en rendre aucun.

N'auraient-ils pour agir que l'inaction forcée ou la souffrance physique, ils l'étreignent « d'un amour fou » (2), comme une épée miraculeuse. C'est leur arme, l'arme irrésistible, plus rédemptrice que toute autre, parce qu'elle vient de Dieu. Voyez comme Lydwine l'a maniée et si cette prétendue inaction n'a pas été « terrible aux démons comme une armée rangée en bataille ». Son corps criblé d'ulcères, gonflé de tumeurs, semblait l'habitable de tous les maux. Tous les tourments, toutes les maladies, peste, hydro-pisie, épilepsie, gravelle, gangrène, fondirent sur elle comme une tribu de rapaces pour la dévorer jour et nuit. Presque aveugle sur son grabat et souvent sans paroles, tant sa langue était tuméfiée, elle pourrissait toute vivante de la racine des cheveux jusqu'à la plante des pieds, dans un supplice qui semblait ne devoir jamais finir. Des névralgies fouillaient son cerveau, la martelaient horriblement. Son front se fêla de haut en bas, le menton se partagea en deux. Ses organes se cariaient, ses membres se disloquaient. Les abcès crevaient; ses entrailles devinrent la pâture des vers, si nombreux qu'elle paraissait bouillir. Le « mal des ardents » dévora tellement l'un de ses bras qu'il ne se rattachait plus à l'épaule que par un nerf et il fallut lier avec des bandelettes les deux parties de son corps qui menaçaient de se séparer...

Et toutes ces tortures ne faisaient qu'irriter sa soif de rédemption. Elle s'infligeait de nouveaux tourments, étreignant d'un cilice sa chair à vif et toujours elle implorait de nouvelles peines, afin d'expier pour autrui.

Riches, mendiants, princes, moines, mécréants, libertins, tous assiégeaient sa pauvre mansarde et versaient dans le bûcher de cet amour toutes les misères spirituelles. Elle assumait tous les châtements, elle réparait tout par un accroissement de tortures et d'amour. Ses ulcères ne se fermaient plus, mais les chancres des âmes guérissaient. « Elle ne dormit pas l'équivalent de trois nuits en trente-huit ans », mais ses insomnies rendaient la paix aux consciences. Elle ne mangeait pas, mais sa miraculeuse abstinence dispensait aux cœurs défaillants un viatique merveilleux. De ses plaies sanctifiées par celles du Christ s'épanchait un fleuve de grâce qui faisait renaître tout un peuple à la vie éternelle (3).

— Eh! quoi! Raphaël? Peut-on ainsi s'enivrer des douleurs? Et mon Guide :

— Songez toujours que la Rédemption continue... En ce moment la bataille crépite et tonne... Des morts et des morts... A tout instant catastrophe irréparable pour les uns, certitude d'un bonheur inouï pour les autres, péril immense pour tous.

Le cœur des héros s'est fondu devant cette grande pitié. Ils

entendirent ce cri des âmes en détresse. Les clameurs leur sont arrivées à travers la tempête comme par rafales, leur donnant la sauvage énergie du désespoir. Ils ont toujours vécu dans cette tragique atmosphère, toujours priant, clamant, tonnant, souffrant, toujours battant le rappel des morts et des vivants. « Au feu, au feu de l'enfer qui embrase tout l'univers! s'écriait Jean Eudes... Grand Dieu, quel incendie! Que d'âmes en état de péché mortel! Venez nous aider à éteindre ce feu. Il faut sauver les âmes, il le faut, il le faut... Venez!... venez prier, venez réparer! »

Dévorés d'amour pour leurs frères, affamés de la gloire de Dieu, ils marchent à la lumière de ses flèches, comme des soldats grisés par l'éther, insensibles à ces dards de la justice qu'ils voudraient tous recevoir.

Toujours élançés vers le sacrifice comme vers « une fête » (1), avec ce « faste tragique » que Marc-Aurèle reprochait aux martyrs, ils plongent dans la mêlée et s'y établissent comme dans un élément.

Ils ressemblent à ces oiseaux de guerre, à ces annonciateurs de vos saisons d'épopée, vos « cygognes », aux ailes toujours étendues sur la bataille, les premiers à la commencer, les derniers à l'achever. Après tant de palmes cueillies aux ciels de foudre, ils ne supportaient plus le repos des camps, ils en éprouvaient une sorte de confusion et de remords. Ces oiseaux farouches sentaient qu'ils n'étaient plus à leur place, que les endroits menacés étaient pour eux les seuls lieux habitables, qu'il leur fallait demeurer au coin le plus sanglant du ciel. Là seulement les appelait leur destinée. Ainsi des héros. C'est au point le plus foudroyé de sa justice que Dieu les veut; tous ceux qui attendent secours les y appellent. Quelle gloire et comme nous l'envions!... Aussi enivrés d'un tel honneur, d'une telle confiance, comment entendraient-ils ceux qui veulent apaiser leur fièvre d'immolation ou les retenir dans les joies éphémères? Ils répondent comme ce guerrier aux ensorcellements de sa jeunesse :

*J'ai un rendez-vous avec la Mort
En quelque coin d'ardent combat.*

*J'ai un rendez-vous avec la Mort
Sur un coteau déchiré par le fer.*

*J'ai un rendez-vous avec la Mort
A minuit dans quelque ville en feu,
Je ne manquerai pas mon rendez-vous (2).*

— Oui, Raphaël, rendez-vous quotidien avec la mort du moi, pour que des multitudes vivent, qu'elle est rude cette mission des héros, mais qu'elle est belle!... Et je veux, moi aussi, m'élancer vers cette ville en feu, vers cette cité des âmes en perdition, j'ai pitié, je ne manquerai pas mon rendez-vous!

COMPASSION AUX SOUFFRANCES DU RÉDEMPTEUR LES HÉROS CONSOLATEURS DU CHRIST.

— Noble compassion, répondit mon Guide, mais qui ne suffit pas pour établir le continuel renoncement. Veux-tu cet élan immense vers le sacrifice? Cherche-le comme les Saints dans la pitié pour Jésus-Christ.

— Mais ne l'a pas qui veut, Raphaël. Comment dégeler notre indifférence?

— « Tiens les yeux fixés sur la passion. Ce regard, s'il est

(1) Selon l'expression de l'héroïque abbé Girard, rapportée dans *Vingt-deux ans de martyre*, par Myriam de G.

(2) « Je comprends que si je n'ai pu être prêtre comme je le désirais... », écrivait l'abbé Girard, je puis l'être sous une forme qui ouvre à mon besoin d'apostolat les plus belles perspectives. Que me manque-t-il pour cela? Un amour fou de Notre-Seigneur, un amour également fou de la souffrance physique pour l'amour de Celui qui ne s'est pas dispensé de mourir pour moi. » Une confiance de ce héros, martyrisé pendant vingt-deux ans, confirme ce que nous disions plus haut sur le sacrifice, source de joie... « Mes souffrances m'ont apporté les seules vraies joies que j'aie goûtées ici-bas... je me trouve heureux en proportion même de ce que je sacrifie au Bon Dieu. » (*Vingt-deux ans de martyre*, par Myriam de G.).

Et la stigmatisée de Konnersreuth, Thérèse Heumann, répète encore aujourd'hui après sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : « Plus d'âmes seront sauvées par la souffrance que par les meilleurs sermons. »

(3) Voir la *Vie de sainte Lydwine*, par HUYSMANS.

(1) « Mes dimanches et mes jours de fête sont les jours où le Bon Dieu m'éprouve davantage, » disait sainte Thérèse de Lisieux.

(2) Alan Seger, poète américain tué dans la dernière guerre, à vingt ans.

dersévérant... enflammera ton âme. Plus l'homme voit de la passion, plus il aime, plus il est transformé, par la vertu de la compassion, en la douleur du Bien-Aimé, en son amour... Le sang qui sauve allume le feu (1). »

— Oui, se créer une passion de la Passion par une méditation opiniâtre, mais qu'il en coûte à la nature.

— Songe à Celui qui pendant trente-trois ans a porté dans sa pensée prophétique l'inévitable martyre, qui l'a vu s'approcher avec tout l'appareil de sa cruauté, qui en a senti d'avance tous les aiguillons, toutes les affres... Songe à ce martyre et peu à peu fondra ce cœur de glace. Le péché t'apparaîtra comme le bourreau de Dieu. Un seul regard sur son agonie t'aidera à vaincre la peur du sacrifice. Car sa passion ne lave pas seulement toute iniquité, elle vous arme d'une grâce et d'un exemple immortels; contre l'orgueil : mépris de la honte; contre la chair : mille plaies; contre la faiblesse du cœur : délaissement. Quoique vous souffriez, vous retrouverez toujours en Jésus la correspondance de cette douleur et le modèle de cette patience, car il a tout souffert et dans les proportions de l'infini. Vous ne pourrez plus repousser une telle détresse, répondre au plus abandonné du ciel et de la terre : « Souffrez tout seul (2). »

— Notre-Seigneur a donc tant souffert!... La sensibilité d'un corps si parfait, dit-on, ne pouvait qu'aiguiser son supplice... Mais alors, les ruissellements de bonheur de sa Divinité?... Son soleil béatifique?...

— Il s'était retiré sur les cimes de l'esprit pour mieux abandonner à la douleur toutes les puissances de son être. Le Verbe, par sa toute-puissance, s'était lui-même privé de cette ivresse qu'Il accorderait plus tard à ses martyrs. Sacrifice sublime qui livrait son âme au martyre d'un Dieu sans l'exaltation d'un Dieu.

— O Raphaël! toi qui as vu le Christ dans cette tornade, dis-moi quelque chose de sa douleur immense. Je voudrais tant compatir!

— Nul n'en peut sonder l'abîme et la langue humaine ne saurait l'exprimer.

— Parle quand même — ô mon Guide; le peu que tu m'en diras fondra mon indifférence.

— L'instant le plus atroce pour nous avant la crucifixion, dit-il, d'une voix toute changée, fut la rencontre de Jésus avec sa mère... Il montait la colline, traînant sa croix, couvert de sang et de poussière, trébuchant, haletant, frissonnant. Ses bras se raidissaient contre le bois qui frappait la couronne, élargissait ses blessures et retombait toujours sur la plaie de l'épaule.

(1) Sainte Angèle de Foligno. « La passion, disait-elle encore, n'est plus pour moi qu'une lumière qui me conduit. »

On trouve dans le *Libre des Visions* de la bienheureuse cette page pathétique sur la compassion :

« J'entendis sa voix bénir les dévoués qui imitaient sa passion et qui avaient pitié de Lui :

« Soyez bénis, disait-Il, soyez bénis par la main du Père, vous qui avez partagé et pleuré ma Passion, vous qui avez lavé vos robes dans mon sang... Soyez bénies, ô fidèles mémoires qui gardez le souvenir de ma Passion. Ma Passion, unique refuge des pécheurs, ma Passion, vie des morts, ma Passion, miracle de tous les siècles, vous ouvrirez les portes du royaume éternel que j'ai conquis pour vous par elle... Soyez bénis par le Père, soyez bénis par l'Esprit-Saint, bénis en esprit et en vérité par la bénédiction que je donnerai au dernier jour; car je suis venu chez moi, et au lieu de me repousser comme un persécuteur, vous avez offert au Dieu désolé l'hospitalité sacrée de votre amour. A l'heure terrible, à l'heure épouvantable, je vous dirai : Venez, les bien-aimés de mon Père, car j'avais faim sur la terre et vous m'avez offert le pain de la pitié... O bienheureux, si, suspendu à la Croix, j'ai crié, pleuré, prié pour mes bourreaux : Père, pardonnez-leur... qu'est-ce que je ferai, qu'est-ce que je dirai pour vous, pour vous qui avez eu pitié, pour vous qui m'avez tenu compagnie, pour vous mes dévoués, qu'est-ce que je dirai pour vous, quand j'apparaîtrai, non pas sur la croix, mais dans la gloire, pour juger le monde!... » (*Libre des Visions*, traduit par Hello).

(2) Comment ne pas rappeler ici le mot d'un officier blessé pendant la Grande Guerre? Comme on l'opérait sans chloroforme sur l'autel de l'église de Neufmoutiers, on lui demandait si la souffrance n'était pas trop atroce : « Devant Celui-là, dit-il, en montrant le crucifix, qui donc a le droit de se plaindre? »

Nous étions là des millions d'Ange à l'escorter, à l'exhorter. Nous allions de Jésus au Père, criant miséricorde, nous revenions vers Jésus prosternés dans l'adoration. Suspendus à sa douleur, nous l'enveloppons d'une étreinte éperdue, pour amortir l'horreur des coups, pour assoupir ses blessures, l'appelant par son nom : « Jésus, Jésus, Jésus!... » Mais toutes nos consolations étaient finies et sa douleur infinie... Pauvre visage hier encore si beau et depuis deux mille ans notre allégresse éternelle!... Maintenant souillé de crachats, hâve, rétréci, meurtri de coups de fouet et de coups de poing, strié d'écarlate.

De sa tête labourée d'épines, dont certaines avaient pénétré jusqu'au cerveau (1), le sang ruisselait partout : sur les joues caves, sur les cheveux à demi arrachés et sur toute la robe déjà imprégnée d'un autre sang : celui de la flagellation. Ses paupières semblaient à demi fermées par une meurtrissure et s'Il pouvait voir, que voyait-Il? Une tourbe furieuse qui le déchirait de la voix et du geste.

Quand Il s'effondrait sous la croix, chacun « l'écrasait dans son cœur comme s'Il eût été un ver immonde (2) ». Mais plus cette férocité grondait, plus enveloppant d'amour se faisait le regard de Jésus. Chaque outrage le trouvait plus haut, toujours plus haut dans sa sublimité. Il s'était retiré sur des cimes de douceur et de pardon où peut seul monter le cœur d'un Dieu. Rien n'était déchirant dans cet orage de haine comme son invincible miséricorde et surtout cette expression prophétique où la tendresse se mêlait à l'interrogation et qui sans cesse revenait dans son regard :

Mon peuple, que t'ai-je fait?... Réponds-moi...

Si son corps sacré n'est plus reconnaissable, reprit mon Guide, d'un ton accablé, son âme, sa Divinité le sont-elles encore? Hélas! qu'est-il advenu de cette sainteté, l'éblouissement du Paradis! Dans quel abîme a-t-elle sombré? Quel forfait a-t-il commis?... Tous les crimes, à en croire la plèbe qui le poursuit : « C'est un homme de bonne chère et adonné au vin..., l'ami des publicans et des pécheurs..., un séducteur qui soulève le peuple et le pervertit... Il est possédé d'un esprit impur..., un démon est en Lui... Il ne chasse les démons que par Belzébuth, prince des démons... Il a violé le sabbat... Il a blasphémé... C'est un imposteur..., un mal-faiteur... C'est un scélérat... digne de mort (3) ».

Et Jésus accepte... Lui, Lumière du monde, principe de toute sainteté qui voit des taches dans nos séraphins, Il se laisse recouvrir de ce volcan de boue. Tout ce qu'Il abomine d'une haine infinie, Il s'en revêt, Il s'en couvre et Il avance ainsi en chancelant dans les rues de Jérusalem, rejeté par son Père pour avoir pris sur Lui tous les péchés du monde, rejeté par les hommes pour les avoir commis à leurs yeux... « Celui par qui tout a été fait, » « à qui toute-puissance a été donnée au ciel et sur la terre » se laisse traîner avec des cordes et relever de terre à coups de pied. Il est devenu l'infâme qui par sa seule présence déchaîne la fureur des foules, le vicieux qu'on frappe au passage pour soulager sa haine, sur lequel on crache et à qui les esclaves de la rue jettent des ordures.

C'est dans ce vêtement de honte qu'Il rencontre sa Mère... Elle est là sur le passage du cortège, la Mère de Dieu, vêtue elle aussi de cette malédiction qui l'enveloppe, qui l'étreint tout entière comme ce manteau de deuil. Elle est là, poussée, heurtée par un peuple en délire qui abhorre Celui qu'elle adore et qui veut lacérer

(1) Ce trait rapporté par Tauler n'étonnera pas ceux qui ont vu à Rome, dans l'église Sainte-Croix de Jérusalem, ces longues épines qui paraissent aiguës et rigides comme des aiguilles.

(2) « Mes ennemis... m'écrasèrent dans leurs cœurs avec rage, comme si j'eusse été un ver immonde. » (*Libre de la Sagesse éternelle*. Bienheureux Suso).

(3) Citations textuelles empruntées aux quatre Evangiles.

la chair de sa chair... Sourde à ces rugissements, sublime de miséricorde, elle aussi, elle immole son enfant au salut de ses persécuteurs, enfantant l'Eglise dans la suprême douleur, devenant mère de tous ces hommes qui la déchirent fibre à fibre, et qui ne la reconnaissent pas... Pas de sanglots, pas de gestes, nul éclat de détresse, une souffrance presque immatérielle quoique infinie comme l'Amour qui avait conçu Jésus, fleuve de feu sans cesse débordé, mais toujours épanché d'un rythme égal.

Alors que Jésus défaille, que des femmes crient et sanglotent, Marie se tait... O toute belle ainsi mêlée dans le sacrifice! Vraiment Reine des hommes et des Anges!

Quand Jésus apparaît dans l'affreux cortège, elle s'élance les bras tendus, mais s'arrête comme étourdie par le choc et doit s'appuyer au pilier d'une porte. Seuls les yeux du Christ rappellent à Marie quelque chose de son Fils. Ressaisie aussitôt par la véhémence de son amour, elle se prosterne aux pieds de son enfant, de son Dieu, versant là toute sa désolation, tout le repentir des créatures, toutes leurs réparations et toute l'adoration du ciel et de la terre... Dans leur regard a jailli tout leur être, ils sondent avec effroi leurs deux abîmes et cherchent en vain à les combler de tout l'infini de leur amour.

Accablé par cette détresse plus écrasante que sa croix, Jésus cède à son tour et s'effondre genoux et mains en terre. Il est déjà frappé à coups de pied, Il rampe sous sa croix, les cordes le traînent au sol quand Marie se précipite, écarte ces monstres et étreint son Jésus. « Enfant!... Mère!... » Seuls mots échangés dans leur extase de douleur et de tendresse, au milieu de tumulte des huées et des blasphèmes. Et aussitôt arraché par la main des bourreaux, Jésus disparaît dans un tourbillon de poussière.

Ce n'était que la marche au supplice. Mais quand on dressa l'horrible croix!

Et mon Guide épouvanté par sa vision murmura les mots du Psalmiste : *Vermis et hon homo!*

« Homme de douleurs qui ne se soutient plus que sur ses blessures et tire ses mains déchirées de tout le poids de son corps affaîssi (1)! »

Et Raphaël qui souffrait de sa souffrance prenait mes mains, me montrait l'endroit où les clous firent éclater les poignets.

— Ce nerf médian qui transmet à toutes les fibres du bras leurs plus faibles résonances, disait-il, c'est lui qui frotte sur l'horrible clou (2). Pour atténuer le frottement intolérable, Jésus soulève ses mains, cherche à les faire bâiller sur le bord opposé et il ne le peut qu'en s'appuyant sur les clous des pieds. Mais l'atroce remède! Pour éviter cette nouvelle déchirure, comme il faut vite tirailler de nouveau les nerfs des mains. Perpétuel échange de tortures pour un impossible soulagement. Aussi le buste travaille, cherche à se soutenir, à s'alléger, puis s'affaisse épuisé, se convulse encore pour retomber toujours sur les quatre clous.

A ces tortures s'ajoute encore le brisement intérieur. Les déicides ont tellement étiré ses membres pour atteindre l'emplacement des clous que toutes les jointures se sont rompues; toutes les articulations des genoux, des épaules, des coudes, des poignets, toutes se sont disloquées et le corps est tellement rétréci par cet étirement qu'il n'a plus forme humaine. Je vois saillir tous ses os déboîtés : je pourrais les compter. Les os du thorax ont craqué : les voilà presque à jour. Cet éclatement des côtes le torture plus que toutes ses plaies. Les poumons et le cœur étouffent sous l'affreuse traction : Jésus halète et suffoque.

Mais le déchirement suprême est celui qu'on ignore : l'atroce tiraillement de toutes ces fibres, la distension des nerfs tendus à

se rompre et qui se tordent, se crispent, s'agitent dans d'affreux spasmes. Malheureusement Jésus... souffrait-il assez!

Et malgré tout Il restait digne, grand, gardant jusque dans l'agonie sa royale noblesse. Pas une pointe d'irritation dans ses sursauts de douleur, toujours cette douceur enchanteresse, cette mansuétude d'un autre monde, comme inaccessible aux remous de la terre et qui le distinguait de toute créature. Il mourait vraiment en Fils de Dieu étreignant tous les hommes d'un amour éternel (1).

— Pourquoi tant de supplices, m'écriai-je, angoissé, quand une larme de Dieu eût racheté l'univers?

— Nous l'avons demandé au Père. Nous l'avons demandé à Jésus, prosternés devant sa croix.

Il répondit :

— Si je rachetais l'homme « de rien » comme je l'ai créé, il ne saurait pas combien je l'ai aimé (2). C'est le propre de l'amour de franchir toutes les bornes et le mien est infini. Si je pouvais souffrir davantage, je le ferais, j'aime tant les hommes!

Et quand ses yeux collés par le sang pouvaient s'ouvrir, que voyaient-ils à travers ce brouillard rouge? Une mer humaine tressautant de rage et de joie féroce.

Des milliers de regards qui se repaissaient de son supplice, que l'acuité de ses tortures ravivaient et qui brasillaient hideusement aux hoquets de son agonie. Pas un îlot où reposer son cœur brisé dans cette mer en fureur. Et rien ne fendait l'âme comme le perpétuel mouvement de ce regard promenant partout sa douleur inconsolable et repoussé de partout.

Je regardais à ma droite

Je regardais à ma gauche

Personne qui me connaît. (Ps.)

A travers l'immense rumeur Il percevait l'aboiement des défis.

Si tu es le roi des Juifs, descends de la croix.

Le crépitement des risées :

Il sauve les autres et ne peut se sauver lui-même!

Toutes les prophéties horribles, Il les accomplissait l'une après l'autre :

Les buveurs de liqueur forte font des chansons sur moi. (Ps.)

Ils me regardent comme un objet d'abomination...

L'opprobre des hommes et le rebut du peuple. (Ps.)

— Il peut, d'un signe, balayer ces monstres aux abîmes. Il peut s'échapper de sa croix dans une gloire de feu et il reste là cloué par l'amour, bafoué, lapidé d'outrages, tellement défiguré par l'infamie que personne, — sa mère et deux ou trois disciples exceptés, — personne ne le croit plus maître du monde.

Et nous demeurions nous-mêmes anéantis devant ce mystère d'opprobre, quand il nous consola par cette parole intérieure :

(1) Dans ce martyre de notre Sauveur nous aurions cru indécemment de donner libre carrière à la fantaisie de l'écrivain. Nous nous sommes inspirés de l'Ecriture et avons choisi dans les Révélations des Saints les traits qui nous ont paru les plus saisissants et les moins suspects d'imagination. A travers nos recherches nous avons trouvé des relations émouvantes sur le Christ de Lymphas. M. Léon Arendt, qui a vu ce Christ miraculeux torturé par « une souffrance immense », nous rapporte que la tête du Sauveur « roulait parfois rapidement sur les épaules, pendant que la bouche suppliciée s'ouvrait et se refermait alternativement ». Ses paupières battaient et dans le paroxysme de la souffrance « sa figure se contractait au point de faire disparaître presque entièrement les yeux ».

(2) Selon la pensée de saint Bernard.

(1) BOSSUET, *Sermons sur la Passion*.

(2) Cf. Etude physiologique de la Passion par le docteur LE BEC : *Le Supplice de la Croix* (édité chez Mignard.)

— Je veux engloutir dans ce déluge de honte l'orgueil de tous les siècles et consacrer à jamais la gloire des humiliations.

Mais plus atroce encore que cette dérision était l'ouragan de haine qui soufflait de l'avenir. Elle revenait l'horrible vision de Gethsémani, elle revenait...

Tous les mensonges des faux docteurs, toutes les subtilités des hérésiarques, leurs objections venimeuses, leurs questions perfides, leurs insinuations méchantes sur sa Divinité insensible, sur son amour irréel, sur cette rédemption illusoire et tous les malheurs qu'elles entraînaient. Les apostasies des multitudes séduites par ces corrupteurs, les reniements et les blasphèmes, les outrages eucharistiques et tous les attentats sacrilèges contre sa personne sacrée. Il voyait bouillonner cette écume tout le long des siècles et chaque vision finissait toujours par la même navrance : tant souffrir pour tant d'ingratitude!

— Tes paroles me navrent, Raphaël, et je demeure confondu de ma cruelle insensibilité...

Mais sourd à ma plainte, mon Guide continuait :

— Si cette houle d'iniquité se ruait seulement contre Lui! Mais martyr plus atroce que ce martyr même, elle se soulève contre Celui qu'Il adore. Son Père qui a tout donné aux hommes en l'immolant, son Père tout déchiré encore par cet holocauste est frappé, outragé, meurtri par ceux qu'Il a comblés.

Le péché, cette révolte de la chose créée contre son créateur, de la chose aimée contre l'amour! Le péché, cette souillure de l'univers, dont nul homme ne pourrait, sans mourir, scruter l'exécrable malice, Jésus en sonde l'horreur dans une impitoyable lumière. Non seulement les crimes de ses bourreaux, mais tous les forfaits depuis Adam jusqu'au dernier blasphème du dernier jour. Il les voit tous, et chacun dans sa particulière hideur, insulter à Celui qu'Il chérit. Il voit toutes ces vagues de fange s'enfler, s'exhausser pour cracher leur écume vers ce firmament d'amour. Il voit avec épouvante toute cette bave monstrueuse sauter à la face de l'Etre, tous ces crachats de l'abîme se détacher sur l'azur de l'infinie sainteté.

Lui-même est inondé de cette boue et plongé dans ce cloaque. Le voilà emporté dans ce tourbillon de fange, soulevé malgré lui par cette houle contre son Père adoré. Lui, le Saint des Saints... est devenu tout à coup la crête culminante de cette mer d'iniquité, celle qui les couvre toutes et va payer pour toutes. Elle a déjà attiré les foudres vengeresses et fermé le ciel dont Jésus vivait, ce ciel qui était tout par lui et qui maintenant fulmine et tonne de la colère de Dieu.

Le Christ a cédé à l'amour, Il s'est substitué à tous les pécheurs de la terre, Il s'est offert pour eux à toutes les réparations de la Justice et Le voilà terrifié de ce qu'Il a osé assumer! Toutes ces infamies sont sur Lui comme s'Il les avait commises (1)! Il en ruisselle, Il en dégoutte...

Il s'est revêtu de la malédiction comme d'un vêtement. (Ps.)

Il a été fait pour vous malédiction. (Galat., III.)

Il a été blessé pour vos péchés, Il a été froissé pour vos crimes; et vous êtes guéris par la lividité de ses plaies. (ISAÏE.)

Pas tous! reprit mon Guide, et voilà bien pour Lui l'atroce douleur : le délaissement de tous ces hommes qui ne veulent pas de sa Rédemption. Des âmes et des âmes pour lesquelles Il meurt rejettent cette mort, rejettent ce sang. Là, là... elles s'engouffrent dans l'effroyable nuit qui vient de le supplicier.

(1) « Jésus-Christ a voulu endurer dans sa Passion, nous dit saint Bonaventure, autant de mortelles douleurs dans son corps, dans son cœur dans son âme qu'Il aurait mérité d'en souffrir, s'Il eût été coupable de tous les péchés qui ont été commis depuis Adam, et que l'on commettra jusqu'à la fin des temps. »

Ses amis, ses frères pour lesquels Il meurt, dans la nuit éternelle! Et ceux-là aussi et d'autres encore et toujours d'autres! Ils repoussent cet amour qui les enlace, qui les étreint pour en faire les membres de son corps mystique. Ils s'arrachent de Lui lambeau par lambeau, Le laissant là tout déchiré, tout pantelant.

Et mon Guide comme hors de lui :

— Chrétiens du monde entier, chrétiens des siècles à venir, vous qu'Il regardait du haut de la Croix, vous dont Il a dit : « Je vous ai vus et je vous ai appelés par votre nom! » (ISAÏE)... au secours du Christ, au secours de vos frères... Pitié pour Lui, pitié pour eux...

Ici la voix de mon Guide se brisa. Il se détourna, paupières closes, les mains au front et, après être resté un instant abîmé dans sa douleur, il me fixa sans parole, comme écoutant un cri qui ne s'éteignait plus.

Et dans son regard où l'imploration se mêlait à l'épouvante, je lisais :

« Vous n'entendez pas? Vous n'entendez pas? Nous, nous entendons depuis dix-neuf siècles... Il nous appelle... Il vous appelle... Vous ne resterez pas sourd à cette supplication, vous ne repousserez pas cette détresse :

» ... Vous sauverez des âmes

» ... Vous sauverez des âmes. »

JACQUES D'ARNOUX.

La guerre et l'après-guerre vues par le comte Woeste

Les *ultima verba* du grand homme politique belge (1) nous ont causé une profonde déception. S'ils apportent une contribution fort intéressante à notre histoire de guerre et d'après-guerre, ils ne rehaussent pas le prestige de leur auteur, chez qui l'on continue à voir dominer l'esprit du politicien sur celui de l'homme d'Etat.

Nous le constatons particulièrement dans une question d'une importance capitale pour l'avenir du pays : le vote de la loi électorale établissant, en dehors de la procédure constitutionnelle, le suffrage universel pur et simple à vingt et un ans. On n'a pas suffisamment étudié l'aspect juridique de ce problème. Woeste en signale toute la gravité lorsqu'il dit : « La question qui dominait le Parlement était celle de sa dissolution prochaine et des conditions de l'élection. M. Delacroix et ses collègues avaient consenti à présenter une loi électorale fondée sur le suffrage universel à vingt et un ans. On leur objecta qu'ainsi ils violaient la Constitution. Ils ne pouvaient le méconnaître, malgré les subtilités embarrassées auxquelles ils avaient recours et ils disaient que les prochaines Chambres seraient une Constituante et reviseraient les dispositions à modifier. Comment! répliquait-on, vous commencez par violer la Constitution! Vous concédez précisément la réforme qui devrait faire

(1) Comte WOESTE, *Mémoires pour servir à l'histoire contemporaine de la Belgique*, t. III, 1914-1921. Bruxelles. « L'Édition Universelle », 1937, in-8°, IX-141 pages.

l'objet des délibérations de la Constituante! N'est-ce pas un cercle vicieux? »

Le problème était ainsi parfaitement posé. Mais quelle solution allait-on y donner? Woeste avait là un rôle magnifique à jouer. N'ayant pas participé aux tractations de Lophem, il était absolument libre de faire entendre sa voix au Parlement et d'user de toute son influence sur la droite pour montrer la gravité de l'acte anticonstitutionnel qu'on lui demandait de commettre et auquel, en majorité, elle n'était pas disposée. Son intervention eût pu être décisive, d'autant plus que se posait une question de conscience et que l'épiscopat, ayant examiné les conséquences du serment prêté à la Constitution, avait décidé, unanimement, que ce serment faisait loi et que ses prescriptions ne pouvaient être méconnues. Comme l'écrit Woeste « un grand émoi succéda à cette communication ». Quelle belle attitude aurait pu prendre la droite en entrant en bloc dans l'opposition sur cette question de principe! Woeste, avec le prestige que lui donnaient sa haute intelligence, sa valeur juridique et son indiscutable probité, avait là un rôle de premier plan à jouer. Il suffisait d'un peu de courage; peut-être aurait-on dû réprimer quelques émeutes, comme on l'avait fait victorieusement en 1902, mais le pays eût été sauvé et le régime parlementaire l'eût été avec lui! Woeste ne le comprit pas. Il se vante d'avoir réclamé l'ajournement; on manœuvra le cardinal Mercier et on lui demanda de ne pas persister. Woeste, de son côté, alla consulter d'« autres théologiens », qui, quels qu'ils fussent, ne possédaient certes pas l'autorité et le prestige de notre Primat et de tout notre corps épiscopal, et la droite capitula sans se douter qu'elle signait l'arrêt de mort du parti catholique.

Comment expliquer cette capitulation déplorable? Les *Mémoires* nous en donnent la raison : la droite « n'avait-elle pas à faire dépendre son assentiment de certaines conditions et notamment du suffrage des femmes »?

On entra ainsi dans la voie, toujours funeste en politique, des marchandages et des compromissions. On sacrifia un principe à l'obtention de quelques modalités utilitaires. Bien que, Woeste le reconnaît, plusieurs droitiers « n'avaient pas en principe le culte du suffrage des femmes, mais ils l'envisageaient, dans les circonstances présentes, comme une nécessité, et c'était en ayant les mains forcées qu'ils s'y rallièrent ».

On sait que sur les conditions mises par eux à l'abandon du principe constitutionnel, les catholiques continuèrent à aller de capitulation en capitulation. Ils n'obtinrent pas le suffrage féminin à la Chambre; les négociations se poursuivirent. « M. Levie se fit l'entremetteur », selon l'expression pittoresque mais malheureuse dont se sert Woeste pour désigner ces marchandages. Le suffrage des femmes à la province fut promis par un des ces bons billets que les politiciens sont toujours heureux de donner aux La Châtre assez naïfs pour les accepter; on n'obtint, comme un os à ronger, que le suffrage à la commune, qui ne devait avoir aucune répercussion sur la politique générale, ni sur la composition du Parlement. Il ne restait plus qu'à capituler sur les modalités, comme on avait capitulé sur le principe. Woeste non seulement se rallia à cette capitulation mais, comme il s'en vante, eut sur ses collègues une influence décisive : « J'estimai alors que la solution ne pouvait être évitée; il valait mieux l'accepter sans rechigner et la séance de la Chambre ayant été reprise, je saisis l'occasion de déclarer que, étant souffrant, je devais quitter la séance, mais que, si j'eusse été présent, je voterais la loi. Le lendemain M. Levie vint me remercier de cette déclaration; elle avait, me dit-il, rallié toute la droite. » Cette capitulation était d'autant moins excusable que Woeste écrivit immédiatement après : « La solution était une solution de malheur pour le pays et pour la droite. »

Dans un autre passage de ses *Mémoires* Woeste s'efforce de se laver du reproche d'avoir par son opposition aux réformes militaires empêché la Belgique d'être en état, aux heures tragiques d'août 1914, d'écarter le danger de ses frontières.

Evidemment, les attaques qui, comme le rappelle Woeste, s'efforcèrent, dès septembre 1914, de faire retomber sur le parti catholique et sur la personne de son leader en particulier la responsabilité de l'invasion de la Belgique sont, pour la plupart, dénuées de fondement sérieux. Il est incontestable, et nous sommes étonnés de voir que Woeste ne se soit pas servi de cet argument, qu'à cette époque, où toutes les questions, même les plus graves, ne se débattaient que sur le plan mesquin des luttes de partis, le soi-disant militarisme des libéraux était fait surtout de leur esprit d'opposition aux catholiques; si ceux-ci avaient poussé à l'accroissement, indispensable pourtant, de nos charges militaires, les libéraux par électoralisme se seraient faits franchement antimilitaristes.

Il n'en est pas moins vrai que, dans cette question, Woeste se trompa lourdement. Il est parfaitement exact qu'il vota les forts de la Meuse, les fortifications d'Anvers et d'autres mesures encore, mais celles-ci n'entraînaient que des charges financières; on consacrait des centaines de millions à des travaux de défense, mais on n'avait pas d'hommes à mettre dedans et l'on restait sourd aux instances du Roi pour faire établir le service personnel.

« Mais, écrit Woeste, ce service, qui n'impliquait que la suppression du remplacement, ne nous eût pas donné un homme de plus. »

C'est à première vue exact, mais Léopold II avait compris, et Woeste ne le cachait pas, que la suppression du remplacement était la première brèche à ouvrir dans la muraille dressée par les politiciens contre toute réforme militaire sérieuse et que, du service personnel au service général, il n'y avait, comme les faits l'ont montré, qu'un pas à franchir. La campagne de Woeste contre le service personnel eut donc pour effet de retarder d'un quart de siècle une réforme qui, réalisée en temps utile, nous eût mis à l'abri de l'invasion de 1914. D'où venait son opposition au service personnel? Comment se fait-il que dans le dernier volume de ses *Mémoires* il affirme encore : « Je maintiens que le service *restreint* a pour correctif nécessaire le remplacement. » Il obéissait incontestablement à des considérations d'ordre moral qui, pour ne pas être fondées, n'en étaient pas moins explicables. Il avait peur de voir des jeunes gens perdre à la caserne leur foi, leurs mœurs, peut-être aussi leur vocation ecclésiastique. Foi, mœurs, vocation bien peu solides en ce cas! Mais la raison principale pour laquelle Woeste combattait le service personnel était d'ordre électoral. Longtemps après l'établissement du suffrage plural par la révision de 1893, les associations politiques, ces *caucus*, sans mandat, sans responsabilité et sans compétence, qui forment l'armature des partis, étaient restées composées de bourgeois. Ceux-ci avec un cynique égoïsme de classe préféraient, moyennant le paiement de 1.200 francs, voir de pauvres diables défendre la patrie en lieu et place de leurs fils qui auraient tiré un « mauvais numéro ». C'était surtout dans les petites villes et dans les campagnes, fiefs électoraux des catholiques, que régnait dans les milieux influents cette horreur de la caserne, considérée comme un antre de perdition. C'est pourquoi les associations et cercles estimaient que les enfants du peuple pouvaient risquer de s'y perdre, mais non les jeunes bourgeois, assez riches pour se payer un remplaçant. Les faits ont détruit cette légende et l'expérience du service personnel a prouvé que la caserne est une grande école où chacun se trempe le caractère et acquiert, avec l'esprit de discipline, le sens de sa responsabilité.

Il est vrai qu'après avoir voté, en 1909, contre le service personnel, lors de la loi Schollaert prélevant un fils par famille,

Woeste vota, en 1913, la loi de Broqueville établissant le service général. Il était, hélas! trop tard. Cette loi réparatrice n'avait pas eu le temps de sortir ses effets lorsque l'Allemagne, déchirant les traités, viola la neutralité permanente de la Belgique. Votée quinze ou vingt ans plus tôt, comme le réclamait vainement Léopold II, une réforme militaire sur la base du service général nous eût donné une armée suffisamment nombreuse pour détruire le rapport des forces entre les belligérants et aucun d'eux n'aurait eu avantage à passer par notre territoire pour attaquer son adversaire.

En 1870, au temps des armées de métier, nos 100.000 hommes, en se joignant à celui des belligérants qui aurait été respectueux de notre neutralité, détruisaient l'équilibre entre les 360.000 combattants que l'Allemagne mettait en ligne au début des opérations et les 290.000 que pouvait y opposer la France (chiffres qui, après quelques semaines de guerre, devaient être respectivement de 386.000 et 383.000). C'est pour cette raison, bien plus que par considération pour les traités, que nos frontières furent respectées. En 1914, alors que le service général donnait à l'Allemagne 3.840.000 soldats et 3.740.000 à la France, notre petite armée de moins de 150.000 hommes pouvait être considérée comme quantité négligeable; elle était incapable d'influencer le rapport des forces et c'est ce qui explique que l'Allemagne, au mépris de ses engagements les plus sacrés, ne se fit aucun scrupule d'utiliser le territoire belge comme couloir d'invasion pour frapper la France directement au cœur.

La responsabilité de Woeste et des autres droitiers qui suivirent son exemple reste donc pleine et entière; en empêchant l'établissement, dès 1886, du service personnel, qui ne fut repoussé qu'à sept voix près, ils paralysèrent le programme de Léopold II et firent obstacle à l'établissement en temps opportun du service général.

* * *

L'excuse de Woeste fut peut-être qu'avant 1914 il pouvait croire à la solidité des traités. En effet, une des conséquences fâcheuses du régime de neutralité imposé à notre pays en 1831 fut d'endormir les Belges dans une trompeuse sécurité qui, l'électoratisme aidant, leur faisait croire à l'inutilité des dépenses militaires. L'histoire cependant aurait dû leur apprendre, à Woeste comme aux autres, que, de 1831 à 1914, la neutralité belge ne vécut que comme une fleur délicate dans un vase fragile. Lors de la crise d'Orient de 1840, lors de la guerre de Crimée, lors de la guerre d'Italie, ainsi que pendant tout le règne de Napoléon III, qui ne cacha jamais ses velléités annexionnistes, lors de la guerre de 1870, ce fut, avant tout, sur nous-mêmes que nous dûmes compter pour défendre cette neutralité. C'est la force de notre armée, qui, jusqu'au moment où nos voisins établirent le service général, resta redoutable, et c'est l'habileté avec laquelle nos souverains surent trouver auprès de l'Angleterre et même, en 1852, auprès des puissances de l'Est, des compléments de garantie, qui permirent à la Belgique d'échapper jusqu'en 1914 aux grandes confluations européennes.

Mais ce qui est inexplicable, c'est qu'un homme de la haute intelligence de Woeste restât, au lendemain de la catastrophe, partisan des traités qui venaient de montrer leur déficience. Ce n'est pas une neutralité librement établie et souverainement interprétée, semblable à celle que Léopold III a affirmée par son admirable discours du 14 octobre 1936, que Woeste prône dans ses *Mémoires*. Ce qu'il regrette, c'est la neutralité permanente imposée à la Belgique, non dans son propre intérêt, mais dans celui de l'Europe, par les traités de 1831 et de 1839. Il déclarait au baron Capelle, chargé par le gouvernement du Havre de le

consulter à ce sujet, qu'il considérait « notre neutralité comme ayant été notre force dans le passé et comme étant notre meilleure sauvegarde dans le présent et pour l'avenir », et il écrivait au ministre de Broqueville pour le supplier de « ne pas se prononcer en sens différent ».

Chose plus grave et qui étonne sous la plume d'un juriste de la valeur de Woeste, au lendemain de la signature du traité de Versailles il considérait les traités de 1839 comme subsistant encore, au moins provisoirement, entre la Belgique et la Hollande, donnant ainsi l'appui de sa haute autorité à un argument dont pourraient se servir contre nous nos voisins du Nord. Or rien n'est moins exact que cette affirmation de Woeste. Même si la Hollande, n'y ayant pas été partie, déclarait considérer comme *res inter alios acta* les traités de Versailles, de Saint-Germain et de Trianon, qui ont enregistré l'acquiescement de l'Allemagne, de l'Autriche et de la Hongrie à l'abrogation de notre neutralité permanente, il n'en est pas moins vrai qu'en adhérant au Pacte de la Société des Nations, le gouvernement néerlandais a, lui aussi, reconnu cette abrogation, l'article 20 du Pacte abrogeant entre tous les membres de la Société « toutes obligations ou ententes *inter se* incompatibles avec ses termes ».

* * *

Il est d'autres points encore où l'on reste frappé de l'étroitesse de vue de l'ancien *leader* du parti catholique, notamment en ce qui concerne la question flamande, dont il ne semble pas avoir saisi le caractère profond ni la portée, se bornant à tâcher d'en minimiser les répercussions dans les associations au sujet de la désignation des candidats. C'est aussi avec une réelle stupeur qu'on lit le réquisitoire qu'il formule contre l'attitude de la population belge en territoire occupé; seules des défaillances individuelles, qui ne furent le fait que d'un nombre infime de mauvais citoyens, paraissent l'avoir frappé et lui ont permis de porter un jugement au sujet duquel, avec raison, l'éditeur formule des réserves. Woeste paraît ne pas avoir vu la courageuse résistance de tout un peuple à la tyrannie étrangère et les actes d'héroïsme opposés journellement par des gens appartenant à toutes les classes de la société aux ordres du pouvoir occupant lui ont, semble-t-il, complètement échappé. Le rôle admirable du cardinal Mercier n'est pas même mentionné dans ses *Mémoires*, où il ne parle de ce prélat, qui restera une des plus nobles figures non seulement de la patrie belge, mais aussi de l'Eglise tout entière, que pour signaler longuement le différend qu'il eut avec lui au sujet de l'*Œuvre des Orphelins de guerre*. Le roi Albert lui-même n'échappe pas à ses critiques lorsqu'il écrit, chose inadmissible pour quiconque connaissait le noble caractère et le profond sens du devoir de notre regretté souverain, « qu'on fit peur au Roi » au cours des entretiens de Lophem.

Dans l'ensemble, ce dernier tome des souvenirs de Woeste ne contribuera pas plus à grandir sa mémoire que ne l'ont fait les deux volumes précédents. Il reste cependant au vieux chef catholique un grand mérite : c'est celui de la sincérité. Tout ce qu'il affirme, il l'affirme de bonne foi, et sur les points qui le concernent directement, comme sur son voyage, si passionnément discuté, à Anvers en septembre 1914, il peut être cru sur parole. Il en est de même lorsque ses vues et opinions personnelles ne sont pas en jeu, notamment en ce qui concerne la mission du baron Coppée en Suisse en octobre 1917 et la tentative de négociation de paix amorcée par le baron von der Lancken avec Briand et vouée à l'échec par la manœuvre de Ribot.

Comme tous les documents à caractère subjectif, et c'est à cette catégorie qu'appartiennent tous les souvenirs des person-

nages historiques, les *Mémoires* de Woeste ne pourront être utilisés qu'avec les précautions d'usage. Ils n'en restent pas moins d'une lecture du plus haut intérêt et ne pourront être négligés par ceux qui étudient l'évolution politique de notre pays au cours de plus d'un demi-siècle.

Vicomte CH. TERLINDEN,
Professeur à l'Université de Louvain

Problèmes actuels

En ramassant les morceaux

Il y eut donc un grand fracas, et les débris couvrent le sol. Aussi longtemps que la porcelaine n'est pas recollée, à tout le moins partiellement, impossible de rien entreprendre. Il nous faut d'abord ramasser les morceaux.

Il est bon et salutaire de prendre le temps de considérer les causes de ce désastre particulier. Ce furent, d'une part notre habitude publique de contentement et d'admiration de nous-mêmes, et d'autre part notre ignorance des autres pays. Et ce sont là les deux défauts les plus nuisibles à une bonne conduite de la vie parce qu'ils engendrent l'orgueil : la forme la plus tenace et la plus nocive de la faiblesse, car elle fausse les proportions de toutes choses et détruit la vision exacte et juste. Mais très souvent les désastres arrivent sans la faute de personne; et tout de suite, au lendemain même d'une de ces catastrophes, le premier devoir est de redresser la situation.

Qu'est-ce à dire, dans le cas de l'Angleterre d'aujourd'hui, en mars 1938, que cette œuvre de redressement?

Elle signifie deux choses : une politique et une armée.

L'écroulement se produisit parce que l'Angleterre n'avait pas de politique définie et déterminée, aucune ligne de conduite prévue, pas d'estimation exacte des proportions existant entre les buts à atteindre et la puissance de la Grande-Bretagne.

Ainsi donc, une politique claire est la première des nécessités. Mais une politique ne peut se pratiquer qu'avec des moyens qui lui sont appropriés. Que si demain l'Islande déclarait vouloir enlever les Indes à l'Angleterre, l'Islande échouerait dans sa politique, faute de moyens. Toute politique, pour réussir, postule des moyens adéquats. Il y a des choses qui dépassent les forces de n'importe quel homme; et les choses qu'un homme fait le mieux sont celles auxquelles la prévoyance et une préparation l'ont le mieux adapté.

Quelle que soit la politique adoptée par l'Angleterre dans son effort de restaurer ce qu'elle a perdu, il faudra que cette politique soit appuyée sur la force matérielle. Sans doute, cette vérité était évidente quand les politiciens anglais se mirent à crier au « réarmement », mais jamais ces politiciens ne nous dirent ce qu'ils entendaient exactement par ce réarmement. Leur plaidoyer pour cette politique d'ajournements, de réticences et de silences, prétendait qu'il ne faut pas, en matière militaire, informer vos rivaux de vos intentions et de votre conduite. Certes, une certaine dose de secret est essentielle en matière militaire, mais en l'occurrence, il y avait un élément de secret bien nuisible. Nous cachions — et nous cachons toujours — à la masse de l'opinion anglaise, certaines choses parfaitement connues à l'étranger.

La chose principale que nous cachâmes et que nous cachons,

est l'insuffisance de notre armée. On a dit plus d'une fois que la phrase courante en Europe : « L'Angleterre n'a pas d'armée » est une exagération et donc, dans une certaine mesure, une erreur, comme toutes les épigrammes. Mais c'est vrai que l'Angleterre n'a pas d'armée adéquate à la politique qu'elle veut pratiquer; pas adéquate même au minimum de ses besoins. Il lui faut parer à ce manque. Inutile sans cela, et vain, de parler le moins du monde de politique nationale.

Prenons deux exemples concrets : de petites escarmouches qui ne méritent pas d'être traitées de révolte, ont troublé la Palestine. Quand il fallut s'en occuper, l'Angleterre, en réunissant tous les soldats qu'elle pouvait, ne réussit qu'à envoyer une force à peine suffisante pour faire face à la situation dans ce soin stérile, où elle n'avait à affronter que quelques pauvres paysans sans aviation, sans cavalerie, sans artillerie, armés de quelques cartouches et de quelques vieux fusils.

Un exemple plus sérieux est celui de la frontière de la Lybie. Dix mille hommes eussent suffi sur ce front étroit du désert pour contenir la menace contre nous en Egypte. Impossible de les trouver.

Malheureusement, toute une école d'écrivains et de penseurs s'est formée, ici, en Angleterre, qui croit possible de compenser le manque d'hommes par une abondance de machines. Doctrine commode pour ceux qui ont la lourde responsabilité de trouver l'argent nécessaire et la responsabilité plus lourde encore de dire la vérité. Une nation bancaire peut se payer plus de machines que n'importe quelle autre; elle est à même de payer, deux, trois, quatre et même cinq fois plus que ses rivaux pour le même service ou pour le même matériel, car elle peut placer une fausse sécurité dans sa puissance financière — qui procure les machines. Mais une fausse sécurité de cette sorte est fatale. Aucune campagne ne peut être gagnée, aucune défense temporaire ne peut même être organisée sans une infanterie suffisante.

Que si l'Angleterre se persuadait que son artificiel système de crédit ne tiendrait pas le coup : soit, résignons-nous alors à harmoniser notre manteau avec notre habit et à renoncer même à cette politique minimale que notre tradition nationale de grandeur et de puissance tient comme allant de soi. Mais que l'on ne s'y trompe pas : c'est l'un ou l'autre ! Ou une politique digne du passé de l'Angleterre et de sa splendeur, politique basée sur une armée suffisante; ou le manque d'une telle armée suivi d'un déclin rapide de notre puissance nationale en face de nos rivaux. Il est significatif que, même avant le récent écroulement dramatique, on vit, deci delà, surgir de timides demandes pour une augmentation des forces terrestres de l'Angleterre. Mais elles étaient très timides, envisageant plutôt une milice fort imparfaite qu'une véritable armée — et elles n'éveillèrent aucun écho dans notre opinion publique. Il est également significatif, malheureusement, qu'au même moment notre haute finance lançait des ballons d'essai pour une diminution des dépenses. Les banques montraient quelques signes de nervosité; elles craignaient que des demandes de réarmement plus intensif n'ébranlassent le système de crédit lui-même.

* * *

Mais si la situation requiert une armée, elle demande aussi, et avant tout, une politique. Jusqu'à présent l'Angleterre n'en eut pas. Il y eut du chaos et de l'embarras, des surprises répétées (toutes déplaisantes), mais aucun plan clair et précis.

Que devrait être cette politique dans l'état actuel des choses?

D'abord, un règlement avec l'Italie. Et pareil règlement ne peut revêtir que deux formes : la guerre ou une paix stable. Une paix stable est à notre portée, rien ne s'y oppose si ce n'est des sentiments sans proportion aucune avec les réalités de la situa-



Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

Téléphone 17.35.79

**13, RUE ROYALE
BRUXELLES**

POUPÉES - MASQUES - FANTAISIES
Pièces détachées

LES ATELIERS

G. De Weirt

40, rue Coenraets, 40 — **BRUXELLES**

Téléphone : 37.86.50.

POUPÉES. — ANIMAUX. — JOUETS EN TISSU. —
MATIÈRE INCASSABLE. — PIÈCES DÉTACHÉES. —
POUPÉES DE SALON. — MASQUES, TÊTES, CORPS et
TOUTES PIÈCES DÉTACHÉES. — CRÉATION ARTICLES
de FANTAISIE et de RÉCLAME

Firme UNICA

la plus importante du pays pour le jouet

Fabrication belge 100 % - Poupées en-
tièrement lavables et incassables - Ar-
ticles bourrés - Spécialité d'articles pour
couvents, fancy-fair et fêtes de charité.

Etablts Jos. Verhoye-Deckmyn & Fils

Tél. 283

Courtrai



LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux
**ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES**



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hyglénique

Pratique

Solide

Élégant

**et absolument sans
danger**

Société Anonyme

LES FONDERIES DE LA MEUSE

à HUY (Belgique)

S. A. "CEMSTO"

**CENTRALE DE NETTOYAGE
BRUXELLES**



**Nettoyage journalier
de bureaux, banques,
églises, écoles, etc.**

Nettoyage des maisons privées à l'occasion
de déménagements

Lavage des vitres et façades en abon-
nement et pour une seule fois

Téléphone 12.59.88

20, rue du Béguinage

ALGERIE

2^e classe — 16 jours.

VOYAGE INDIVIDUEL au

MAROC

Tous frais compris
FRANCS BELGES : **2,975**

TUNISIE

Hôtels de tout 1^{er} ordre

Envoi gratuit, sur demande, de notre brochure illustrée contenant le détail de nombreux itinéraires de voyages
en Afrique du Nord.

VOYAGES COLOMB : 32, RUE DES COLONIES, BRUXELLES. — Téléphone : 12.58.78

tion. Il faudra payer un certain prix, car la paix devra se fonder sur une transaction. Fixer ce prix aussi bas que possible devrait être toute la préoccupation de la science politique et des hommes d'Etat, s'il était, à la vérité, possible à la politique professionnelle de produire cette science et ces hommes, et à des parlementaires de gouverner.

Dans la préparation d'une pareille transaction, il est un point à ne pas perdre de vue, c'est le triangle Chypre, Haïfa, Alexandrie. Aucun compromis n'est possible ici, car de ce triangle dépend la puissance anglaise en Méditerranée. Or, affaiblissez la mainmise sur l'un quelconque de ces trois angles — transiger sur Chypre ou sur les bases aériennes ou navales égyptiennes, et le triangle essentiel est détruit.

Une nouvelle politique claire et définie ne doit pas exclure des relations avec la France, ni même certains rapports avec Moscou. L'armée française est toujours excellente et le sentiment national français est trop puissant pour qu'à Paris les misérables politiciens puissent le ruiner complètement, encore qu'ils l'aient déjà gravement compromis. Tout soutien vaut mieux que rien; mais, pour l'amour de l'aide française, l'Angleterre ne peut se permettre, soit de maintenir artificiellement en vie l'anarchie espagnole mourante, soit de compter grandement sur l'aide des Soviets. Nous avons toute la civilisation contre nous dans notre faible compromis avec Barcelone. L'instinct de défense, actuellement éveillé, de l'Europe contre Moscou, non seulement croît journellement, mais il est permanent — alors que la furie rouge ne pourra jamais être permanente.

Un autre point de la politique anglaise devrait être de réduire autant que possible nos responsabilités. La plus obvie de celles-ci est la Palestine, le seul point réellement faible dans nos possessions terrestres isolées et reliées par la flotte anglaise. Evidemment, il n'est guère possible de nous débarrasser immédiatement et complètement de cette nuisance, mais, après tout, nous pouvons fixer des limites, tracer une ligne et savoir où nous résisterons. Jusqu'à présent nous n'avons fait que balbutier, hésiter et tergiverser.

Quoi qu'il en soit, et quelle que soit le « lâchage » que nous mettrons sur pied en Palestine, tenir Haïfa et la fortifier est vital pour l'Angleterre. Et Haïfa peut être facilement fortifiée grâce à la grande colline derrière la ville. L'abandonner serait folie pure. Haïfa est un don des dieux. Elle fut construite grâce à l'argent juif placé en Palestine par les Sionistes. A cause de cela, il y aurait peut-être une certaine injustice à lui appliquer un traitement spécial. L'Angleterre pourrait alors envisager quelque compensation. Mais laisser passer Haïfa sous une autorité autre que celle de l'Amirauté marquerait la fin de la puissance navale en Méditerranée orientale.

Il y a une autre responsabilité : la race irlandaise. Non seulement l'Irlande avec ses magnifiques ports sur l'Atlantique et qui attendent d'être organisés, mais le peuple irlandais qui affecte partout la politique étrangère de l'Angleterre, qui est très influent dans nos grands Dominions et tout particulièrement en Australie. Jusqu'à présent un vain sentiment, hérité du passé, a empêché un règlement du problème irlandais. Mais les réalités de l'heure demandent quelque chose de plus solide que cela.

Tout cela n'est certes qu'un jugement personnel. Mais il a l'avantage d'être clair et de présenter des lignes d'action positive à un moment critique où l'énergie se perd dans d'insignifiantes rivalités personnelles et dans des clameurs pour une action impossible faute de moyens adéquats.

HILAIRE BELLOC.

La liturgie de Byzance

Le Prieuré d'Amay a entrepris de donner au public d'expression française la traduction raisonnée et méthodique des textes liturgiques byzantins, sous le titre : *La Prière des Eglises de rite byzantin* (1). Le tome I^{er} vient de paraître, dû à la collaboration de deux spécialistes : dom Mercenier, moine d'Amay, et le chanoine Fr. Paris, attaché à l'Œuvre d'Orient, que dirige, avec une compétence et un zèle inégalés, Mgr Logier. S. Em. le cardinal Tisserant, secrétaire de la sainte congrégation *Pro Ecclesia Orientali*, dans une préface qui révèle à la fois l'homme de science et le réalisateur averti, ne ménage pas ses encouragements aux auteurs et souhaite le prompt achèvement de ce travail consciencieux et si opportun.

«... Il a sa place marquée, dit le prince de l'Eglise, dans toutes les bibliothèques de séminaires... Les plans schématiques des offices, les explications données dans les introductions générales ou spéciales et dans les notes faciliteront grandement l'intelligence des cérémonies; elles pourront servir aux professeurs des maisons où la liturgie byzantine est célébrée, pour attirer l'attention des enfants sur les détails de la célébration, comme aussi elles serviront dans les séminaires d'Occident lorsqu'on voudra y donner aux élèves cette connaissance des formules des prières orientales. »

L'ouvrage complet comprendra trois volumes : nous avons en main le tome I^{er}.

Une Introduction concise et méthodique (pp. ix-xxxv), sans nous engager trop avant dans le labyrinthe des multiples Eglises mineures et des liturgies particulières de l'Orient chrétien, aborde l'étude du rite dominant, le rite byzantin, lequel, originaire de Constantinople, finit par s'imposer dans tout le domaine de l'orthodoxie : phénomène semblable à celui qui se produit pour le rite romain en Occident. Avant d'aborder l'examen des textes, le lecteur est renseigné sur les éléments matériels : disposition des édifices du culte, mobilier et vestiaire sacrés, livres liturgiques, costumes ecclésiastiques et monastiques, initiation facilitée par une série d'illustrations un peu frustes mais expressives.

Des trois parties qui composent le tome I^{er}, la première (pp. 1-196) nous donne la traduction intégrale de l'office divin quotidien, l'*acolouthia* ou service public, de son nom grec : les vêpres (*esperinos*) qui ouvrent le jour liturgique; les complies (*apodeipnon*), prière de la fin du jour; les vigiles (*mesonuktikon*); les laudes (*orthros*), et les quatre petites heures diurnes (*orai*) qui correspondent exactement aux nôtres.

Simple énumération qui évoque puissamment nos communes origines et réveille en nous la conscience d'une fraternité lointaine. Et aujourd'hui encore, malgré nos tristes divisions, à Byzance comme à Rome, la *Louange divine* monte aux mêmes heures, avec la même ferveur chrétienne, et dans les mêmes textes inspirés. Combien tout cela est évocateur, émouvant, pacifiant!

La deuxième partie (pp. 190-307) est consacrée exclusivement à la traduction complète des *Saintes et divines Liturgies*, terme réservé, dans le rite byzantin, à la célébration des saints mystères eucharistiques, au point que les jours assez nombreux où le saint Sacrifice n'a pas lieu sont dits aliturgiques. Successivement nous trouvons la version complète des trois formulaires eucha-

(1) DOM MERCENIER, O. S. B., et chanoine FR. PARIS, *La Prière des Eglises de rite byzantin*. Préface de S. Em. le card. Tisserant, t. I^{er}, in-8°, xxxv-450 pages. Prieuré d'Amay-sur-Meuse, Belgique.

ristiques ou anaphores, attribués à saint Jean Chrysostome (le plus fréquemment employé), à saint Basile (beaucoup plus long, et réservé à certains jours) et à saint Grégoire le Grand, pour la liturgie des Présanctifiés.

Enfin, la dernière partie (pp. 311-448), sorte de rituel sacramentaire, nous donne tous les rites et formules de l'administration des sacrements. Quelle satisfaction de retrouver ici les rites de l'Initiation chrétienne tels que Rome les a connus jusqu'au X^e siècle environ, comprenant l'administration simultanée des trois sacrements qui consomment la sanctification d'un chrétien. La confirmation suit immédiatement la collation du baptême; et normalement ces deux sacrements s'achèvent par la liturgie eucharistique, au cours de laquelle le néophyte fait sa première communion. Si c'est un nouveau-né, il ne reçoit que l'espèce du vin. C'est bien cette même initiation qui se déployait jadis dans la basilique de Saint-Jean de Latran au cours de la vigile pascale solennelle, la Grande Nuit, selon le langage des vieux cérémoniaux romains. Les catéchumènes descendaient dans la vasque baptismale pour la triple immersion; le Pontife accomplissait ensuite les onctions sacrées et les confirmait par l'imposition des mains. Et tout le cortège rentrait dans la basilique au chant des litanies pour la messe nocturne du Samedi saint. Elle s'achevait par la communion de tous à l'aube du dimanche de Pâques : les néophytes chantaient leur résurrection spirituelle à l'heure même de la résurrection du Christ : coïncidence suggestive qui réalisait à Rome même le grand enseignement que l'Eglise mère avait reçu de saint Paul : « Nous avons été ensevelis avec Lui par le baptême, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts, nous aussi nous marchions dans une vie nouvelle » (aux Romains, VI-4).

Cette troisième partie renferme des renseignements précieux sur la discipline sacramentaire et le droit ecclésiastique oriental : notre théologie sacramentaire y trouverait des informations utiles.

Cette nomenclature squelettique sur le contenu du tome I^{er} ne laisse rien entrevoir des trésors spirituels cachés sous ces textes et ces symboles. En toute vérité, cet eucologe, au même titre que nos livres liturgiques romains, se présente à nous paré de tous les reflets de la poésie inspirée, hébraïque et chrétienne, né sur les lèvres des premières générations, développé et enrichi au cours des siècles, mais gardé pur de tout alliage. En nous familiarisant avec ces formules, notre piété trouvera un aliment nouveau et goûtera davantage encore toutes les richesses de notre liturgie romaine.

Pour ne citer qu'un exemple pris entre mille, combien touchante cette louange mariale qu'on ne se fatigue pas de redire, soudée inséparablement à la doxologie trinitaire qui termine toutes les litanies et les hymnes :

LE DIACRE. — Faisant mémoire de notre toute sainte, pure, toute chérie et glorieuse Dame, la Mère de Dieu et toujours Vierge Marie et de tous les saints, offrons-nous nous-mêmes les uns les autres, et toute notre vie au Christ, notre Dieu.

LE CHŒUR. — A Vous, Seigneur.

LE PRÊTRE. — Parce qu'à Vous appartient toute gloire, honneur et adoration, Père, Fils et Saint-Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles.

LE CHŒUR. — Amen.

En parcourant tant de vénérables formules, palpitantes de foi et d'amour, toutes chargées de la piété de tant de générations, aujourd'hui encore l'écho de la prière de cent cinquante millions de chrétiens, dont sept millions sont en communion avec le Saint-Siège, nos âmes s'émeuvent, se sentent envahies par la nostalgie de l'unité et communient à l'invocation de nos frères

d'Orient : « ... pour la paix de l'univers entier, la stabilité des saintes Eglises et l'union de tous : Seigneur ayez pitié! »

Et certes, nos patients traducteurs s'estimeront suffisamment récompensés de leur peine si, par leur travail, ils ont réveillé dans beaucoup d'âmes cette mentalité œcuménique et ce sens universel et supranational si profondément catholique.

* * *

L'Orient ne connaît pas l'unité de culture de l'Occident. Aussi les communautés religieuses ne s'y rattachent pas à une même tradition intellectuelle. Mais c'est à juste titre que les auteurs ont limité leur travail à la grande liturgie commune à toutes les Eglises du type byzantin. Les particularités provinciales qui se sont maintenues aux marches de l'empire de Byzance ou en dehors de celui-ci constituent une véritable mosaïque polychrome d'Eglises mineures, petites communautés fidèles chacune à ses usages culturels locaux.

Ce nom d'Eglises mineures ne signifie pas que ces communautés soient moindres que d'autres par leur dignité ou leur antiquité; il exprime seulement le fait que le nombre des fidèles et l'influence mondiale de ces Eglises sont assez restreints. L'aperçu très sommaire que nous en donnons ici, en suivant les données de l'Introduction, fera mieux ressortir la supériorité des Eglises byzantines.

Notons pour l'intelligence de ce qui suit que par *Uniates* on désigne ici les chrétiens des Eglises orientales, unis au Saint-Siège, mais conservant tous les rites et traditions de leur Eglise respective. En langage occidental, ce sont des catholiques *non-latins*.

Ces Eglises uniates ont exactement la même liturgie que les dissidents. Les Souverains pontifes ont édicté des peines sévères pour toute tentative isolée ou collective de latinisation, qu'elle vienne des uniates eux-mêmes ou des missionnaires latins.

L'Eglise arménienne compte environ quatre millions d'adeptes; dans ce nombre on compte cent trente mille uniates sous l'autorité du patriarche de Cilicie. Leur liturgie, attribuée à saint Grégoire l'Illuminateur, est un mélange d'éléments syriens, byzantins et proprement arméniens.

L'Eglise syrienne ou Eglise jacobite est numériquement beaucoup moins importante. Les dissidents sont au nombre de cent mille; tandis que la communauté syrienne uniate compte à peine cinquante mille fidèles sous l'autorité du patriarche syrien d'Antioche, aujourd'hui le cardinal Tappouni, qui réside à Beyrouth. Au point de vue liturgique, les Syriens se flattent d'avoir conservé les rites primitifs de l'Eglise d'Antioche.

L'Eglise chaldéenne s'étend en Perse et en Mésopotamie. Elle professe les doctrines nestoriennes. On compte cinq cent mille fidèles uniates qui peuplent les côtes du Malabar et environ trois cent vingt mille dissidents, sous l'autorité d'un catholicos (titre équivalent à celui de patriarche). Cette dignité est héréditaire en ligne collatérale : chaque catholicos est donc remplacé par son neveu : c'est le régime du népotisme légal.

L'Eglise copte groupe les chrétiens monophysites d'Egypte et d'Abyssinie. Leur liturgie prétend maintenir les anciens usages de l'Eglise d'Alexandrie. On compte en Egypte environ huit cent mille chrétiens, dont vingt-cinq mille uniates. En Abyssinie le chiffre s'élève à quatre millions, dont le chef indépendant porte le titre d'Abouna. La communauté unie groupe seulement vingt mille fidèles.

Enfin l'Eglise maronite du Liban, tous catholiques sous l'autorité du patriarche du Liban, au nombre de quatre cent mille.

Bref, toutes les Eglises mineures orientales ne comptent ensem-

ble que dix millions de chrétiens, dont un million environ sont unis au Saint-Siège.

A ces Eglises mineures, sans lien mutuel, sans influence doctrinale, étrangères les unes aux autres, s'oppose une grande famille d'Eglises possédant une tradition commune, une vie intellectuelle et religieuse assez intense, une liturgie identique et un total de presque cent cinquante millions de fidèles, dont sept millions d'uniates : ce sont les Eglises byzantines.

Nous avons voulu insister. Notre connaissance trop sommaire de l'Orient ne perçoit que vaguement ces différences et nous expose à accorder à toutes ces communautés la même importance. Nos sympathies pour nos frères d'Orient ne doivent pas dégénérer en engouement naïf et peu éclairé : ce serait préjudiciable à une compréhension réciproque si souhaitable. La réception solennelle des nombreux patriarches de ces Eglises mineures, qui nous honorent fréquemment de leurs visites; la célébration multipliée chez nous des liturgies non-byzantines, selon ces rites locaux très restreints : arménien, maronite, syrien et bien d'autres, peuvent donner le change et occasionner pour le public occidental une lourde méprise : institutions vénérables sans doute et dignes de tout notre respect; mais ce n'est là qu'un tout petit coin de l'Orient : quelques provinces lointaines en marche de l'ancien empire du Basileus.

Autant vaudrait pour initier les Orientaux à notre liturgie occidentale multiplier les fonctions de rite ambrosien, et célébrer ces liturgies particulières, restes vénérables gardés comme une relique dans les anciennes métropoles de Tolède, de Braga ou de Lyon, ou bien encore pour assurer le rayonnement de la langue française à l'étranger, répandre les poèmes de Mistral et les chansons de geste de nos vieux trouvères, fût-ce la Chanson de Roland.

* * *

Les Eglises byzantines ont rompu avec la chrétienté romaine au XI^e siècle, au temps de Michel Cérulaire, patriarche de Constantinople. La primauté de juridiction du pontife romain est le point crucial de la séparation. Mais les questions théologiques ne sont pas les seules. Au fond, l'ancien antagonisme entre le Saint-Empire romain germanique et l'Empire byzantin a survécu aux empires eux-mêmes. A la culture religieuse occidentale, le monde byzantin, ou, pour employer leur terminologie, les Eglises orthodoxes opposent leurs traditions théologiques et liturgiques, leurs propres traditions d'ascèse et de piété, et, ce qui constitue peut-être la difficulté la plus invétérée, leurs propres traditions nationales.

Le Saint-Siège, une fois sauvé l'unité de doctrine et de gouvernement voulus par le Christ dans son Eglise, respecte sans réserve tout cet ensemble culturel d'une antiquité si vénérable. Et c'est ainsi, comme nous l'avons dit, que sept millions environ de chrétiens rattachés à toute cette culture byzantine sont des frères en communion avec l'Eglise romaine.

Le rite byzantin a pris sa forme définitive à Byzance et, par le rayonnement de cette capitale, s'est étendu à tout le monde oriental : aux sujets de l'Empire des provinces de Syrie et d'Egypte et aux nouvelles chrétientés fondées jadis par les missionnaires byzantins dans les Balkans; dans tout l'Empire des tsars, et, à une époque plus rapprochée, en Extrême-Orient, et dans les Amériques.

De là que la liturgie byzantine, tout en restant scrupuleusement identique, est célébrée dans les langues les plus diverses. Sa langue originelle est le grec; mais elle a été traduite en staroslave pour les populations de cette race : Russie, Bulgarie, Yougoslavie; en arabe, pour les chrétientés syriennes et égyptiennes; en roumain, en géorgien; dans les nombreuses langues

allogènes de la Russie; et récemment en japonais, en coréen, en chinois, en hongrois, suivant toutes les migrations de ses fidèles; et jusqu'en anglais pour les orthodoxes des Etats-Unis; et en français, en vue surtout des enfants des émigrés russes de France et de Belgique qui insensiblement désapprennent en exil leur langue maternelle. C'est donc une erreur de parler de rite grec pour désigner le rite byzantin.

Dans l'Eglise occidentale, au contraire, la langue liturgique universelle est le latin; et assurément c'est à la fois un élément important et un signe éclatant de son essentielle unité. Les missionnaires emportaient avec eux les livres liturgiques en cette langue, qui était en passe de devenir la langue universelle de la culture occidentale et le demeura jusqu'à l'époque moderne. Une seule exception cependant à cette règle : depuis les saints Cyrille et Méthode, il existe une version paléoslave du rite romain pour les Eglises de Croatie, de Dalmatie et de quelques localités de la Slovaquie et de la Bohême. Dès lors, les expressions rite romain et rite latin ne sont plus rigoureusement synonymes.

La version qui nous est donnée aujourd'hui a été faite sur l'édition grecque de la Propagande. Hélas! pourquoi ce vénérable texte ne se trouve-t-il pas en regard de la traduction française? C'est évidemment une lacune, et nous exprimons d'autant plus librement ce regret que celui-ci est assurément partagé par l'auteur lui-même, dom Mercenier, ce fils adoptif de l'Hellade, qui semble avoir rêvé souvent dans les propylées de l'Acropole. Seules, des considérations d'ordre financier ont pu triompher de son atticisme : la dépense pour une édition gréco-française eût été presque décuplée. Les humanistes en seraient inconsolables si les références aux meilleures éditions n'étaient minutieusement notées.

N'aurait-on pu envisager une solution moins radicale? Donner le texte grec des passages les plus importants : anaphores, textes sacramentaires, chants solennels? Vraie satisfaction pour beaucoup de retrouver la vieille langue sacrée par excellence, la langue maternelle de tous les chrétiens, qui fut celle de l'Eglise romaine et de la prédication chrétienne aux trois premiers siècles du christianisme. Sans nous être familière, cette langue « commune » (coine) comme on l'appelait jadis, est encore chargée pour beaucoup de réminiscences classiques qui respirent un charme profond et saisissent nos facultés esthétiques, au grand profit de notre piété. Peut-être une nouvelle édition nous apportera-t-elle cette satisfaction.

* * *

En rendant compte de cet important travail, comment ne pas faire observer qu'il rentre pleinement dans la mission des moines d'Amay? Dans sa préface, le cardinal Tisserant, avec l'autorité qui s'attache à ses hautes fonctions orientales et à sa personne, a tenu à leur rendre cet hommage : « Pie XI, écrivant à l'Abbé, primat de l'ordre bénédictin, le 21 mars 1924, pour lui demander une collaboration particulière du monachisme occidental à la grande œuvre de l'union chrétienne, louait les circonstances qui rendent les fils de saint Benoît singulièrement aptes à travailler à la réconciliation de nos frères séparés. Les moines d'Amay ont toujours ressenti, plus vivement que d'autres, que cette réconciliation devait être précédée de délicats travaux d'approche : la traduction des principaux textes liturgiques, dont je salue avec joie la publication, marque aujourd'hui une importante étape. »

La lettre pontificale de Pie XI est déjà lointaine, très lointaine; mais elle reste vivante et actuelle à Amay; elle est sa charte de fondation, son acte de naissance; et personne dans tout l'ordre bénédictin ne pense à partager cet héritage.

L'idée dominante que le Souverain Pontife s'est efforcé d'inculquer aux ouvriers de l'Union Chrétienne, c'est qu'un rappro-

chement spirituel des esprits et des cœurs doit précéder et préparer de longue main l'unité hiérarchique et visible de l'Unique Eglise du Christ. Tout un travail intellectuel, psychologique, surnaturel doit nous acheminer par étapes successives vers l'idéal désiré : se connaître pour se comprendre; se comprendre pour s'aimer; s'aimer pour s'unir : tel est le programme tracé par l'autorité suprême.

On l'a dit dans un autre domaine : la paix est une création continue : il nous revient, à nous, de créer l'atmosphère morale dans laquelle elle pourra plus aisément s'établir. Créer une atmosphère favorable à la compréhension et à l'estime mutuelles; se livrer dans tous les domaines de la pensée et de la vie religieuse à un travail d'adaptation; dégager l'essentiel du christianisme des formes ethniques et historiques qu'il a revêtues au cours des âges, pour sauvegarder son expansion originelle et le rendre assimilable à toutes les cultures et à toutes les civilisations, car « l'Eglise du Christ n'est ni latine, ni grecque, ni slave, mais elle est catholique »; bref ouvrir entre l'Orient et l'Occident les percées lumineuses de la confiance et de l'amour.

Combien il est malaisé de convaincre les catholiques romains, comme les chrétiens étrangers à la communion romaine, que chaque catholique peut et doit rester fidèle à son rite, à sa langue, à sa discipline, à sa culture, à son peuple — toutes choses qui sont autant de dons spéciaux de Dieu — et que ces diversités s'harmonisent parfaitement au sein de l'unité de l'Eglise du Christ. Et surtout n'escomptons pas des succès rapides. La paix comme l'amitié durable doit se conquérir : un simple contact ne saurait y suffire. Un travail inconscient et lent doit se poursuivre dans le mystère, révélant ici telle concession, là telle affinité, tissant peu à peu les liens invisibles et puissants de la confiance et de l'abandon. Sans doute la sympathie n'est pas la vérité, mais elle lui trace la voie et prépare l'âme à l'accueillir.

On voit par là que les apôtres trop impatients qui ne rêvent que brillantes conquêtes et actions d'éclat feront bien de dépenser leur zèle ailleurs, dans un apostolat où ces illusions sont permises. Ils s'accommodent mal d'un travail à longue portée dont les résultats sont lointains. L'effort silencieux, lent, qui échappe aux statistiques et aux diagrammes, passe facilement à leurs yeux pour une activité dépourvue de sens pratique : une utopie.

Les apôtres de l'Union doivent s'armer de patience, de courage et de vaillance. Il y a plus d'une manière de travailler pour l'union et la plus efficace n'est pas toujours celle que l'on croit. Le cardinal Wiseman, cet ouvrier de la première heure, a décrit avec des accents vécus si émouvants l'état d'âme qu'exige l'œuvre de l'Union :

« Je ne regarde pas l'avenir avec des yeux d'enthousiasme. Le chemin est plein d'ennuis et de fatigues. La terre promise se trouve à l'autre côté du désert. Dans le désert nous rencontrerons de durs rochers et des plaines de sable, également difficiles à traverser pour des causes différentes. Il faudra de l'énergie pour les uns, une persévérance infatigable pour les autres. Il y aura des serpents enflammés et des séducteurs qui tendront des pièges. Il y aura de vastes solitudes sans eau, des sources amères, des découragements, des murmures et des infidélités. Les tables seront plus d'une fois jetées à terre et brisées, puis écrites à nouveau. Enfin on pourra mourir sur le Nébo, tout en regardant avec de tendres regrets la terre où surabondent le lait et le miel, sans espoir d'y entrer. Grâce à Dieu, ni la manne ne nous manquera, ni l'espérance, ni la confiance dans le Seigneur d'Israël. Nous travaillerons et nous succomberons avec nos Frères. Nous combattrons et nous prierons avec l'Eglise de Dieu, et en toute tranquillité nous laisserons à ses mains bienheureuses de donner le résultat et la récompense. »

Dom LAMBERT BEAUDUIN, O. S. B.

En quelques lignes...

d'Annunzio, le dernier condottiere

C'est surtout ainsi qu'il nous plaît de le revoir, au lendemain des funérailles épiques. Avec ses insupportables défauts, son orgueil démesuré, son goût du théâtral et des gesticulations hautes, Gabriele d'Annunzio fut, pourtant, toute sa vie, l'homme que l'appel du destin ne trouva jamais inférieur aux tâches « sacrificielles ».

Il avait fait ses débuts dans l'arène politique comme député de la Beauté. Chez nous, pareille étiquette prêterait à sourire. Mais le jeune tribun, par la vertu du verbe, enthousiasmait les foules paysannes, dans ce pays où le plus rustre est fort capable de vous dire, des larmes plein les yeux, la splendeur fauve d'un coucher de soleil sur l'*Agro romano* ou la grâce d'un pin-parasol au bord de la mer latine.

La guerre allait révéler, en d'Annunzio, le combattant fraternel qui, contre les Barbares venus du Nord, prend, d'instinct, le parti de la France et de la tradition méditerranéenne. Ses harangues enflammées créèrent un chaud mouvement d'interventionnisme. Il avait payé de sa personne sur le front occidental. Il voulut, sitôt les hostilités entamées contre l'Autriche, servir dans l'aviation et dans la marine. Le raid demeure célèbre qu'il mena à bien, en compagnie de Ciano, le père du jeune ministre des Affaires étrangères, contre un cuirassé à l'ancre et qu'ils devaient couler par le fond. Au-dessus de Vienne, portant à son bras, comme au temps de la chevalerie, une écharpe aux couleurs de sa dame, d'Annunzio risque un vol fulgurant. Enfin, blessé par des éclats d'obus lors d'un combat aérien, ce grand sensuel qui ne vivait que pour s'enchanter des couleurs et des lignes, est en péril de cécité. Des mois durant, sur sa couche d'hôpital, il attend le verdict des ombres éternelles ou de la lumière ressuscitée. Et il note, heure par heure, dans ce très beau livre *Notturmo*, ses alternatives d'espoir et d'angoisse folle.

Pour couronner une carrière aussi prestigieuse, l'aventure de Fiume. De Fiume la reconquête. De Fiume où quelques centaines d'*arditi*, commandés par un poète lyrique, font la nique aux chancelleries et mettent l'Italie et le monde devant l'exploit accompli. d'Annunzio fut contraint d'évacuer la ville. Et il eut cette inspiration géniale de ne pas aller plus outre. Fiume resterait l'apogée : rien au delà ! La retraite du prince de Monte Nevoso fut une manœuvre de haut style héroïque. Du Vittoriale, le moine-soldat (car il aimait à revêtir le froc) dicte aux Italiens de l'ère fasciste des messages toujours plus toniques.

On a parlé de sa rivalité avec le Duce. Le miracle est que d'Annunzio ait eu la finesse — et le patriotisme — de croire en un paysan de Romagne aux mâchoires carrées.

Ils l'ont enterré à la proue d'un navire de légende. Mais le condottiere tenait, dans sa main serrée, deux anneaux d'or : souvenirs de sa mère chérie. Ce culte de l'enfant de Pescara pour celle qui lui donna la vie, sa vie ardente, fait plus velouté le relief de la médaille.

Le poète

Plus que par ses romans, plus que par son théâtre, Gabriele d'Annunzio vivra par ses vers.

Certes, aujourd'hui, la jeune génération du Fascio a peine à goûter l'héroïsme verbal des *Laudi del Cielo, del Mare, della*

Terra. Mais que le poète innombrable dépasse en originalité et en vigueur le romancier qui ne sut jamais créer d'autre type que l'Enfant de Volupté et l'auteur tragique dont les dons les plus sûrs se perdent dans le lyrisme!

Poète, d'Annunzio a repris quelques-uns des thèmes toujours présents aux rivages d'une mer qui vit la naissance des dieux. Ce néo-paganisme, péché de prime jeunesse, est, d'ailleurs, plus décoratif qu'autre chose et plus pictural que sculptural. Tout se passe comme si d'Annunzio était bien plus sensible à la couleur du citronnier qu'à la ligne du temple grec. Les mythes eux-mêmes se résolvent en tableaux bariolés. Mais voici venir *Alcione* : et, du coup, le poète prend place dans la société d'un Chénier, d'un Louis Ménard. La légende antique revit, étonnamment neuve. d'Annunzio a compris le Centaure et la Nympe, le Grand Pan et l'Archer solaire. L'on assiste à une recreation des cosmogonies primitives. C'est large et vierge. A peine déparé par quelques outrances verbales.

Et nous arrivons ainsi au chantre inspiré de l'Italie guerrière. La poésie patriotique est un genre périlleux entre tous. Gabriele d'Annunzio, dans les *Canzoni della Gesta d'Oltremare*, n'est jamais ridicule; et, souvent, son inspiration l'emporte sur les sommets. Les jeunes citoyens de la Rome mussolinienne et de l'Empire feraient bien de se souvenir que leur propre consigne recommande la pratique du mousqueton et du livre. Voilà un livre qu'ils pourraient relire sous la tente du Camp Dux!

Enfin, on ne peut négliger de signaler que le poète des *Laudi*, qui avait d'abord professé, pour la religion du Dieu de souffrance, une sorte d'horreur physique, avait, au fur et à mesure qu'il élargissait son horizon, dessiné vers le christianisme une courbe d'approche.

Les vers de d'Annunzio ne périront point tout entiers. Harmonieux et classique, celui qui souffre aujourd'hui du primat de l'action connaîtra de nouveau les triomphes du rêve. Et quelques-unes des pages envolées de sa table de travail du Vittoriale sont encore le commentaire le plus haut de l'épopée fasciste.

Edouard Champion

En sa boutique des quais, en bordure de la Seine, M. Honoré avait élevé deux fils. Et il les avait élevés — tout naturellement — dans le respect de l'Histoire de France et des fiches de librairie. Car H. Honoré avait débuté dans la vie en qualité de commis chez Dumoulin, libraire (13, quai des Grands-Augustins). Et sa distraction favorite, le dimanche, était d'aller ranger les livres de M. Sainte-Beuve, des livres qui envahissaient jusqu'à la chambre du maître, « où l'on montait par un escalier étroit et difficile comme un mât de perroquet ».

Quand on a grandi dans l'odeur du vieux papier et des reliures à dentelles d'or, il est impossible qu'on ait l'esprit tout à fait commun. Les deux fils de M. Honoré héritèrent, de leur père, un esprit tout à fait distingué. Pierre, l'archiviste-paléographe, allait consacrer sa curiosité et son sens de la vie aux XV^e et XVI^e siècles. Il y deviendrait l'ami de Charles d'Orléans et de Villon, le défenseur de la Pucelle, l'historien de Louis XI et de Pierre de Ronsard. Edouard reprendrait le catalogue et les bouquins. M. Honoré était mort à la tâche, sur un paquet d'épreuves : son œuvre serait poursuivie, dans une tradition de probité scientifique et de dévouement à la cause de l'érudition française.

Sans doute, Edouard Champion, jeune éditeur plein d'allant, nourrit-il d'autres ambitions que son père. On le vit monter une boutique de luxe. Et parce qu'il ne se contentait pas de vendre des livres, il en écrivit. Il écrivit sur Fustel de Coulanges, sur

Sully-Prudhomme, sur le sire de Beaumanoir. Il répara l'injustice scandaleuse qu'était la méconnaissance d'un Louis Ménard. Il révéla l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* de Julien, le valet de chambre de Chateaubriand. Les amis de Stendhal, de Mérimée, de Gérard de Nerval lui doivent la publication d'éditions précieuses, où il devait engloutir pas mal de ses loisirs et beaucoup d'argent. Enfin, Edouard Champion, historiographe scrupuleux, consignait, dans des annales fort bien tenues, les fastes de la Comédie-Française. En vérité, M. Honoré n'avait pas seulement mis au monde un faiseur de fiches.

Ce libraire érudit avait le culte de l'amitié. Ses obsèques furent un deuil public, rive gauche. Il avait reçu, dans son entresol du quai Malaquais, tout tapissé de photographies dédicacées, les gentils écrivains qui font la fleur des lettres de France. Pour perpétuer la tradition du *Liber amicorum*, cher aux gens de la Renaissance, il avait inauguré la Collection des « Amis d'Edouard ».

C'est une suite de plaquettes hors-commerce et rarissimes. On assure que, Champion lui-même mis à part, seuls Charles Maurras et le *British Museum* possèdent la série complète. Chaque petit volume porte, au dos, une lettre. Mettez toutes ces lettres bout à bout : et vous reconstituerez un texte, dû à ce mandarin d'Anatole France : « Les Amis d'Edouard sont les plus aimables amis du monde. Anatole France à Edouard Champion, ami des livres et des dames... » La Collection est, définitivement, interrompue. Les trois premiers numéros avaient bien de l'allure : *La Maîtresse servante*, par Maurice Barrès (L); *Pour Psyché*, par Charles Maurras (E); *Digression peacockienne*, par Francis de Miomandre (S). Le tirage, limité, était de deux cents exemplaires.

Information

La grande presse quotidienne nous gâte, décidément. Ce ne sont que rubriques dites d'information, destinées à renouveler nos connaissances, à rafraîchir notre mémoire. Il ne se passe pas de jour, pas de gazette, que nous ne soyons invités à rouvrir notre atlas de géographie ou notre manuel d'histoire.

Encore faudrait-il que ces pédagogues bénévoles prissent la peine d'allumer leur lanterne. Et voici, entre mille et une autres bourdes, ce que j'ai lu, hier, dans ce journal parisien et du soir qui menace, dit-on, de faire crouler tous ses rivaux :

1420 : invention de la peinture à l'huile par les frères Van Dyck (*sic*), originaires de Bruges (*resic*).

1570 : invention des épingles (!). — Je me contenterai de signaler au Pic de la Mirandole qui rédige ce bêtisier tel texte de 1450 où il est fait allusion au signal clandestin que se font deux amoureux en quête d'un rendez-vous; et savez-vous comme s'y prend la dame?... : « Elle feint », nous dit le vieil auteur, « de nettoyer ses dents d'une épingle ».

Une nouvelle Collection

C'est Mgr Grente, le nouvel académicien, qui la dirigera. L'éditeur : Beauchesne et ses fils. Le titre : *Dictionnaire des Lettres françaises*. Cela paraîtra sous forme de fascicules, de manière à former six gros volumes in-quarto. Les collaborateurs sont de choix : Faral pour le moyen âge, Pierre Champion pour le XVI^e, pour le XVII^e Abel Bonnard, pour le XVIII^e Funck-Brentano, André Bellessort pour le XIX^e siècle, et André Chaumeix pour la période contemporaine.

Mgr Grente sera assisté, au Comité de direction, par les pro-

fesseurs Pauphilet et Pichard, par l'archiviste Barroux, par le P. Gorce : autant de noms qui offrent toutes garanties.

Il faut se réjouir que les hommes de gauche n'aient pas le monopole de ces publications encyclopédiques dont le retentissement est si considérable dans le grand public. Souhaitons donc que les vents soient favorables à Mgr Grente et à ses collaborateurs.

« Le Secret de la Russie » et la Révolution

I

Je me proposais depuis longtemps d'exposer, en marge des articles sur la Révolution russe, publiés ici même par le comte Gonzague de Reynold, quelques idées que m'avait suggérées la lecture de cette brillante étude (1).

Si même je ne partageais aucune des vues et des appréciations de l'auteur (et j'en partage beaucoup), ceci ne m'empêcherait pas d'admirer l'acuité de son analyse historique, sa lucidité pénétrante, fruit d'études approfondies, et généralement le riche fonds de culture qui transparaît à chaque pas dans son œuvre et qui transforme en véritables valeurs et donne du prix à la moindre de ses observations, parfois même à ses simples impressions. Mais ce qui m'a surtout frappé dans ses écrits, c'est son aptitude merveilleuse d'intuition, qui est la véritable marque du génie.

Certes, M. de Reynold a su révéler dans son étude maints caractères historiques de la Russie, ainsi que beaucoup de traits caractéristiques de la psychologie de ce peuple. Et ces traits caractéristiques, tout en étant de première importance (car ils expliquent la Révolution bolcheviste), restèrent jusqu'ici inaperçus de l'Occident. Celui-ci lui doit la révélation de beaucoup de vérités.

Toutefois, il existe différentes sortes de vérités. Il est des vérités que l'on découvre par hasard et dont le prix n'est que relatif. Pour qu'une vérité puisse être entièrement révélée et gagner du relief, c'est-à-dire pour qu'elle puisse se transformer en une force active, il importe que sa découverte ne soit pas accidentelle. En d'autres termes, pour devenir puissante, pour devenir une force créatrice, une vérité doit être solidement basée et bien orientée. Elle doit faire partie d'un ensemble organique. Un ensemble de vérités n'acquiert une véritable valeur que si elles ont un certain centre commun de gravitation, un certain pivot central, auquel elles sont toutes subordonnées et qui leur sert à la fois d'appui et de couronnement. Et c'est là la différence entre une véritable intuition, fruit et récompense d'une profonde pénétration, et des révélations partielles et forcément incomplètes de la vérité, dues à une circonstance foruite, à un heureux hasard.

Nous avons commencé par dire que l'étude de M. de Reynold recèle de grands trésors de véritables intuitions. Mais on y trouve en même temps, à côté de ces révélations d'une immense portée (et aussi de quelques erreurs indéniables), des constatations et des pressentiments d'un autre caractère, appartenant, notamment, au domaine de ces vérités ou plutôt demi-vérités foruites

dont nous venons de parler et qui troublent et obscurcissent le tableau limpide, fait par l'auteur, de la genèse de la Révolution russe. Aussi nous sommes-nous proposé, avant d'analyser par le détail les conceptions de M. de Reynold, ainsi que les faits qu'il commente dans son admirable étude, d'indiquer ce *pivot central*, mesure et clef de voûte de toutes les considérations d'ordre historico-psychologique, qui manque, à notre sens, à quelques-unes de ses constructions.

Tel était le but de la publication de notre étude sur le *Secret de la Russie* (1). Dans ces articles, nous nous sommes efforcé de réduire à leur expression fondamentale, et en même temps la plus simple, les nombreuses contradictions de l'énigme russe, sources de tant de malentendus et d'incompréhensions, afin de compléter, en nous appuyant sur ce point de repère, l'émouvant tableau, peint de main de maître par M. de Reynold.

* * *

Or, notre étude a soulevé, paraît-il, dans certains milieux des protestations, même elle est certainement restée incomprise de certains lecteurs. Est-ce la faute de l'auteur ? En toute conscience, je ne le crois pas. Toutefois, ce malentendu m'a démontré que le *pivot central* que je me suis efforcé d'édifier dans mon étude pour appuyer — et rectifier sur certains points — les vues de M. de Reynold devait lui-même être renforcé et fixé plus solidement. Bref, il me semble opportun, voire nécessaire, de compléter ma première étude en élargissant en même temps son cadre. Tout en présentant — forcément — les caractères d'une apologie, cette nouvelle étude servira d'appui à la première en éclaircissant et en précisant sa thèse.

LE SECRET DU « SECRET DE LA RUSSIE »

Les accusations dont je suis, paraît-il, devenu l'objet à la suite de la publication de mon étude portent sur deux points :

1° On m'a fait le reproche de mal connaître l'histoire de mon pays;

2° De plus, on m'a accusé de sentiments antipatriotiques.

Le premier point du réquisitoire ne m'a pas beaucoup étonné. En somme, il démontre que mes accusateurs sont peu au courant des récentes études (historiques et autres), relatives à la Russie et qui ont changé de fond en comble les conceptions du XIX^e siècle (2). Quant au reproche d'anti-patriotisme, il m'a littéralement abasourdi.

On m'a accusé de dénigrer ma patrie, de vouloir la peindre délibérément et à tout prix en noir, de la calomnier, de la couvrir de boue, en falsifiant outrageusement la réalité. Et vraiment je me suis demandé, en prenant connaissance de ce réquisitoire, si les bonnes gens savaient lire.

L'étude incriminée ne commence-t-elle pas par un tableau *saisissant* (j'emprunte cette expression à un critique bienveillant) de la *Sainte Russie* ? Et par la suite je reviens toujours à la patrie russe, « souriante, laborieuse, patiente et pleine de bonhomie... et en même temps pleine d'énergie, magnanime et pleine d'abnégation et d'amour... accomplissant des prodiges de force morale (3) ». Je parle de la « magie captivante de l'Empire » et de « sa puissance essentiellement humaine et libératrice », etc.

Il est absolument faux que je n'aie dit que du mal de la Russie. On n'a qu'à relire mes articles pour se convaincre de la justesse

(1) *La Revue catholique des idées et des faits* des 3, 10 et 17 décembre 1937.

(2) Je reviendrai à cette question d'importance capitale dans la deuxième partie de la présente étude.

(3) *Revue catholique des idées et des faits* du 3 décembre, p. 6.

(1) *La Revue catholique des idées et des faits* des 9, 16 et 30 juillet 1937.

de cette constatation. Ma thèse n'était, d'ailleurs, nullement de réduire l'essence du peuple de Russie à ses seuls caractères négatifs. Ma thèse était de démontrer la *dualité essentielle de l'âme russe*, composée d'extrêmes contradictoires, voire opposés. Et j'ai présenté cette thèse dès le début : « Cette même Russie, qui s'est appelée, « la Sainte », devient subitement blasphématrice et démoniaque... Laquelle de ces deux images est la vraie et laquelle la fausse? *Elles sont vraies toutes les deux*. Ce sont les deux faces, également réelles, d'un même pays, d'un *pays à double face* (1) ».

Et plus loin je développe et précise cette même idée de l'antinomie essentielle de l'âme et du monde russes :

« Quelle est, en vérité, la synthèse de la Russie? Est-elle exprimée par l'inertie, par l'immobilité de la mort? Ou bien par la « religion de la souffrance »? Ou bien trouve-t-elle plutôt son expression dans les gambades désespérées, faites au nom du rationalisme ou de la Cité Céleste? Ne se trouve-t-elle pas, d'autre part, dans l'inaction (le *non-faire*), dans la *non-résistance*? Ou bien, au contraire, dans les jeux sanguinaires des bolchevistes? Se laisse-t-elle entrevoir dans la barbarie égalitaire et meurtrière d'un Razine ou d'un Pougatcheff, ou bien dans la sainteté contemplative d'un père Zossima? Se résume-t-elle, enfin, dans l'autocratie ou bien dans la Révolution? En vérité, tous ces caractères contradictoires et tous ces courants opposés de la Russie sont également réels et également absolus et, comme tels, ils sont foncièrement et authentiquement russes. Ils ne sont pas moins anciens que la Russie elle-même... »

Pour ce qui est du prétendu caractère antipatriotique de ces jugements et appréciations, je me vois contraint de révéler ici un petit secret resté jusqu'ici inconnu des lecteurs du *Secret de la Russie*. Le fait est que l'étude parue sous ce titre ne représente qu'une traduction presque littérale d'un chapitre d'un livre (russe) que j'ai publié il y a quinze ans environ (en 1924). Et pour écarter tout reproche d'antipatriotisme, j'ose affirmer qu'à part quelques petites feuilles juives provinciales de l'extrême-gauche, qui n'y ont rien compris et ont fait la grimace, ce livre (*Les Deux Russies*), ainsi qu'un autre qui l'a immédiatement suivi (*Pour connaître la Russie*), a été chaleureusement accueilli, voire acclamé par toute la presse de l'émigration russe et notamment en tant que *manifestation patriotique*!

J'ose affirmer que ces livres (2) ont eu un très grand retentissement. Près de cent articles, comptes rendus et études critiques leur ont été consacrés dans la presse de l'Émigration et en y ajoutant les articles parus dans la presse polonaise, allemande et tchèque, leur nombre dépasse la centaine. Certes, les appréciations généralement très favorables pour l'auteur avaient contenu beaucoup de nuances. Toujours est-il que pas un seul des auteurs qui s'étaient occupés de mes livres — je dis : *pas un seul* — ne m'a accusé de sentiments antipatriotiques. Au contraire, la critique de l'Émigration a souligné le caractère profondément et éminemment patriotique de mon œuvre.

LES « DEUX RUSSIES » ET LA PRESSE DE L'ÉMIGRATION

Quoiqu'il me répugne de rapporter les épithètes laudatives que la critique de l'Émigration m'avait prodiguées, je me vois contraint de faire ici quelques citations, pour me défendre des accusations dont je suis devenu l'objet, à ma très grande surprise, et afin de démontrer que l'attitude, à l'égard de mes écrits, des milieux compétents et ayant le droit de parler au nom de la

patrie russe avait été tout à fait différente de celle des coterie irresponsables qui m'accusent aujourd'hui, à la légère, d'un manque de patriotisme et d'ignorance. D'autant plus que ces quelques citations feront en même temps ressortir avec plus de netteté les idées fondamentales de mon œuvre, qui semblent avoir complètement échappé à ces nouveaux critiques ultra-patriotes grincheux.

Au lendemain de la publication des *Deux Russies*, un grand article a été consacré à ce livre par Ivan Loukasch, l'un des écrivains les plus marquants de l'Émigration, dans le *Roul* (*Le Gouvernail*), de Berlin (du 9 septembre 1924). On y lit ces passages :

« Deux caractères contribuent à la puissance du livre remarquable du comte S... C'est d'abord la sûreté du jugement de l'auteur, qui est le caractère d'une profonde conviction. Et à cela s'ajoute la valeur *positive* des conclusions, auxquelles il arrive. Le plus facile serait, sans doute, de se débarrasser de ces conclusions, qui peuvent sembler, de prime abord, sévères et parfois cruelles. Et pourtant on y sent la vérité. Les *Deux Russies* ont paru au bon moment. Ce livre évoque les sources de notre splendeur et de notre puissance de naguère. L'auteur dit vrai quand il affirme que les principales impulsions créatrices nous sont toujours venues du dehors et que sans le concours de ces courants, étrangers au terroir ethnique primitif de la Russie, celle-ci n'aurait jamais pu devenir un empire mondial, ni même l'obscur Moscovie médiévale. Pierre le Grand fut le second Rurik de la Russie : il l'a de nouveau rendue varègue. Dans l'idée de Pierre le Grand, la patrie russe ne fut nullement une entité ethnique. Voire même l'Empire a combattu les éléments russiens (russes-ethniques). L'idée de Pierre fut celle d'une Transfiguration, il voulut vaincre l'élément scythe de destruction : le serpent que piétine son cheval d'airain (1).

» Mais le Cavalier d'airain a arrêté sa course. La Russie a commencé à piétiner sur place. La prédication slavophile commença. L'effigie de l'Empire a été perdue : perte tragique et qui annonça le crépuscule. La Russie est revenue au chaos, à la destruction, à la mort.

» Les idées de S... sont essentiellement positives. Son livre est un appel. Il nous invite à surmonter notre élément ethnique et à travailler ainsi à la reconstruction de la patrie russe, c'est-à-dire de la Russie nationale. De plus, il souligne la profonde erreur des slavophiles qui s'attendaient à une Révolution en Occident, une Révolution qui devait, dans leur idée, faire table rase de cet Occident détesté et prétendu « pourri ». En réalité, la Révolution a germé en Russie et elle marche aujourd'hui vers l'Occident. Parmi les questions auxquelles touche l'auteur, il y en a, certes, quelques-unes, qui sont discutables. Mais ce qui est certain et ce qui importe avant tout, c'est qu'une voix ferme a résonné et qu'elle a résonné à temps. Car une récidive du slavophilisme menace aujourd'hui certaines âmes russes. Mais en fait, toute idéologie slavophile — tel l'eurasisme d'aujourd'hui — est un produit de la stagnation et de la décadence. En réalité, ces idéologies signifient une *trahison à la patrie russe*. »

* * *

Un autre auteur, M. Grégoire Landou, a consacré à mes travaux une étude spéciale, intitulée : *Des livres qui resteront*. « Je suis convaincu — dit ce critique, l'un des plus éminents publicistes russes contemporains — que parmi les livres qui *resteront* et avec lesquels nous reviendrons en Russie se trouve-

(1) *Ibid.*, p. 7.

(2) Un troisième a paru en 1930 (sous le titre : *Eurasiens et Ukrainiens*).

(1) Allusion à la célèbre statue de Falconet que les bolchevistes eux-mêmes n'ont pas osé enlever.

ront ceux du comte S... Il existe un certain nombre de sentiers battus, sur lesquels chemine la pensée moyenne des écrivains, et notamment dans les deux directions, acceptant ou rejetant les diverses thèses. Aussi existe-t-il généralement, en fait de publicisme, deux clichés qui sont toujours à la portée des auteurs : l'un affirmatif et l'autre négatif. Mais il existe aussi des œuvres qui n'entrent pas dans cette catégorie d'écrits standardisés. Pour se former un jugement sur ces œuvres, il faut, au préalable, les comprendre. Or, il importe de posséder une certaine indépendance d'esprit pour saisir une pensée indépendante, et une certaine clarté dans les perceptions et les jugements sont nécessaires pour pouvoir répondre à des idées précises et bien déterminées.

» Les œuvres de S... entrent dans cette deuxième catégorie. Ce qui attire surtout dans ces œuvres, ce sont l'indépendance et le caractère organique de la pensée de l'auteur. Le propre de ses écrits est que même lorsqu'il avance des formules sujettes à caution, ceci ne diminue pas la portée de ses conceptions fondamentales toujours établies avec justesse et portant la marque de son esprit pénétrant. Sa pensée originale aboutit à des résultats très simples, mais en même temps convaincants, inattendus et à la fois palpables et saillants.

» La Russie a pris la forme d'un Empire d'une unité étatique et culturelle, d'un grand nombre de territoires, de peuples et de tribus. Et ce n'est que comme Empire qu'elle peut ressusciter. L'auteur oppose cette *nation impériale* aux entités ethniques : de là, sa lutte contre l'ethnisme grand-russien (lequel, d'après ses idées, a perdu la Russie). Et pour la même raison il exalte l'époque des empereurs Alexandre I^{er} et Nicolas I^{er}, époque de l'idéologie impériale. Aussi son analyse de l'attitude de l'empereur Nicolas I^{er} à l'égard des slavophiles représente un essai de psychologie historique des plus intéressants.

» Au cours des dernières décades du XIX^e siècle commença le crépuscule de l'Empire, l'Empire renonça à lui-même, à son essence occidentale. C'est alors que commença la retraite vers l'Orient, l'assaut de la « religion de la terre » et généralement des courants ethniques, lesquels, en transformant l'Empire en une Russie *moujique*, ont fini par la perdre (1). »

* * *

Je ne voudrais pas passer sous silence, dans cet écrit apologétique, que mes modestes études ont eu l'avantage d'attirer l'attention du Nestor de la littérature russe contemporaine, M. Dmitry Méréjkovsky. Et les quelques passages de l'un de ses articles, qui vont suivre, seront d'autant moins déplacés ici qu'ils renferment une réponse anticipée aux coteries qui se sont dernièrement insurgées contre moi. En même temps une caractéristique fort instructive et pleine de verve des dites coteries y est contenue.

« La *Nation* est opposée à l'*ethnòs*, d'après le mot profond du comte S..., — lisons-nous dans l'article de Méréjkovsky (publié dans la *Renaissance (Vozrojdénie)* du 28 janvier 1928.) L'*ethnòs* n'est pas encore le peuple, c'est, si l'on peut dire, le *pré-peuple*. C'est la tribu s'efforçant à se préciser en tant qu'un ensemble, et en cela elle diffère essentiellement d'un peuple-nation, qui se détermine en tant qu'une *partie* d'un ensemble, en tant qu'un membre d'un corps universel : l'*humanité*. Dans ce sens, le christianisme est la plus grande manifestation de l'universalité, la plus grande négation de l'ethnisme, de ce que nous désignons du nom de *zakhouloustié* (2).

» A la base de la tendance de beaucoup de Russes de borner leur horizon se trouvent précisément ces aspirations dirigées

vers le *zakhouloustié*. Il n'existe pas de mot correspondant dans les langues occidentales, et ceci pour la raison que la chose elle-même fait défaut en Occident. Il est singulier que Dostoïevsky, qui a si bien connu les démons et diabolins russes, n'ait pas remarqué celui-ci, qui est peut-être le plus « Russe » de tous. Les Athéniens, précurseurs de l'universalité hellénique et chrétienne, désignaient leurs provinciaux du nom d'*idiots*. Ce mot (*idiotes*) tire son origine d'*idios*, ce qui veut dire « sien propre », « particulier », « privé », « local », par opposition au « général », « pan-hellénique », « universel ». Aussi l'esprit du *zakhouloustié*, poussé à l'extrême, peut-il facilement devenir stupide et rendre stupide, *idiotique* (1).

» Aux moments les plus heureux de son histoire, la Russie tourna ses regards vers l'Occident et le Sud-Ouest, et les moments malheureux arrivaient alors qu'elle se tournait du côté de l'Orient, des déserts sablonneux de l'Asie Centrale ou bien des déserts glacés de l'Asie Arctique. C'est à ces moments qu'elle commençait à exhaler l'odeur de la mort... Tel fut le cas de la Russie moscovite, alors que les diabolins du *zakhouloustié* s'étaient emparé d'elle en lui inoculant un fanatisme ethnique et en la tenant à l'écart de tout souffle d'universalité. Et qu'est, en fin de compte, le communisme, sinon une tendance de faire entrer l'univers dans le *zakhouloustié*? Le masque d'une pseudo-universalité — celui de l'*Internationale* — dissimule le visage d'un représentant des plus typiques du *zakhouloustié*, d'un *idiot* (dans le sens grec du terme) : Lénine.

» Mon Dieu! que la Russie est triste! » s'exclama Pouchkine lorsque Gogol lui avait lu les premiers chapitres des *Ames mortes*. Mon Dieu! qu'est triste l'Emigration russe! Son existence parmi les autres peuples devrait l'incliner du côté de l'universalité. Eh bien, non! Elle s'ingénia même dans les conditions d'universalité où elle vit à garder intacts les caractères et les velléités du *zakhouloustié* et répandre autour d'elle l'odeur de la peau de mouton eurasienne. »

Certes, en parlant ainsi, l'éminent écrivain vise non pas toute l'Emigration, mais seulement une certaine partie de celle-ci. Et d'ailleurs, l'Emigration possède de grandes valeurs positives, et il nous semble même que le salut, c'est-à-dire la reconstruction de la Russie nationale, de la patrie russe, ne pourra venir que d'elle (nous y reviendrons par la suite). Cependant le courant ethnique dont parle Méréjkovsky, et qui a déjà perdu la Russie une première fois, continue à faire des ravages dans l'Emigration. Et ce sont précisément ces coteries, ces représentants tardifs de la Révolution ethnique, les héritiers des pires erreurs du passé, qui se sont insurgés aujourd'hui, après quinze ans, contre mon œuvre. D'ailleurs, pour dire vrai, il s'agit, en l'occurrence, non pas de quelques coteries déterminées, non pas d'une doctrine tant soit peu raisonnée, même pas d'une secte véritable, mais bien plutôt de quelques esprits rétifs isolés se cramponnant

(1) Je m'empresse d'ajouter que ce provincialisme à outrance caractérisant une certaine mentalité russe (ou plutôt *russienne*), n'exclue nullement un vigoureux courant d'universalité, qui fut toujours le propre de la nation russe impériale. J'ai dit ailleurs : « De tous les pays du monde, la Russie impériale fut peut-être la moins « province », le plus « grand style », le plus « puissance mondiale ». Ce grand style s'entrevoit dans toutes les créations de la Nation impériale, en tout premier lieu dans le caractère essentiellement humain et universel de sa littérature. Ces caractères en quelque sorte uniques de la civilisation russe, caractères que même la catastrophe nationale n'a pu complètement effacer, étaient étroitement liés avec l'essence même de la Nation impériale. La civilisation russe ne fut qu'un corollaire de la conception large et pleine d'un spiritualisme des plus élevés de la Nation impériale. » (V. mon étude : *Le Tsarisme et la Révolution ethnique* dans la *Revue Bleue* du 18 janvier 1936). Y a-t-il une contradiction entre ces affirmations et les vues de Méréjkovsky que je viens de rapporter (et que je partage)? Je ne le pense pas. Ici comme ailleurs tout s'explique par la divergence essentielle de la Russie nationale d'avec la Russie ethnique. Un courant d'universalité caractérise la Russie impériale plus qu'aucune autre nation. Mais en même temps les « démons » du terroir ethnique la poussaient dans une direction opposée, et ceci également avec une vigueur inimaginable dans aucun autre pays (ce que Méréjkovsky a précisément souligné dans le passage précité). (A. S.)

(1) Extrait de l'étude de M. Landou, publiée dans le *Roul* du 24 avril 1924.

(2) Quelque chose comme un « lieu retiré » ou un « endroit écarté »; terme désignant quelque chose d'éminemment et profondément provincial (A. S.)

L'art du chocolatier

La célèbre gamme du Superchocolat « Jacques » constitue, de l'avis même des consommateurs, le critérium de l'art du chocolatier. Chacun de ses incomparables gros bâtons est à la fois une friandise et un aliment complet. C'est toujours une véritable occasion, puisque « Jacques » ne coûte que

1FR. LE GROS BATON





DEVROYE FRÈRES

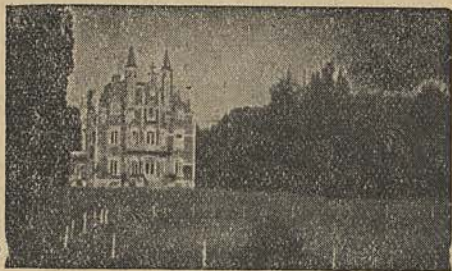
ORFÈVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES

HOME

pour ENFANTS

de 2 à 12 ans,
délicats, nerveux, retardés, ou dont les parents
sont aux Colonies.



Enseignement individuel par institutrices diplômées.
Surveillance médicale. — Vie de famille. — Chapelle.

Séjour idéal pour vacances

Direction : M^{lle} M. SOREL et H. de CONINCK
Château Beau-Séjour, à Linden-lez-Louvain.
Téléphone : 1629.

23 MARS 1938 - TIRAGE

de la 3^e tranche 1938

de la

Loterie Coloniale

RETENEZ BIEN!

C'EST LA DERNIÈRE FOIS

qu'avec trois chiffres seulement

LES TROIS DERNIERS DU BILLET

vous pouvez gagner
10.000 francs

Gros lot : Un million

encore à des idées saugrenues depuis longtemps caduques. Car il existe de ces esprits récalcitrants et obscurs, têtus et bornés, qui n'ont rien appris et rien oublié, qui ne peuvent et ne veulent ni voir ni comprendre (1).

* * *

Je crois que ces quelques citations tirées des articles des auteurs les plus connus (j'aurais pu augmenter leur nombre) suffisent pour montrer que la critique de l'Emigration a réservé à mes livres un accueil des plus favorables et ne m'a pas accusé de sentiments antipatriotiques. Mes livres fixèrent son attention aussitôt publiés, et elle n'a pas cessé de les commenter au cours des années qui ont suivi. Ainsi le brillant publiciste qui signe *P. Sazanovitch* leur a consacré, en 1936, deux grands articles dans la *Renaissance* (dans les numéros du 7 et du 14 mai). Je crois utile de les citer ici, car tout en soulignant l'originalité et la nouveauté de l'idéologie contenue dans mes écrits, l'auteur signale le rapport de filiation entre les idées que j'ai exposées et certaines idées de Katkoff et surtout de Constantin Léontieff (2). A coup sûr, il n'est pas difficile de trouver dans mes écrits certaines affinités avec les idées de ce dernier, et d'ailleurs je n'ai jamais prétendu avoir découvert l'Amérique, bien que j'aie suivi ma propre voie et non celle de Léontieff. Mais il y a mieux : j'ose affirmer que la nouvelle idéologie russe nationale dont j'ai élaboré et formulé les principes fondamentaux n'est, à proprement parler, qu'un retour à l'ancienne idéologie nationale-impériale, perdue dans les tourbières de la décomposition ethnique de 1860 à 1914. Au reste, dans la plupart des cas, tout novateur ne fait que suivre les pas de quelque génération lointaine et oubliée.

* * *

Aussi le principal péché des générations de 1860 à 1914 fut-il celui de l'ignorance et de l'incompréhension. Au cours des dernières décades du XIX^e siècle, nous avons perdu la notion de ce qu'était la Russie et en perdant cette connaissance nous l'avons perdue elle-même. Dans un certain sens, la Russie a péri par suite des théories fantaisistes, lancées à cette époque : notamment elles ont eu pour résultat de nous rendre impuissants en face de la vague bolcheviste qui nous submergea. Aussi mon but était-il de contribuer, dans la mesure de mes modestes forces, à la révélation de l'énigme de notre patrie, jadis grande et belle et aujourd'hui gisant dans l'opprobre et la boue. Car nous ne pourrions nous relever, reconquérir et reconstruire notre patrie tant que

nous resterons sous l'emprise des fantômes du passé, de ces mêmes fantômes qui ont amené notre ruine (et dont les échos tardifs se répercutent encore dans le *zakhouloustié* de Mérejkovsky).

J'ai saisi depuis bien longtemps la dualité essentielle de l'âme russe. Mais j'ai dû faire de très grands efforts pour percer plus profondément ce mystère. Ce fut une rude tâche — *sunt lacrimæ rerum*. Mais je n'abandonnais pas l'espoir de déchiffrer un jour les signes algébriques de l'antinomie de l'âme et du monde russes, c'est-à-dire de trouver une formule concrète. Et je suis arrivé à la conclusion que les contradictions de la Russie — à la fois religieuse et athée, mystique et nihiliste, profondément humaine et bestiale, géniale et stupide, etc., etc., — s'expliquaient par la double influence et le travail contradictoire des courants *nationaux* et *ethniques* du pays. J'ai choisi ces deux termes parce que je n'en ai pas trouvés de meilleurs. Au reste, ils répondent parfaitement à mon idée (1). Car ce que l'on pouvait apprécier — et à juste titre — dans l'âme et le monde russes n'était pas un produit du terroir finno-scythe de la Russie, pas une réalisation du propre fond des populations indigènes, mais bien le fruit d'une longue évolution historique, c'est-à-dire quelque chose de surajouté. Par qui? Mais, évidemment, par l'Etat chrétien, par la dynastie chrétienne, par des courants venus du haut de la Nation. Ce peuple si soumis et si religieux, doué d'une patience que beaucoup d'Occidentaux ont admirée, était un produit des influences millénaires de l'Eglise, de cette Eglise qui, en Russie, à la différence des pays occidentaux, fut, elle aussi, une création de l'Etat (2).

En substance, mes livres ont révélé la genèse du bolchevisme, de cette force élémentaire du terroir de la Russie que les éléments nationaux avaient combattue dix siècles durant, mais qui a fini par renverser l'état national chrétien et, avec lui, la nation elle-même. Et n'est-ce pas un devoir de tout Russe que de contribuer à l'éclaircissement de cette cruelle énigme? Car, après tout, ce malheur n'est pas arrivé à la Belgique, à la France ou à l'Angleterre. Et ceci n'est certainement pas dû à un hasard. Il doit donc y avoir des raisons pour lesquelles ce fléau frappa, non pas un autre pays, mais précisément la Russie. Ceci porte donc à croire que le bolchevisme y a été préparé de longue date, et le devoir patriotique de chaque Russe est de s'efforcer de trouver l'origine du mal. C'est la condition nécessaire préalable pour pouvoir le combattre et le prodrome essentiel de toute œuvre de reconstruction de la patrie russe... Aussi mes livres, écrits au lendemain de la débâcle bolcheviste, ont-ils répondu à cet appel patriotique. Et c'est ainsi qu'ils furent compris et interprétés — comme je l'ai démontré plus haut — par la presse et la critique de l'Emigration.

* * *

De plus, j'ai développé, approfondi, précisé, complété et concrétisé les mêmes idées dans la *Renaissance* (*Vozrojdénie*), de Paris. De 1927 à 1936, j'ai publié dans ce quotidien (transformé aujourd'hui en hebdomadaire), *considéré comme l'organe national et patriotique par excellence de l'Emigration russe*, plusieurs centaines d'articles, ce qui serait inconcevable si mes idées n'eussent pas été profondément patriotiques et inspirées de tels sentiments.

(1) En la développant, M. Sazanovitch a très justement dit (dans son article précité) qu'étant, dans un certain sens, hermaphrodite, une entité ethnique ne pouvait rien créer et que plusieurs éléments différents et, de plus, un centre dirigeant le plus souvent étranger à ces éléments, étaient nécessaires pour la formation d'une nation. Tout ce qui est « national » est, par définition, synthétique et composite. C'est le produit d'une évolution et d'une intégration.

(2) Je n'effleure ici cette question qu'en passant. Je me propose de revenir au problème général de la religiosité russe dans une étude spéciale.

(1) Voici un exemple frappant de leur fatale incompréhension. On a pu lire dans le *Secret de la Russie* le passage suivant : « Notre religion naturelle n'est pas chrétienne, tant s'en faut. De la nommer païenne, c'eût été léser injustement le paganisme. Au vrai, celui-ci possède nombre de valeurs positives et créatrices, auxquelles notre religion de mort n'a jamais songé. Dans son essence, elle a toujours été nihiliste. » De quelle religion s'agit-il? Mettant ce passage en regard avec ce qui précède et ce qui suit, il est bien évident qu'il s'agit là de notre religion *ethnique*, de la religion de notre subconscient, du vieil héritage scythe, de l'antique religion du Chaos primordial de notre terroir. Eh bien, non! Des esprits par trop perspicaces ont voulu reconnaître dans « notre religion » l'orthodoxie et discerner dans ce passage des pointes dirigées contre elle! Je fus même accusé de paganisme et de nihilisme (alors que toute mon œuvre est une diatribe contre ce dernier), ce qui n'empêche pas, d'ailleurs, de m'accuser, en même temps, de tendances catholiques romaines (et à la fois maçonniques!). Décidément, les bonnes gens ne savent pas lire! J'ajoute que je ne prétends pas à l'honneur d'avoir découvert le fond nihiliste de notre religion ethnique. Mérejkovsky a fait cette découverte avant moi et mieux que moi, il y a environ quarante ans. Dans ses admirables écrits consacrés à l'épopée tolstoïenne, il révéla notamment l'essence de la religion du soldat Platon Karataïeff (dans *Guerre et Paix*) et de l'oncle Iérotchka (dans les *Cosagues*), de ces deux magnifiques spécimens des éléments ethniques de la Russie. Il est vrai, d'autre part, qu'il n'a pas manqué d'âmes naïves pour reconnaître dans ces deux grands nihilistes des représentants de la vraie orthodoxie.

(2) Katkoff, grand publiciste et homme politique de l'époque d'Alexandre II et d'Alexandre III. Léontieff, créateur d'une philosophie de l'histoire fort originale, écrivit à la même époque.

En fait, le programme idéologique tracé dans mes écrits est précisément celui de la *Renaissance* (1).

Cette dernière pièce justificative suffirait, me semble-t-il, pour me disculper du crime dont je fus accusé. Et pourtant je voudrais éclaircir encore un point. En fait, d'autres échos de voix indignées m'étaient parvenus. Tout en reconnaissant la véracité des faits, sur lesquels je m'étais appuyé, et la justesse de mes appréciations, on considéra, dans certains milieux, que mieux eût valu ne pas porter ces faits et ces appréciations à la connaissance des étrangers, c'est-à-dire de ne pas publier mon étude en français. Mais raisonner ainsi, c'est méconnaître l'un des points essentiels de ma thèse. Car j'ai notamment démontré dans mon étude que le caractère le plus saillant de l'histoire de la Russie était le *salut par l'étranger*. Mais pour pouvoir et vouloir entreprendre cette action de salut à l'heure tragique où nous vivons, l'étranger, c'est-à-dire l'Occident, ne doit-il pas être lui-même mis au courant de ce secret fatidique de la Russie? Dès lors, mon devoir patriotique était non pas de le dissimuler, mais tout au contraire de lui donner le plus de relief et le faire ressortir le plus clairement possible.

J'ai rapporté, dans le *Secret de la Russie*, l'histoire racontée par notre premier chroniqueur relative à la fondation de la Russie. Découragés par les ravages du Néant chaotique, les Novgorodiens ont fait appel aux Varègues en les priant de venir établir l'ordre. Aussi cette légende nous raconte-t-elle, en résumé, toute l'histoire de la Russie, car cette histoire ne fut qu'un *appel continu* aux Varègues.

En fait, les délégués novgorodiens, en appelant les Varègues, ont créé la patrie russe. Et si quelqu'un considère leur acte comme antipatriotique et condamne leur geste, je consens de partager avec eux cette condamnation et le ferai même avec joie.

(A suivre)

Comte SOLTYKOFF.

(1) Voici, à l'appui de cette assertion, quelques passages d'un éditorial de la *Renaissance* du 28 janvier 1928. « Une série d'articles que nous avons publiés ce dernier temps — notamment ceux de MM. Sémenoff, Soltykoff, Mouratoff, Lvoff et Méréjkovsky — ont déterminé avec une parfaite précision la base idéologique de notre journal. La force qui a créé notre patrie, l'Empire de Russie, fut l'esprit supra-ethnique de la Nation. Mais cette essence nationale de la Russie est restée incomprise du gouvernement et de la société russes des dernières décades crépusculaires (la thèse du comte S...). Les milieux dirigeants, ainsi que les cercles des intellectuels, sont tombés dans un provincialisme spirituel, ou bien ils sont devenus la proie d'un radicalisme révolutionnaire des plus grossiers. Et c'est ainsi que les deux facteurs contribuent également à la préparation de la Révolution, en lui communiquant en même temps un caractère foncièrement rétrograde... Mais la Révolution ne signifie pas la fin de l'histoire de la Russie. Ses forces vives existent encore, et elles chassent la Révolution, notamment en créant une nouvelle nation russe. Et c'est à cela que se réduit, en fait, le processus de la Renaissance de notre pays... Elle équivaut à la naissance d'une nouvelle compréhension de nous-mêmes. Elle est le fruit d'une expérience personnelle de chacun de nous. Et c'est là la nouvelle voie de l'émigration. Ou bien la Russie redeviendra la Russie nationale-impériale de jadis ou bien, frappée par la Révolution, elle sera balayée pour avoir violé l'ordre mondial des choses, et peut-être son nom même, devenu celui de quelques nébuleuses ethniques, disparaîtra dans deux ou trois siècles. Aussi notre programme se réduit-il à ces deux mots : l'Empire et la Nation.

CATHOLIQUES BELGES!

Souvenez-vous, le dimanche 13 mars, quand on sollicitera votre obole pour l'Université Catholique de Louvain, de ce qu'a dit un Espagnol de marque : « SI L'ESPAGNE AVAIT EU UN LOUVAIN, IL N'Y AURAIT PAS EU DE GUERRE CIVILE ESPAGNOLE ! »

SOUTENEZ LOUVAIN, car Louvain, c'est la Belgique; et la Belgique, c'est Louvain...

Gabriele d'Annunzio

Sous le ciel brumeux de la Grande-Bretagne ou de l'Allemagne septentrionale, le contact du poète avec le commun des mortels prend souvent la forme d'une guerre sans merci. Le refus du génie de se plier aux lois de l'Etat et aux règles de la société tourne à la tragédie, qui finit par la mort, par l'exil ou par la folie du grand solitaire. Le nombre a toujours raison de l'isolé. Le pouvoir établi transforme la plupart des existences hors série en des hors-la-loi. Le lord maire avilit et anéantit Chatterton, Byron quitte sa patrie et meurt proscrit, Oscar Wilde passe par la prison avant de périr à l'hôpital étranger, Hölderlin, Novalis, Mörike, Lenau, Nietzsche sont atteints de démence. Aucun, d'eux n'arrive à créer son Orplid, à ériger sur la bonne terre un château d'Espagne, qui s'élèverait en Germanie. Les honneurs vont aux auteurs médiocres, aux *poetae laureati* ou, dans des cas exceptionnels, aux poètes de génie, mais respectueux de la bienséance, sujets fidèles des princes ou des autres gouvernements légitimes. Membres modèles de leur communauté nationale, les Goethe et les Schiller, revenus de leurs folies de jeunesse, obtiennent des lettres de noblesse; les Tennyson sont gratifiés de la pairie. Mais aucun d'eux n'aurait rêvé comtés, marquisats, duchés, principautés.

Gabriele d'Annunzio, de bourgeoisie cossue et honorable, meurt prince de Monte Nevoso, chevalier de l'Annonciade, cousin du Roi, général honoraire. Il s'éteint dans une résidence de magnat et il est enterré avec des honneurs royaux, après une vie extraordinaire, qui n'avait obéi qu'aux caprices d'un grand artiste et à la conscience nationale qui remplaçait, chez ce surhomme, la simple conscience des simples hommes. Cette brillante carrière de l'écrivain, du dandy, du politicien et du soldat s'est déroulée dans un cadre fastueux, non sans péripéties tragiques, non sans heurts, toutefois sans aboutir à un conflit inexorable entre la patrie et son fils prodigue et prodige. Toutes les sorties par lesquelles d'Annunzio s'est échappé du cadre normal, et il y en eut de fort laides, se sont terminées par un arrangement à l'amiable, par l'une de ses *grande combinazioni* dont les Italiens détiennent le secret, de même que celui des *piccole combinazioni*.

Car ce peuple d'artistes flaire de bonne heure le génie authentique et il lui accorde des privilèges souverains. Etre prince des poètes, cela vaut à Paris quelques tournées gratuites à Montmartre, une interview dans l'*Intran* et la certitude de ne jamais entrer à l'Académie; ça oblige à porter feutre et cravate lavallière, à troussez les grisettes et à vivre dans la mouise. Prince des poètes en Italie, on est couronné par une foule en délire, au pied du Capitole, les salons de la haute aristocratie se disputent leur nouveau pair par la grâce des Muses, chaque parole écrite par l'Elu est d'or et elle sera payée comme telle. Mais haute noblesse oblige, Son Altesse Parnassienne s'habillera chez le premier tailleur, courtièrera les plus grandes dames et en sera courtisée, elle habitera des palais embaumés, roulera carrosserie « superluxe » et elle faussera compagnie aux créanciers, si jamais ces manants se prennent de la fantaisie de vouloir être payés.

Le Prince, le Prince des poètes, est *legibus solutus*, ainsi que l'étaient ses ancêtres aux temps de la Renaissance, Gabriele d'Annunzio, le Divin, est un fils spirituel des Boccace et des Tasse, des Arioste et des Pierre Arétin, des Benvenuto Cellini et des Titien. Pareil à ceux-ci, dont quelques-uns sont issus de souche beaucoup moins considérable que les d'Annunzio, il

est entré très tôt dans la société la plus exclusive. Il s'est plu à y mener le train d'un grand seigneur, à profiter des privilèges de l'élite aristocratique, sans se soumettre au code qui la gouverne. Les uns ont crié au scandale, les autres ont admiré le révolutionnaire fashionable, mais Alcibiade-Gabriele a continué d'épater ducs, princes et marquis. Vainqueur dans maints boudoirs, cavalier et escrimeur de la meilleure trempe, arbitre des élégances, il était surtout l'hiérodoule d'une idole que nul ne vénérât avec autant de ferveur que lui-même : il célébrait le culte de son Moi, dans une atmosphère de sang, de mort et de volupté.

C'était à l'époque que l'on nommera plus tard la Fin-de-Siècle. Barrès et la rue de Rome ressemblaient furieusement au sur-Barrès qui se promenait dans les rues de la Rome éternelle, pareil à Pétrone et quelque peu à Néron. *Qualis artifex circumeo* ! Mallarmé, Stefan George, Wilde, Valle-Inclán, Biély, Zeyer : tous ces égotistes nous paraissent, à quarante ans de distance, tirés sur le même modèle : *eritis sicut diabolus, nescientes bonum et malum*. Nietzsche leur a montré le chemin de l'amoralisme, cette voie qui aboutira chez Gide à l'immoralisme, qui n'est que du moralisme rentré. D'Annunzio s'arrête chez les amoralistes. Il est de la race des César Borgia et des Cellini, qui ignorent le vitriol et le sucre, la vertu et le vice et qui ne connaissent, et ne reconnaissent, que la *virtù* du Machiavel, la force et le bon plaisir, l'action et le succès. Avec ça, ne vous en déplaise, d'Annunzio n'est ni sectaire, ni anticlérical, ni même incroyant. De même que chez tant de ses concitoyens illustres, les deux sources de la morale et de la religion ne se réunissent pas, dans le cœur du poète italien, en un seul courant. Sa Foi n'est pas altérée par sa vie peu exemplaire. Catholicisme et péché coexistent chez lui, non pas dans le tragique méli-mélo du pauvre déséquilibré Lélian, mais à la manière du Don Rodrigue manzonien. D'Annunzio interdit aux sermonneurs l'accès de sa tour d'ivoire, mais à part cela, lui aussi ne saurait rien refuser aux Capucins.

Seul un cataclysme gigantesque est susceptible de révéler au monde et à eux-mêmes que les Rodrigue et les Gabriel cachent au fond de leurs voluptés, des plaisirs et des jeux, une âme demeurée chrétienne, un esprit de sacrifice et non seulement la hantise de sacrifier tout à leur esprit, des aspirations nobles et élevées qui, après une vie adonnée aux sens, donnent un sens à la vie et à la mort. Don Rodrigue, Gabriel d'Annunzio, le Don Juan de notre temps, a du cœur, mais tout autre que sa patrie ne l'eût pas éprouvé de si bonne heure. La Guerre éclate. Elle arrache le poète aux muses, aux trois grâces qui se disputent ses grâces, à M^{mes} Cécile Sorel, Isadora Duncan et Ida Rubinstein, au Paris des hortensias bleus et des âmes vertes, vertes, oh combien ! vertes encore en dépit de leurs cinquante ans. Le maître italianissime du Verbe s'était exilé en plein apogée de sa gloire, pour échapper aux créanciers indiscrets. Il était venu en France, rapportant au pays d'oc le *dolce suon nuovo* que le Dante avait emprunté à la Provence. Il maniait avec aisance, pour ne pas dire avec virtuosité, la langue de Corneille et de Racine ; il commençait à passer pour un Parisien d'élection. Une guerre coloniale, annonciatrice de conflagrations futures, dictée à d'Annunzio des strophes tyrtéennes, mais elle ne le ravit pas encore aux feux de ses liaisons dangereuses et autres pour le conduire à un feu autrement dangereux.

* * *

Pourtant la Guerre éclate, celle qui prend un grand G, celle qui jouera le destin de l'Europe et du peuple italien. Le divin Gabriel, archange de la victoire, s'élance dans le combat contre

Michel, archange de la germanité. Pétrone fait ses valises diplomatiques, il déserte son foyer d'exil, il part, suivi de ses trente paires de souliers vernis, — oh ! la mode d'antan ! —, de ses chemises multicolores, de ses cravates, de ses complets et de ses habits. Partir, c'est mourir un peu. Partir, c'est en l'occurrence mourir comme lion des lionnes riches et des autres Parisiennes et ressusciter comme lion des batailles, ou plutôt comme aigle romain, comme roi des airs.

D'Annunzio, habitué à conter fleurette aux gentes dames, le voici à Gênes, haranguant les hommes, parlant à la foule, lui qui avait eu en haine le vulgaire. D'Annunzio échappé aux racontars de la *society* romaine et aux huissiers, messagers de la saisie, le voici appelant aux armes les Quirites, le voici au Capitole, le voici demandant la guerre sainte, le voici faisant sonner le tocsin, le voici étouffant par des incantations la peur, le doute et l'intrigue diplomatique ; le voici, aux heures décisives de l'histoire italienne, le chef, le conducteur de la nation.

Cette guerre, aux côtés de l'Entente, contre les alliés de la Triplice, c'est la propre Grande Guerre de d'Annunzio. C'est la seule et puissante épopée qu'il ait écrite, avec du sang, sans épargner son sang à lui-même, de poète. Et par ce sang il a scellé la réconciliation avec la communauté, l'union définitive entre l'artiste et les épiciers, entre Don Juan, devenu commandeur-commandant d'escadrille, et les pères de famille modèles, entre l'hétérodoxe et le sacristain, entre le Moi et la Loi. Tout en étant un officier, un aviateur discipliné et inattaquable, d'Annunzio a pourtant empreint d'un cachet spécial ses faits et gestes de combattant. Sa parole est restée ailée, même quand elle exprimait des choses terre à terre, dans des rapports de service et dans des papiers administratifs ; et les ailes de l'avion se mettaient à parler lorsque c'était le poète qui les dirigeait contre l'ennemi. Le magnifique raid que les Italiens accomplirent sur Vienne, en août 1918, sous les ordres de d'Annunzio, était une manifestation splendide de courage, de persévérance et d'un humanitarisme qui ne désarme pas, même en pleine guerre. Les proclamations que le grand écrivain lança sur la capitale autrichienne, au lieu d'incendier la ville par des bombes et d'assassiner des femmes et des enfants, constituaient une noble réponse de la civilisation chrétienne et latine au langage brutal du néopaganisme nordique.

D'Annunzio avait prêché l'intervention du côté des démocraties occidentales, non seulement parce qu'il voulait achever, au moment opportun, l'unité italienne, mais aussi et avant tout parce qu'il croyait à la solidarité européenne, latine et anglo-saxonne contre ce qu'il considérait comme la barbarie. Il rêvait aux lendemains épiques, lui, le *conquistador*, et non pas aux petites d'une paix de mercantis, ni à la construction d'un énorme *building* exécuté par les maçons, mais à des palais enchantés qu'érigeraient des artistes et qu'habiterait une nouvelle chevalerie policée. D'Annunzio n'était pas Don Quichotte, pour vouloir lutter à lui seul, avec quelques compagnons, contre moulins à vent et outres à vin, mais il demeurait le Don Rodrigue cornélien qui ignore la honte, les faux égards et la compromission. Il accourait pour sauver Fiume que des ministres incapables et lâches offraient en holocauste à l'anti-Moloch de Londres-Carthage.

Chef d'Etat, dictateur d'une cité-commune, le condottiere se transforma en sage législateur, tels ses ancêtres de la Renaissance. Pourchassé de son fief, qu'il détenait de la majesté de Rome éternelle, il se retire dans un beau coin de sa grande patrie. Il quitte la politique et la carrière des armes pour entrer dans l'histoire. Les dix-huit années de Vittoriale seront l'épilogue bien tranquille et néanmoins très glorieux d'une existence troublée et troublante, mouvementée, qui fourmille en péripéties inatten-

dues, mais elles sont dans la logique des choses. D'Annunzio a réellement vécu sa devise : *La forza è inesistente e la meccanica il suo scarso linguaggio. Lo spirito è tutto; è una vita devota alla morte*. Après avoir épuisé ses forces et après avoir dominé toutes les ressources de la mécanique, l'esprit se lève, plus haut que l'avion, plus haut que le ciel étoilé, vers les cieux. O mort, où est ta terreur, ô enfer, où est ta victoire?

La retraite solitaire de d'Annunzio, agrémentée, pourquoi le nier, par un confort inusité chez les ermites moyens, s'est transformée en lieu de pèlerinage pour les fidèles du nouveau nationalisme italien. Mussolini, fervent et ami du poète, figure souvent parmi les hôtes du Vittoriale. D'Annunzio aide le mouvement fasciste par des messages et par des conseils. Il prend nettement parti pour les chemises noires contre le parlementarisme corrompu. La marche sur Rome imitait non seulement le geste de Garibaldi, mais aussi la geste d'annunzienne, elle inspira au poète une approbation enthousiaste. Le Duce répond aux saluts du chantre de la plus grande Italie par des actes d'une rare munificence. La publication des *Œuvres complètes* de d'Annunzio se fait sous les auspices du gouvernement. Le prince de Piémont rend visite au châtelain de Vittoriale. Les honneurs affluent. Tout récemment, la présidence de l'Académie italienne est venue s'ajouter aux autres marques de distinction, après le décès prématuré de Marconi. Mais Gabriele Il Magnifico ne tient plus aux futilités de ce monde. Le brillant salonnard, qui remplaçait ce qui lui manquait de prestance et de beauté par une allure de très grand seigneur et par une coquetterie de très grande dame, s'était mué en un vieillard aimable et doux, qui ne payait pas de mine, qui fuyait les manifestations tapageuses et qui préférait aux vêtements somptueux le froc du franciscain. Cet habit ne fit pas, du paisible géronte, un moine silencieux, il n'étouffa pas la parole du poète demeurée éloquente et même grandiloquente, mais il indique pourtant la direction que d'Annunzio avait choisie face à l'Eternel. L'épicurien, l'égotiste, le héros de mille tentations et de mille séductions ne s'est pas enfui dans le beau suicide, appuyé sur une belle Eunice, à l'égal du Pétrone de Sienkiewicz. Il n'a pas disparu en blasphémateur, tel un Don Juan moliéresque, mais il s'est éteint, après plusieurs professions de sa Foi, catholique et italienne, muni de l'extrême-onction, pleuré par la nation, et il a été enterré chrétiennement sous le signe de la Croix et de la Tricolore.

* * *

Voilà pour l'homme qui a rejoint dans l'apothéose les champions de la Troisième Rome, les avant-coureurs de la jeune Italie, les réalisateurs de l'Unité nationale, Cavour et Garibaldi, et qui attend dans l'immortalité le Fondateur de l'Empire. Mais l'œuvre de d'Annunzio, censurée par l'Eglise, sévèrement jugée pour son aspect moral, ou plutôt amoral, vitupérée par les aristarques adversaires de l'emphase : que dire de cette base de triomphes invraisemblables? Le poète résistera-t-il à l'épreuve posthume? Oui, et mille fois oui.

Nous éliminerons de prime abord la question théologique ou éthique. Les romans, les drames et les poésies de d'Annunzio ne sont ni une lecture pour jeunes filles, ni une introduction à la vie dévote, quoiqu'ils soient une parfaite éducation sentimentale et un bréviaire de la *vita devota alla morte*. L'Eglise a été obligée de mettre en garde les non-avisés contre l'application de théories auxquelles leur prophète était le premier à ne pas croire. Mais la présentation de ces confessions d'un Augustin encore hérésiarque et prisonnier de la luxure nous pose le problème du chrétien devant le mal et devant les peintres du péché. Nous ne voulons pas refaire ici le procès intenté et tranché par

M. François Mauriac; nous répéterons cependant avec force; que rien de ce qui est humain ne saurait demeurer étranger au catholique, mûri par sa foi et par l'enseignement de l'Eglise, puis que nous devons préférer les récits sincères d'un franc pécheur qui se convertira peut-être, après des expériences multiples, que nous préférons l'amoralisme méditerranéen à l'hypocrisie ou à l'immoralisme de facture protestante, janséniste, nordique et foncièrement antichrétien. Le Seigneur a pardonné à Marie-Madeleine, Il a accueilli les publicains repentis, tandis qu'Il avait en sainte horreur les républicains « vertueux » d'alors, les pharisiens.

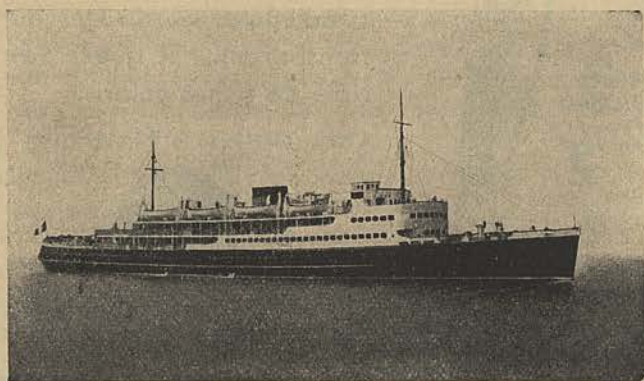
Les poésies lyriques de *Primo Vere*, de *Canto Novo*, de l'*Intermezzo di Rime* (1880-1884), tout ce début turbulent de d'Annunzio collégien et étudiant sont de géniales gamineries d'un mauvais garçon étonnant. Un demi-siècle plus tard, Radiguet et Cocteau incarneront ce même type d'un Chrérubin bien déchaîné. Mais Rimbaud, qui est de dix ans l'ainé du jeune Italien, lui ressemble uniquement par la précocité et par la violence de l'inspiration sensuelle. L'auteur d'*Une Saison en enfer* sera pareil à un météore; par contre, d'Annunzio brille d'un éclat qui ne s'éteindra pas brusquement. Rimbaud est révolutionnaire par tempérament, d'Annunzio soumet ses éruptions aux règles d'une discipline latine. Rimbaud, c'est le romantisme tragique et dévorant des littératures brumeuses; d'Annunzio, c'est l'harmonie dans les disharmonies, c'est la *gaya saber* d'un climat ensoleillé. S'il se libère de l'emprise carduccienne, il obéira pourtant aux injonctions de sa propre Muse gréco-romaine, amie de la mesure.

Adieu, la « jeunesse barbare et forte », qui à nous autres paraît toutefois passablement civilisée! Voici notre poète « dans les bras des femmes » et encore doublement lié par les chaînes du mariage (avec une dame de maison ducal, et du service militaire, dans un régiment de cavalerie ultra-chic). Il entre dans sa période de molle décadence. De 1889 à 1898 il fait figure d'une hétaïre de génie et du sexe masculin, chantant ou contant avec verve et sans vergogne, sans scrupules et avec un soin méticuleux de l'exactitude, ses aventures, ses concupiscences, ses fantaisies, son orgueil, ses victoires et la chute de maint ange et de mainte diablesse. La prose narrative de *Piacere*, de l'*Innocente*, du *Trionfo della Morte*, des *Vergini delle Rocce* et du *Fuoco*, les strophes de l'*Isotteo*, cruel voyage à travers tout ce pays du Tendre, unit le raffinement du courtisan à la vulgarité professionnelle, qui inhère au métier de courtisane. Il s'inspire du profond pessimisme slave de Dostoïevsky et de l'altier dédain germanique de Nietzsche. Ce superbe verbiage est sans pitié, il s'enivre aux souvenirs des luttes amoureuses et il ensorcelle par la magie d'une langue neuve, nuancée, prodigieuse, solennelle et peu cérémonieuse, bizarre autant qu'étrange. Ces délires rappellent l'Arioste, ces saillies sont d'un nouvel Arétin, ces minauseries nous font penser au Marinisme, mais le naturalisme, le *verismo* du paysage se reflète pareillement dans le cadre linguistique de la pensée et de l'action. Nous nous apercevons de ce que Zola et les Goncourt ont marqué cette façon baroque; nous distinguons en d'Annunzio le contemporain de Verga. Bientôt nous serons transportés tout près de Maeterlinck. Cependant, un autre grand écrivain de langue française, Maurice Barrès, accompagnera d'Annunzio pendant toute sa carrière littéraire.

Le parallélisme entre les destinées et les créations des deux poètes-politiciens est vraiment surprenant. Leur égotisme, leur esthétisme, leur mépris des tourbes, leur conservatisme révolutionnaire, leur nationalisme militant les aurait rapprochés l'un de l'autre, même s'ils n'étaient pas entrés en contact personnel aux temps du séjour prolongé que d'Annunzio fit en France. Rien de semblable, quant aux relations entre l'*Italianissimo*

OSTENDE- DOUVRES

première ligne anglo-continentale
pour le trafic des voyageurs et des automobiles



M/s Prince-Baudouin (1934) et Prins-Albert (1937)

CONFORT — RAPIDITÉ — RÉGULARITÉ

NOMBREUSES RÉDUCTIONS DE TARIFS

Transports d'autos à prix modérés
par paquebots à passagers et car-ferry

En été, excursions maritimes d'un jour
à des prix extrêmement modiques

Renseignements aux principales stations du pays
et Agences de voyages

Chronographe

TONTIAC
Supportchoc



L'heure exacte
à 1/5 de seconde

En vente chez les bons horlogers à partir de

460 francs

**DÉLICIEUX !..
EXQUIS !..**

s'écrie tout fumeur de Careco
Faire l'essai c'est savourer toujours

CARESCO
résume qualité, douceur, fraîcheur

CARESCO
produit par son arôme la bonne humeur

Manufacture de cigares CARESCO
G. VERHOEVEN & C^{ie}, MOLL

Nous demandons des agents partout

Tissot
la montre antimagnétique

Montres pour religieuses

Montres de précision
spéciales pour
missionnaires

Tous genres de montres

En vente chez tous
les horlogers concessionnaires

FONDÉE EN 1853

Swan

RÉPUTATION

SWAN est réputé le porte-plume impeccable. Conception... Qualité... Usage...

SWAN LEVERLESS - remplissage ultrarapide.. Nouveau SWAN VISOFIL 340 - capacité d'encre record, réservoir transparent... Et quelle variété de riches coloris.

SWAN
VISOFIL 340
Frs
275
Autres
modèles
Swan à partir
de Frs 100 -

CHEZ TOUS LES DÉTAILLANTS

GROS : MABIE TODD & Co., LTD (BELGIUM) Sté Ame 8-10, RUE NEUVE, BRUXELLES

Quand
on dit :
"ERY"

on dit :

"PRÉCIS"

La montre « ERY » se recommande particulièrement aux missionnaires tant par sa solidité que par sa précision.

Elle est en vente chez tous les bons horlogers

ERY

et le mystique belge. Le monde féérique des légendes de Maeterlinck, pâle et nocturne, chaste et naïf, peuplé d'ombres et incorporel, s'oppose aux tragédies, aux mythes dramatiques de d'Annunzio, débordants de vie, libidineux, réalistes dans leur allégorisme. Il s'y oppose comme un mystérieux sacrifice célébré dans les forêts vierges germaniques se distingue d'une orgie sacrée aux bords de la Méditerranée lumineuse. Néanmoins, le contraste et le fait d'avoir coexisté dans le temps, sinon dans l'espace, placeront le théâtre poétique de d'Annunzio non loin de l'*Oiseau bleu*, de *Pelléas et Mélisande* et de *Monna Vanna*.

Nous croyons cependant que *La Città Morte* et *La Gioconda*, *Francesca da Rimini*, et *La Figlia di Jorio*, *La Nave* et *Fedra* survivront pendant des siècles à la gloire du dramaturge belge. Ces pièces ont conquis un public réfractaire, grâce à l'art incomparable de quelques acteurs et de ces deux actrices, la Duse et la Grammatica, ou par le souffle patriotique qui émanait d'un thème sublime traité avec majesté. Elles résistent pourtant à l'examen de la lecture et aux jugements critiques de la postérité. Tout y est parfait : la langue, la technique, l'action, les personnages, l'idée maîtresse et la concordance entre les éléments d'une œuvre d'art harmonieuse. Les passions n'y menacent point la belle ordonnance des phrases ; la profondeur des thèses défendues par l'auteur ne nuit pas à la clarté du dialogue ; le classicisme à l'ancienne ou à la manière du Grand Siècle n'empêche pas la vérité psychologique de répondre aux exigences de la science moderne. Et quelle fidèle couleur locale, tant pour la reconstruction des époques lointaines que pour la tragédie paysanne ! On peut ne pas aimer d'Annunzio romancier et poète lyrique, qui nous initie bon gré mal gré aux secrets de son alcôve ; mais nul ne saurait dénier les qualités hors pair d'un pareil dramaturge. Ce poète tient toujours la gageure ; il peut oser évoquer les noms les plus glorieux, le Dante, dans *Francesca da Rimini*, Racine, dans *Fedra*, sans devoir craindre la comparaison. Et dès qu'il nous invite — parfois sans le savoir, comme dans la *Figlia di Jorio*, — à lui juxtaposer une œuvre contemporaine, fût-elle aussi magistrale que les *Chlopi*, de Reymont, cette réplique polonaise de la tragédie pastorale italienne : d'Annunzio sort vainqueur de n'importe quelle émulation.

* * *

Ce théâtre mâle et généreux, fort et résigné, mais d'où se dégage un élan vital irrésistible, domine la troisième période de d'Annunzio, celle qui va de 1898 à 1915 et que le départ du poète pour la France coupe en deux parties, sans y opérer une césure essentielle. Le parfait lyrisme des *Laudi del Cielo, del Mare, della Terra e degli Eroi* dénote une connexion intrinsèque avec ces œuvres offertes à la scène. Ici et là, le culte du Moi le cède aux hymnes en honneur de la nature, des valeurs naturelles, à la gloire de la communauté, du sacrifice et des héros. Saul est devenu Paul de Tarse, Paolo Tarsis, de *Forse ch'è sì, forse ch'è no*, le protagoniste du dernier grand roman de d'Annunzio, l'aviateur qui porte les traits de son créateur et qui lui rendra d'autres traits, au moment de la Guerre. L'air est plein de présages et d'orages. D'Annunzio se plaît à être en même temps prophète et artisan des événements futurs. Sa prose introduit le héros le plus moderne, Icare échappé au cadre de la mythologie et montant au ciel de la légende. *Le Martyre de saint Sébastien*, écrit directement en un français très sûr, précieux dans le double sens du mot et merveilleusement latin, témoigne, en dépit de tout ce qui relève du snobisme et de la perversion, que le poète n'est plus étranger aux préoccupations religieuses. Enfin *La Nave* agit sur les masses, du haut de la scène romaine, comme prélude

à l'action belliqueuse, comme premier acte d'un grandiose spectacle : le renouveau italien.

D'Annunzio ne pèche pas par la modestie — c'était là son moindre défaut durant toute sa vie — ; le peuple vénitien demande à Dieu de faire de tous les océans *Il mare nostro*. Mais les connationaux du poète aiment les superlatifs. Là où chaque train-omnibus est un *direttissimo* et où à chaque monsieur qui se respecte on donne de l'*Illustrissimo*, les harangues aux foules ne doivent pas exceller par la réticence. D'Annunzio, qui à l'époque de son égotisme, avait trouvé l'univers dans un regard de sa bien-aimée la plus mal aimée, est assez raisonnable quand il se contente de tous les océans, sans convoiter la Voie lactée... Les Quirites, enflammés par *La Nave*, conduisent le poète au Capitole, pour l'y couronner de lauriers. A ce moment, les dernières traces du « fils public » de l'époque individualiste et voluptueuse se perdent, l'homme public, le Tyrtée, le *poeta vates* est né. Il encourage les conquérants de la Lybie, il viendra lui-même entraîner par sa fougue oratoire le peuple italien à faire la *Guerre Giusta*, à former la *Più grande Italiana*. C'était en 1915. Discours et allocutions, tantôt cicéroniens, tantôt à la Rienzi, démontraient la puissance du Verbe sur le peuple artiste par excellence. D'Annunzio n'a jamais sculpté prose aussi marmoreenne que ses paroles prononcées à Gênes, à Rome et à Fiume ; il n'a jamais chanté avec une ardeur aussi merveilleuse que dans *Gli inni sacri*. Il n'a jamais publié de récit plus émouvant que le *Notturmo*, cri éperdu vers la lumière que lui, blessé au service de son pays, avait perdue pendant quelques semaines.

Maintenant, en 1920, c'est la fin des semences ; l'ère de la récolte s'ouvre au seuil de la vieillesse. Les années de Vittoriale sont toutes consacrées à la rédaction définitive des écrits antérieurs, qui figureront dans le texte *ne varietur* des *Œuvres complètes*, et aux souvenirs d'une chevauchée particulièrement mouvementée à travers un vieux monde en décomposition et une nouvelle terre promise, que d'Annunzio, plus heureux que Moïse, voit de ses propres yeux. Le *Libro Segreto* nous initie, par une dernière coquetterie du solitaire, aux mystères de son évolution spirituelle. Il dessine d'une plume calme et pondérée les visions d'un passé reculé, il rédige une ultime confession, aussi sincère, mais plus digne que ne l'étaient ses romans autobiographiques. Ces *Cento e cento e cento pagine* suivent le *Compagno dagli occhi senza cigli*, qui sont l'« Age fleuri » de petit-Gabriel. Les admonestations *Per l'Italia degli Italiani* contiennent le testament politique et intellectuel du maître pour ses acolytes, l'ensemble des Italiens contemporains.

La puissance et la richesse de la langue n'ont pas diminué dans ces livres d'un d'Annunzio arrivé à l'âge des patriarches. La Providence a conservé au poète la plénitude de ses facultés intellectuelles et l'entière maîtrise de son art, jusqu'à la veille de la mort. Nul déclin spirituel n'a accompagné la décadence de la santé physique du *Commandante*. Celui qui avait magnifié la supériorité de l'esprit sur la matière, de l'âme sur le corps, justifiait sa thèse par son exemple admirable. Il laisse le souvenir d'une grande vie et d'une grande œuvre. L'une et l'autre attendent le jugement de la postérité ; elles abondent en défauts, elles n'étaient que trop humainement humaines, ce qui veut dire qu'elles tournaient parfois à l'animalité. Mais l'ange et la bête, qui se livraient combat en ce d'Annunzio, au nom d'archange et aux instincts d'une magnifique bête de proie, ils ne sont de taille aussi terrifiante que parce que toute la figure de ce prince de la Renaissance et des poètes dépasse ses contemporains et ses connationaux, le seul Mussolini excepté. D'Annunzio, pécheur repent, soldat valeureux, citoyen modèle, trouvera au seuil de l'immortalité la miséricorde de Dieu et l'amour reconnaissant et admiratif des Italiens. D'Annunzio, l'écrivain, le poète,

le magicien du Verbe, sera accepté sans réserve dans le panthéon de la littérature mondiale. Il y occupera sa place privilégiée, en son nom et comme représentant de sa nation, dont nul malentendu ne le sépare aujourd'hui, à l'heure de l'apothéose.

O. FORST DE BATTAGLIA.

UN LIVRE AFFREUX ET MAGNIFIQUE

Bagatelles pour un massacre

par Louis-Ferdinand Céline

Avant tout, il faut avertir le lecteur que le nouveau bouquin célinien est au moins aussi mal embouché que les précédents. Jamais sans doute, quant au langage, on n'a poussé aussi loin que l'auteur de *Bagatelles pour un massacre* (1) le manque de mesure et l'absence de vergogne. Il y a des pages, dans cet essai, qui font littéralement dresser les cheveux sur la tête. Pour en donner une idée : à côté des propos que tient le nouveau pamphlétaire, les pires grossièretés de *la Terre* ou de *l'Assommoir* sembleraient le fait d'un monsieur parfaitement distingué... Mais peut-être cette frénésie verbale ressemble-t-elle moins au délire mythologique de Zola qu'à l'exaltation vertueuse, mais déréglée, d'un Savonarole.

Il suffit d'entendre fulminer, trépigner et s'égosiller Louis-Ferdinand Céline pour deviner que l'on n'a pas affaire avec lui à un esprit bas ni à une sensibilité vulgaire. Rien n'est plus spontané, rien n'est plus pur — au fond, très au fond ! — que les sentiments qui agitent cet effroyable blasphémateur. Ce qui provoque en lui tant de fureurs, de cris et d'injures, c'est un ensemble de choses en effet très dangereuses ou très haïssables. Ce pornographe, cet amateur de gros mots lutte pour la bonne cause, probablement sans le savoir ou malgré lui. Celui qui a littéralement vomi les mille pages grandioses et abominables du *Voyage au bout de la nuit*, complété par *Mort à crédit*, n'est qu'un barbare, encore tout couvert des boues et des brumes de l'ignorance native. Mais, au centre de ce cœur éperdu, brille on ne sait quoi de noble et de juste, qui se manifeste d'autant plus clairement aujourd'hui qu'il ne s'agit plus de fiction.

C'est pour son propre compte que parle cette fois le créateur de Bardamu. Aucune convention romanesque ne vient plus envelopper son propos. Entre l'auteur et nous, rien ne s'interpose. Aussi sommes-nous excusables de chanceler au premier choc de ce torrent. C'est comme si toute l'indignation, toute la vindicte que le spectacle de l'ignominie terrestre peut accumuler durant une vie entière dans la poitrine d'un homme de cœur nous jaillissait tout à coup à la figure. J'admire ceux qui parviennent à faire la petite bouche en une telle circonstance et à distinguer froidement, au milieu de cette espèce de météore irrésistible, ce qui est vrai et ce qui est faux, ce qui est pur et ce qui est impur. Je les admire ; je rends hommage à leurs mérites et à l'utilité incontestable de leurs analyses. Mais je ne me sens pas le courage de les imiter. Laissant donc à d'autres le soin de juger *Bagatelles*

pour un massacre du point de vue logique et du point de vue moral, je me borne aujourd'hui à ressentir profondément le pathétique de ce témoignage passionné.

* * *

On sait que, pour avoir osé publier ce livre qui s'attaque violemment à l'une des puissances les plus tyranniques de la société moderne, le docteur Destouches, alias Louis-Ferdinand Céline, s'est vu retirer tous ses emplois et toutes ses fonctions. La presse a fait autour de son œuvre la conspiration du silence ; cette même presse qui, naguère, avait porté aux nues l'auteur du célèbre *Voyage*. On est en train de traiter cet ex-favori de la République Front-Populaire comme on ne traite pas en France les traîtres et les criminels. Lorsqu'il a passé outre aux objurgations de ses amis, qui lui remontraient la témérité de son entreprise, Céline prévoyait certainement ce qui allait lui arriver. On ne peut donc lui dénier un grand courage, ni mettre en doute la sincérité de ses convictions.

D'autre part, il faut apporter dans un tel jugement la partialité d'un Philippe Lamour ou d'un Julien Benda pour contester le talent, la force d'expression, la richesse et le souffle dont les preuves éclatent à toutes les lignes de ce libelle aussi génial qu'ordurier. J'ai déjà écrit quelque part que Louis-Ferdinand Céline est le plus grand poète français de ce temps ; après *Bagatelles*, je ne m'en dédis pas. C'est entendu, il ne sait pas composer. L'idiome dont il se sert a tous les défauts des langues artificielles. Il ne faut demander à cet énergumène inspiré ni goût, ni pondération, ni suite dans les idées. Moins que de poésie, il s'agit de matériaux pour en faire ; comme les deux romans de Céline, son pamphlet ressemble à un immense chantier de construction, où les plus précieuses essences, où les marbres les plus polis, où les aciers les mieux trempés sont jetés pêle-mêle dans la fange.

Tel morceau de bravoure — par exemple le développement sur la guerre future, ou le croquis de certaine palabre d'artistes dans les caves d'une « Maison de culture » — montre cependant avec quelle aisance l'auteur de ces choses-là pourrait mettre dans sa poche, s'il le voulait, les plus distingués spécialistes de la littérature alimentaire. Mais autant demander à Jérémie de composer des chansons à boire, ou à Léon Bloy d'écrire des tragédies en cinq actes et en vers. Il se peut que l'imperfection formelle dans laquelle certains écrivains merveilleusement doués paraissent se complaire ne soit rien d'autre qu'une manifestation de leur secrète délicatesse, un refus de revêtir fût-ce les apparences de la conformité.

* * *

Par là, malheureusement, ces imprudents risquent de tomber dans une autre sorte de cabotinage, celle qui consiste à jouer indéfiniment les sauvages et les paysans du Danube. Il n'est pas sûr que Céline n'ait pas donné ça et là dans ce travers, notamment lorsqu'il feint de tendre à ses contradicteurs des verges pour le battre. Ce qui est tout à fait admirable chez lui, c'est l'art d'aboutir, après une violente diatribe, à une formule nette. Quelques-unes de celles qu'il assène aux sémites et aux prosémites feront des ravages dans l'opinion publique. Car j'ai différé jusqu'ici de vous dire que le sujet de *Bagatelles pour un massacre* est la nécessité de sauver le monde du péril juif.

Sur ce point, il y a beaucoup à dire dans un sens et dans l'autre ; le problème d'Israël est l'un des plus complexes qui soient ; si le lecteur veut savoir ce que j'en pense, je le renvoie aux articles que j'ai consacrés jadis à la question dans cette revue. Il faut se garder, lorsqu'on touche un point aussi délicat, de tout ce qui pourrait ressembler à la faiblesse, d'une part, ou à l'injustice, de l'autre. Mais de telles précautions ne sont pas le fait de l'indigène

(1) D. n. é. éditeur.

révolté » qui hurle dans *Bagatelles* son dégoût, son inquiétude et sa colère. Au surplus, dans l'esprit de Céline il est visible que le nom de Juif s'applique à tout ce qui est vil, tortueux, âpre au gain, bref à tout être dénué de générosité et de simplicité. Dans ce sens, on ne saurait que l'applaudir et que le suivre.

Réserve faite, bien entendu, du terrible vocabulaire, des écarts d'imagination qui font de cet étonnant cri du cœur une chose animale, un beuglement triomphant et sinistre, au-dessus duquel se profile pourtant le fantôme d'un homme bon, sain, sensible. Ce n'est donc pas dans l'enfer des bibliothèques qu'il faudrait précipiter ce livre, mais dans leurs limbes. A la place même où, dans la *Divine Comédie*, le Dante fait apparaître les âmes obscurément insatisfaites des païens de bonne volonté.

ROBERT POULET.

La voix de nos Evêques

II. LETTRE PASTORALE DE S. Exc. Mgr HEYLEN

L'évêque de Namur est plus âgé que le Souverain Pontife. L'énergie et l'activité de Pie XI étonnent comme un miracle. Le Pape lui-même attribue ses forces revenues à un prodige divin obtenu par sainte Thérèse de Lisieux.

La santé de Mgr Heylen n'est pas miraculeuse. Elle est la résultante d'un tempérament exceptionnel et d'une maîtrise morale, d'une possession de lui-même non moins extraordinaires. A plus de quatre-vingts ans, l'infatigable président du Comité permanent des Congrès eucharistiques internationaux entreprend un tour d'Europe ou un tour du monde comme d'autres, à la force de l'âge, partent en vacances pour quelques jours.

Il est le plus assidu aux séances et aux cérémonies des Congrès. Il y prononce des discours dans la langue du pays. Si c'est une langue qui lui est moins familière, il s'est exercé patiemment durant des semaines, durant des mois, assisté par un professeur bénévole. Il a prononcé moult discours en néerlandais, sa langue maternelle; en français, sa langue adoptive; en latin, la langue de l'Eglise; en italien, la langue de Rome; en espagnol, en anglais, en allemand. Nous craignons d'en oublier.

Il « attrape » étonnamment l'accent de toutes ces langues. A Dublin nous entendions les Anglais s'étonner d'une telle prononciation chez un continental.

Mais il les étonna plus encore par son endurance. La procession du Saint-Sacrement devait parcourir plus de 8 kilomètres. Des voitures avaient été mises à la disposition des évêques les plus âgés. L'évêque de Namur laissa la place à de plus jeunes. Il fit vaillamment cette longue route au pas de procession. Après la cérémonie de clôture, sur le pont O'Connell, il paraissait non seulement heureux et enthousiaste, mais frais et dispos.

Que si vous lui demandez le secret d'une telle résistance, il vous dira, sans parler de son heureux tempérament, qu'il en est redevable à sa régularité. Il a emporté du cloître la régularité d'un parfait religieux. Il va dormir très tôt et il se lève de même. Lorsque ses collaborateurs arrivent à l'évêché, il a célébré la messe, fait une longue oraison, dit son bréviaire, expédié son petit déjeuner et terminé son courrier. Il a l'esprit libre et dispos pour aborder les problèmes qu'apporte chaque journée à l'administration diocésaine. Il est d'humeur égale pour accueillir les visiteurs, dont les plaintes et les requêtes sont tout de même également intéressantes.

Evêque depuis bientôt quarante ans, doué d'une mémoire tenace, Mgr Heylen ne parle pas et n'écrit pas toujours en style du dernier bateau. Il est d'ailleurs très au courant des idées et des événements du jour. Mais il ne prétend pas à l'actualité toujours frémissante. Il estime qu'il est d'autres choses à dire et à rappeler que la dernière idée ou la dernière consigne à la mode.

Ses Lettres pastorales sont comme des chapitres d'un catéchisme de persévérance. Il y a résumé les années précédentes la doctrine des sacrements. Cette année il inculque avec énergie la nécessité d'une véritable croisade pour la sanctification du dimanche, principalement par l'assistance fervente à la messe.

Les citations que fait l'évêque de Namur ne sont pas nécessairement du livre le plus récent dont le titre flamboie aux étalages des libraires. Sa mémoire et son information planent sereinement sur un demi-siècle de littérature religieuse. Et les débuts de sa vie sacerdotale et apostolique remontent à une époque où l'attention n'était pas entièrement prise par les nouveautés lancées à grands renfort de réclame sur le marché de l'édition. On avait encore le loisir, en ce temps-là, de lire les ouvrages les plus remarquables des époques révolues. C'étaient même ces ouvrages qui constituaient le fonds principal des bibliothèques bien composées. On estimait qu'il fallait l'épreuve du temps pour donner à un livre cette consécration et cette autorité qui lui valaient des lecteurs plus nombreux et plus docilement attentifs.

* * *

Nous trouvons dans la Lettre pastorale à laquelle nous consacrons ces lignes une citation remarquable, classique. Pas de Bossuet. Elle date un peu moins. Mais quelle prose classique, plus alerte que celle du XVII^e siècle, non moins substantielle ni moins vigoureuse! Savourez ce passage du cardinal Pie, cité par Mgr Heylen pour décrire la désolation de la messe dominicale abandonnée.

« L'aurore du septième jour vient de briller. Les portes du temple sont ouvertes. L'autel du sacrifice est dressé; le sacrificateur est prêt. Mais je cherche les assistants, j'attends les témoins... Vainement, l'airain sacré a retenti trois fois sur la cité et sur la contrée tout entière, annonçant partout l'heure du sacrifice; la majeure partie reste sourde à cet appel. Le riche médite de nouveaux plaisirs pour faire diversion à ceux de la veille; le commerçant demeure opiniâtrement à son comptoir; le publiciste reste enfermé dans son bureau, et si l'ouvrier a quitté l'atelier, c'est pour aller à la taverne. Et cependant, le sang de Jésus coule sur l'autel, dans le temple quasi désert. »

Le tableau paraîtra noir relativement à la fréquentation dominicale de beaucoup de nos églises. Dieu en soit loué! Les absences cependant se font chez nous aussi tellement nombreuses que lorsqu'on se met à les dénombrer, surtout si l'on compte les hommes seulement, c'est une impression de tristesse et un peu d'effroi qui s'empare de vous.

Or, la sanctification du dimanche est essentielle à la vie chrétienne.

C'est encore au cardinal Pie que l'évêque de Namur emprunte l'affirmation vigoureuse de cette vérité :

« L'observation de cet unique précepte conduit directement et comme nécessairement à l'observation de tous les autres. Le dimanche est la clef de voûte de tout l'édifice religieux et social. Pas une vérité dogmatique, pas une loi morale, pas une pratique utile qui ne soit liée à la sanctification du dimanche; en sorte que la profanation du dimanche est le renversement absolu de toute l'économie chrétienne. Déchirer ce troisième commandement, c'est déchirer la loi entière. »

Aussi les révolutions les plus violemment antichrétiennes ont-elles tenté de supprimer le dimanche. La Révolution française a voulu substituer au rythme hebdomadaire d'institution

divine le système décimal, remplaçant prétentieusement les semaines par des décades. La Révolution bolchévique a voulu raccourcir les semaines, en leur substituant des séries de cinq jours. Mais le rythme imprimé par Dieu à la vie individuelle et sociale a été plus fort jusqu'à présent que ces révolutions.

Voici que le démon adopte une autre tactique. Plutôt que de supprimer le dimanche, il s'emploie à le laïciser, à en faire un jour de sports, de plaisirs, un jour où l'on prie moins encore que les autres, où l'on offense plus le bon Dieu que les jours de semaine.

Voilà le danger qui fait pousser à l'évêque de Namur un cri d'alarme et une sorte d'appel aux armes.

Non seulement les prêtres et les religieux, mais aussi les laïcs et notamment les militants de l'Action catholique doivent participer de tout leur cœur et de toutes leurs forces à cette croisade pour la restauration du dimanche, avec son atmosphère de piété et, au centre, l'assistance fervente à la messe.

Mgr Heylen cite des exemples dont le plus typique est certainement le suivant, transcrit de la Lettre pastorale de S. Exc. Mgr Rasneur, du carême 1932 :

« Deux époux, habitant à une heure de l'église, trouvaient un ingénieux moyen d'assister chaque dimanche à la messe, malgré les quatre petits enfants qu'on ne pouvait laisser seuls à la maison. Le père assistait à la première messe : une heure avant la grand'messe, la mère se mettait en route avec les enfants, portant les uns, traînant les autres ; à mi-chemin, elle rencontrait son mari, lui remettait les petits et se pressait vers la maison de Dieu. Voilà, ajoute le récit, l'esprit de foi, de sainteté, l'héroïsme des humbles. »

Mgr Heylen donne à tous ses diocésains, et particulièrement aux milices de l'Action catholique, la consigne de participer à cette campagne, prônée par le Saint-Père lui-même, pour la sanctification du dimanche et pour l'assistance fervente à la messe le jour du Seigneur. Cette campagne, Sa Sainteté en a eu l'inspiration à la suite du Triduum de messes par lequel, à Lourdes, fut clôturée l'année sainte de la Rédemption en 1934. Durant trois fois vingt-quatre heures, des messes furent célébrées sans interruption à l'autel de la grotte. Un concours inouï de pèlerins et une attention sensationnelle de l'opinion mondiale entourèrent cette célébration. L'initiateur, on le sait, en avait été un prêtre belge, l'abbé Waterkeyn, curé d'une paroisse de Londres. Lorsque, après le Triduum, qu'avait présidé un légat du Pape, S. Em. le cardinal Pacelli, secrétaire d'Etat, l'abbé Waterkeyn fut reçu en audience par Sa Sainteté, la conclusion de l'entretien fut que l'on ne pouvait s'en tenir à ces journées magnifiques de ferveur eucharistique, qu'il fallait en prolonger l'effet par un mouvement qui s'emparerait du clergé, de toutes les œuvres de piété, des organismes d'Action catholique, de toutes les phalanges apostoliques.

Tel fut le dessein de la campagne à laquelle nous venons de faire allusion.

M. Waterkeyn lui-même nous rapportait que certains avaient d'abord proposé à Sa Sainteté une campagne pour l'assistance à la messe, le vendredi, en souvenir de l'immolation de la Croix, dont la messe est le renouvellement mystique et très réel. Mais Pie XI répondit qu'il était plus urgent, plus nécessaire et plus important de ramener à la messe du dimanche le très grand nombre de baptisés et de chrétiens encore croyants qui l'ont abandonnée.

C'est donc à ce mouvement d'apostolat eucharistique que sont conviés tous les chrétiens fervents et généreux par un grand apôtre de l'Eucharistie, S. Exc. Mgr Heylen, évêque de Namur, religieux prémontré, président du Comité permanent des Congrès eucharistiques internationaux.

LOUIS PICARD.

BANQUE

DE LA

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Le rapport du Conseil d'administration pour l'année 1937 débute par ces considérations intéressantes :

Le notable développement de la production et des échanges, l'augmentation des prix des marchandises pendant l'année 1937 ont exercé une influence favorable sur l'exploitation des banques.

L'utilisation des crédits et des services mis à la disposition des industriels et des commerçants a donné lieu à des mouvements de comptes plus nourris qu'en 1936. Il en est de même des ouvertures de crédits d'acceptation et opérations de change, en rapport notamment avec les importations et les exportations de matières premières ou de produits fabriqués.

Grâce aux profits généralement retirés de l'exercice des diverses activités économiques, durant cette année, les soldes débiteurs des clients ne sont pas en augmentation. Les banques n'ont donc pas trouvé dans les ouvertures de crédit par comptes un meilleur emploi de capitaux.

Il y a cependant lieu de se féliciter, du point de vue de l'intérêt général, de la forte diminution des engagements à court terme de l'industrie et du commerce.

La prospérité des industries, la stabilité relative des monnaies ont, dès le début de l'année, accentué le retour de l'épargne vers les placements à revenu fixe, à moyen ou long terme.

Les emprunts contractés, tant par les pouvoirs publics que par les sociétés privées, pendant les trois premiers trimestres de l'année, se sont élevés à 6.485.000.000 de francs, soit près de trois fois le montant atteint pendant la période correspondante de l'année précédente.

Par contre, au cours du quatrième trimestre, un sentiment d'insécurité n'a cessé de s'étendre à raison de la crainte de complications internationales, de l'accroissement des charges et dépenses publiques et de la nouvelle dévaluation d'une des principales devises européennes. Brusquement les capitaux disponibles se sont retirés du marché, une forte tendance à la hausse du taux de capitalisation des emprunts à terme s'est fait jour et la diminution des commandes aux industries a entraîné un ralentissement sensible de l'activité économique, dont les banques ont subi le contre-coup.

Le marché est resté, durant toute l'année, insuffisamment alimenté en offres d'escompte et demandes d'avances au jour le jour. De ce fait, les remplois des dépôts en opérations à court terme ont été rares et peu rémunérateurs.

* * *

Compte de Profits et Pertes et répartition des bénéfices.

Sans y faire intervenir le report à nouveau de l'exercice précédent, le bénéfice net de 1937 s'élève à fr. 87.236.480,72, en augmentation de fr. 13.925.496,30 sur le bénéfice distribuable de 1936.

Ce montant a été établi après prélèvement sur les résultats de l'année, de tous les amortissements utiles, y compris celui du préjudice que des malversations commises à notre siège de La Louvière nous ont fait subir.

Le Conseil d'administration vous propose de répartir aux actionnaires un dividende brut de 60 francs, payable par 50 francs net à chaque action, dividende qui serait mis en paiement le lendemain de l'assemblée générale.

Cette répartition absorberait 60.000.000 de francs.

La participation statutaire du Conseil serait de fr. 3.111.824,03. Au surplus de fr. 24.124.656,69 serait ajouté le report de l'exercice 1936, soit fr. 13.387.781,43. Sur la somme ainsi obtenue de fr. 37.512.438,12, 30.000.000 de francs seraient virés à la réserve extraordinaire.

Le solde formerait un report à l'exercice 1938 de fr. 7 millions 512.438,12.

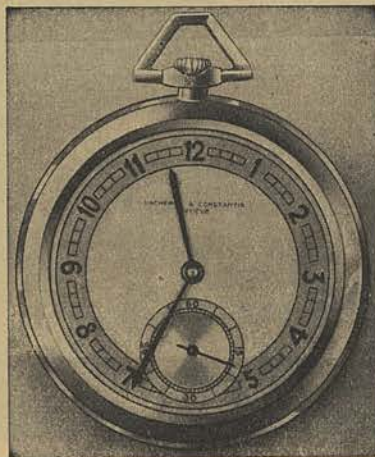
COOSEMANS

JOAILLIER ET ORFÈVRE

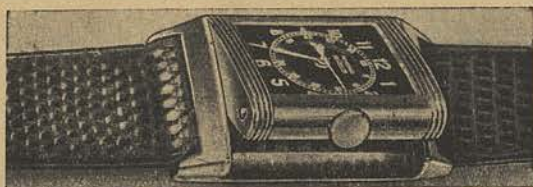
DE LL. MM., LE ROI ET LA REINE

se rappelle à votre bon souvenir et attire votre attention sur l'extension de son département horlogerie.

Les premières marques



VACHERON ET CONSTANTIN
Or mixte.

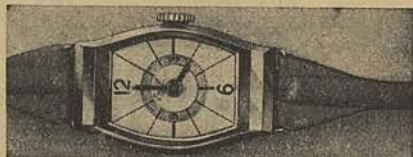


LE COULTRE
« REVERSO »

TISSOT
PONTIAC
ZIGMA
et autres
marques



LE COULTRE



OMEGA

ATELIER SPÉCIAL
DE RÉPARATIONS

25, avenue de la Toison d'Or
BRUXELLES

"PATRIA"

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1. **THEATRE PATRIA**
740 places assises
Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.
2. **Salle des CONFÉRENCES**
225 fauteuils
Estrade et installation pour projections lumineuses.
3. **Vaste HALL avec buffet**
400 mètres carrés.
Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.
(Pick-up).
4. **Locaux spacieux et confortables**
Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

Fabrique Belge de Jouets Bourrés

FABEL

WEERDE s/SENNE (Belgique)

TEDDY BEARS
CLOWNS
ESQUIMAUX
ANIMAUX

POUPÉES
ARTICLES DE
FANTAISIE
NOUVEAUTÉS

JOUETS BOURRÉS EN FLANELLE ET PELUCHE
TOUS JOUETS EN BOIS

ADVERTA



CHAMPIONS de la QUALITÉ

tel est le titre décerné par la renommée aux produits LORA, qui se classent parmi les toutes premières marques d'articles similaires.

Les produits LORA sont vendus sous la garantie du fabricant. Ils subissent, avant leur mise en vente, des essais rigoureux de qualité.

Tout article à marque LORA ne donnant pas entière satisfaction est échangé ou remboursé à sa valeur d'achat.

Carbones, Rubans, Stencils & Encre. "LORA"
EN VENTE PARTOUT.

LORA

PRODUIT BELGE

Reclamer-les à votre fournisseur!



The illustration shows a modern building with vertical lines and a grid pattern on the left. To its right is a large, dark rectangular area containing the text 'LE STYLE MODERNE' in white, bold, sans-serif capital letters. Below this text is a detailed illustration of a CINEY stove, which is a freestanding unit with a cream-colored enamel finish. It features six drawers arranged in two rows of three, each with a simple horizontal handle. The central drawer in each row contains a control knob. The brand name 'Ciney' is visible on the top right drawer. The stove is mounted on a small, dark base.

LE STYLE MODERNE

a son joyau dans la cuisine

le fourneau "CINEY"

Dans une cuisine actuelle, où tout est clair, lisse, facile à entretenir, que fait encore une cuisinière comportant des ornements à astiquer, des moulures à nettoyer, des pieds contournés sous lesquels s'accumule la poussière ?

Les Forges de Ciney ont apporté à la cuisine moderne le fourneau digne d'elle :

Un bloc tout émail crème discrètement décoré, à panneaux unis, monté sur socle, sans accessoire métallique même chromé et dont la construction technique atteint les derniers perfectionnements.

Parure de la cuisine, le fourneau Ciney est en même temps le meuble dont l'entretien est le plus facile

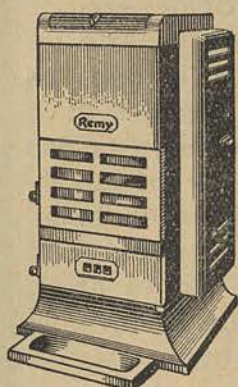
Une élégante brochure illustrée éditée sur cet appareil sensationnel vous sera envoyée sur demande.

LES FORGES DE CINEY S A

Le "REMY"

FOYERS ET CALORIFÈRES

BREVETÉ DÉPOSÉ



Rendement unique, garanti
par des essais officiels aux
Laboratoires des Arts et Mé-
tiers à Paris

89 %

de rendement moyen

UNIQUE

Prix sans concurrence pour
leur capacité de chauffe

S. A. des Fonderies de l'Eau-Noire

COUVIN (Belgique)

CUISINIÈRES — CRAPAUDS — TRIANGULAIRES

FOURNEAUX DE CUISINE

Poêles pour grands halls

Cuisinières
*de la plus pe-
tite de ménage
à l'installation la plus importante.*

Pour
PENSIONNATS,
INSTITUTS,
COUVENTS,
ÉCOLES
MÉNAGÈRES
CASERNES,
etc.

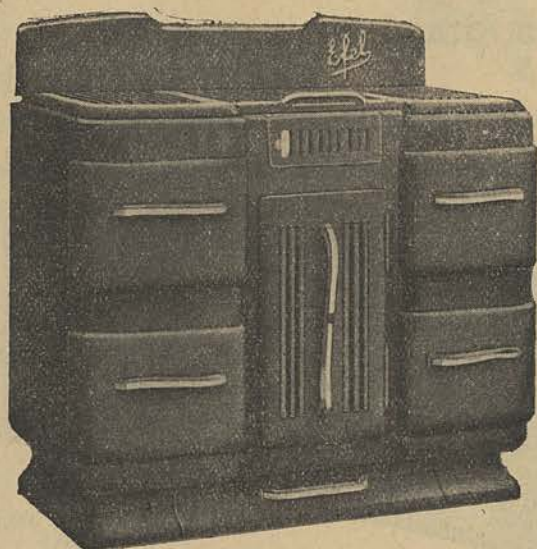
KUPPERSBUSCH
SALLES D'EXPOSITION
35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles

Une réalisation merveilleuse des **FONDERIES DU LION**

FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens
Poêles Flamands
Poêles Crapauds
Poêles Triangulaires
Cuisinières
Poêles Buffet
Foyers
Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre

VOUS DEVEZ POSSÉDER
UN STYLO



GRAFEX

RÉSERVOIR DE SATISFACTION

FABRICATION CONSCIENCIEUSE DIGNE DE L'INDUSTRIE BELGE

GRAND PRIX ANVERS 1930

EXIGEZ-LE DANS TOUTES LES BONNES PAPETERIES

Pour le Gros: **E. GRAFEX • 231, Rue Victor Rauter • Bruxelles**

Le Stylo GRAFEX intégralement Belge, exécuté avec une machinerie remarquable et inédite, les meilleures matières et le maximum de soin, n'est pas grevé de frais onéreux de change, douane, multiples intermédiaires et publicité tapageuse. En le choisissant vous bénéficiez de la plus haute qualité pour le plus juste prix et vous réservez au Pays des capitaux et du travail.

**POELES
GODIN**

R. RABAUX & Cie

158, Quai des Usines, BRUXELLES
et à Guise (Aisne) France

EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

Qualité garantie

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas

HÉLIOS s.a.

LINTGEN Tel. N° 6

Groot-Hertogdom Luxemburg
vertoont zijne nieuwe modellen

1938

in Groote Ovens, zwaar gebouwd
in geëmailleerd plaatijzer, voor

PENSIONNATEN,

INSTITUTEN,

KLOOSTERS,

HOTELS,

SPIJSHUIZEN, enz.



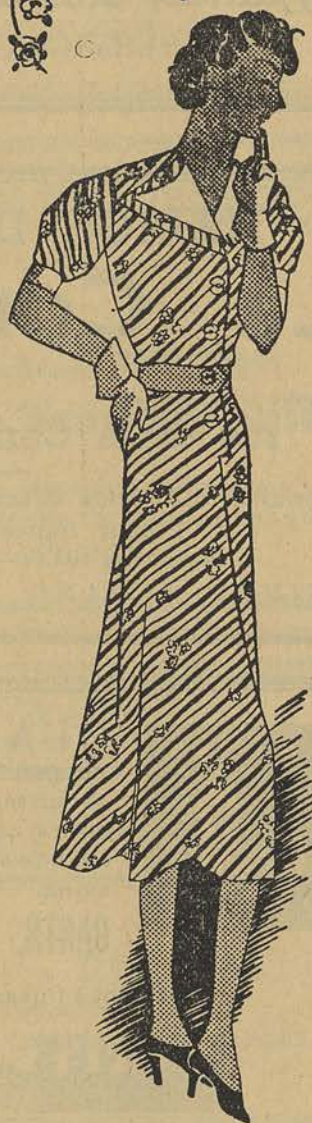
ONTWERPEN EN PRIJZEN
OP AANVRAAG

Referentiën in alle landen.

Tentoonstellingzaal : 59 Lombard straat Brussel

*Vos jolies robes resteront fraîches,
si vous les faites
en Tobralco.*

Un tissu garanti () par Tootal.*



CHOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R) nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

Nouveau prix :

fr. 19⁵⁰
LE METRE
Largeur 91/92 cm.

(*) LA GARANTIE TOOTAL :

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lisière.

TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins.

TOOTAL (Dépt. R) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaus
Confiseur

USINE

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES
Tél. 12.63.59

La Chemiserie

Anciens Etablissements ELIE FLACHE, s. a.

20, Quai des Moines, GAND — Bureaux : 15, rue Traversière

Chemises, Cols,
Pyjamas, Robes de chambre
Tissus SERVICERTUS en exclusivité

TISSAGE DE COTON

La Coriandre

Société Anonyme

Bureaux et Magasins:

rue de la Coriandre, GAND

Spécialité d'Articles Blancs, Teints et Imprimés
pour toutes Lingeries

Téléphones 103.14 — 129.99 — 184.55

USINES A GAND ET A SLEIDINGE

LAINES A TRICOTER

Laines pour Bonneteries et Tissages

■ ■ ■

Les Laines de Ste-Gudule

Chaussée de Menin

MOUSCRON

Prix spéciaux aux communautés se recommandant de la Revue



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre
climat exige des vêtements chauds.
La chaleur de la laine est la plus
saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

TISSUS FILTRANTS HAUWEL

LES SPÉCIALISTES POUR VOS FILTRATIONS

Leur production spécialisée permet seule de résoudre tous les problèmes de filtration

Tél. : 11.73.26

Direction et laboratoires : 39, rue Bosquet, BRUXELLES

Usines à Courtrai et Halluin

Tissage de Soieries
DE VOS FRÈRES S. A.
WAEREGHEM [Belgique]

SOIERIES : Crêpe de Chine (belles qualités) — Crêpe
sablé — Crêpe Maromat — Toile de soie — Crêpe
satin — Satins pour processions.

DOUBLURES : Brochés — Crêpes façonnés — Satins —
Serges, etc.

Le Bon Pain produit par la meilleure farine provenant des
MOULINS « CONCORDIA », à AUVELAIS-GROGNEAUX

LE PLUS ANCIEN MOULIN DE BELGIQUE
(Le premier moulin de Grogneaux fut construit par les religieux de l'Abbaye de Floreffe en 1138)

Complètement transformé et modernisé en 1931
PRODUCTION JOURNALIÈRE : 55.000 KILOS BLÉ

Farines supérieures pour boulangerie et pâtisserie

OOO - Extra - Gruau

Franco toutes gares par wagon ou domicile par auto

Téléph. : Tamines 22

Moulins "Métropole"

Société anonyme

Schooten-lez-Anvers



Farines de haute qualité

Spécialité de farines supérieures

OOO - EXTRA - GRUAU

Nos sons, rebulets et remoulages se recommandent

Livraisons franco toute gare

Tél. Anvers 586.70 - 583.47

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

Fileture - - Tissage
A prêt & Teinturerie

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE - DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECCLÉSIASTIQUES

VOUS DÉSIREZ ACHETER DU SIROP!

Demandez échantillons et prix
à l'adresse suivante :

Siroperie MEURENS, à Aubel

Sirop mélangé, marque POMONA

3 QUALITÉS : Sirop purs fruits, poires et pommes,
gelées de poires (Spécialité)

Téléph. Aubel N° 9

Reg. du Comm. Verviers 12153

IMPORTATION DIRECTE
des Grands Vins de Bordeaux, de Bourgogne, d'Oporto,
de Champagnes et de Liqueurs de marques

Em. De Ridder-Laenen & Fils

27, Grand'Place

MALINES

Maison fondée en 1854
Chèques postaux 365.80

Reg. du Com. n° 269
— Téléphone 158 —

Entrepôts particuliers :

Tuileries (Dyle), 10

Longue rue des Bateaux, 61

VIN DE MESSE

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Ohq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

VINS FINS

Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE
PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

Maurice VAN ASSCHE

Ex-policier judiciaire des Parquet et Sûreté militaire, ancien élève de l'École belge de Criminologie, directeur-proprétaire de la Centrale Belge d'Information

BRUXELLES — 23, avenue EMILE MAX, 23 — BRUXELLES

Téléphone 33-73-52

Reg. du Comm. 82356

C. C. P. 52038

RECHERCHE preuves et témoins ; griefs précis et faits nouveaux ; opportunité d'actions en justice dans tous litiges civils et commerciaux.

RENSEIGNE en prévision d'associations ou commandites : démasque les contrefacteur ; concurrent déloyal, espion commercial, saboteur, auteurs de divulgations ou menaces.

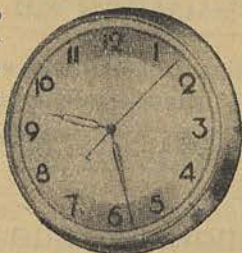
CONTROLE les agissements d'enfants prodiges ou dangereusement liés, d'intendants, gérants, caissiers, représentants, etc.

ENQUÊTE sur origines, antécédents, réputation, religion, fortune, caractère, conduite, relations. (Devoir qui s'impose avant tout mariage et qui se justifie par la gravité de cet acte.)

Vingt-trois années de probité professionnelle justifient la notoriété acquise par l'informateur MAURICE VAN ASSCHE

A chacun son chocolat.
MARTOUGIN
est celui des vrais amateurs.

L'horloge électrique
KIENZLE pour
pensionnats, cou-
vents, bureaux,
cours, **NE DOIT**
JAMAIS ÊTRE
REMISE A
L'HEURE car elle
donne toujours
l'heure exacte, ni remontée, ni réparée.



KIENZLE
électrique
précis
comme le soleil

KIENZLE ÉLECTRIC
12, rue Vanderlinden BRUXELLES

Glycérines distillées, pharmaceutiques
Savons mous, Savons durs
Savons de ménage, Savons liquides

SOCIÉTÉ ANONYME DES
Établissements Industriels LOUIS PITZ

Rue Van den Peereboom, 57
Téléphones : 512.94-535.99 Borgerhout-Anvers

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

**MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERIO-
DIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES**

L'efficacité toute spéciale de l'anti-
douleur "LA CROIX BLANCHE,"
trouve sa source dans la "synergie
des composants", c'est-à-dire
l'exaltation des propriétés parti-
culières de chacun des ingrédients
par leur association mutuelle.
Grâce à elle chacun d'eux ap-
porte à l'ensemble son effica-
cité propre et pleine tout en n'y
figurant qu'en dose très réduite
d'où toxicité nulle, tolérance par-
faite, absence de toute réaction
secondaire désagréable. Les cal-
mants exercent souvent
un effet dépressif sur le sys-
tème nerveux et circula-
toire, et provoquent de
la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas
pour l'antidouleur "LA CROIX
BLANCHE," qui compte aussi par-
mi ses ingrédients un élément
tonifiant, dont la présence a pour
effet d'annihiler l'influence dépri-
mante des éléments calmants de
l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLAN-
CHE," a maintenant plus de 35
ans d'existence. Grâce à ses
qualités réelles il a su conquérir
la confiance des malades et
s'imposer dans la majeure
partie du monde civil-
isé. Quiconque en a fait
l'essai, continue à en faire
sont calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYSENS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55
Tél. 342.53

Registre du commerce
N° 1551

O. O. Postaux
1329.87

Adr. télégr. : Munar-Anvers

**TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, CITRONS, POMMES,
BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. —
TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE
POISSONS.**

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

EAU DE JAVEL **MOVA**
CRISTAUX DE SOUDE
SALINES
PRODUITS CHIMIQUES

Établ. Mostaert-Vanneste

Anciennement Vanneste-Van Gheluwe

Rue de la Fonderie, 15 à 25, ROULERS

Téléphone 46

Réclamez à votre fournisseur
le beurre Sainte - Anne
PASTEURISÉ ET CONTRÔLÉ

ou écrivez à la

Laiterie Sainte - Anne

Soc. Coop.

Tél. 9 Chimay

Forges-lez-Chimay

La plus grosse production belge - 650,000 k. de beurre par an

LAIT BATTU SÉCHÉ POUR LES POUSSENS

Apprenez les
langues vivantes

à
L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

LE LAIT "VITALY"

Sauve les nourrissons,
Favorise la croissance des en-
fants,

Prépare une jeunesse vigoureuse,
Soutient les vieillards.

Entretient l'énergie des adultes,
Amplifie l'endurance des sports-
men,

Revitalise les malades,

LAIT CRU, PUR ET SAIN

établie indemne de tuberculose
Certificat du Ministère de l'Agriculture

176, rue Royale, BRUXELLES

Tél. 17.50.07

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Etienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18

COURTRAI

Chèq. Post. 372543 — Téléphone 63

Serges, volles, camelots, draps, coton divers,
toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munautés religieuses et pour confections

UNION CHARBONNIÈRE
du Brabant, S.N.C.

Bureaux et Chantiers :

100, avenue du Port, 100

Téléphone 26.96.66

COMMANDEZ VOS PROVISIONS DE CHARBON
CHEZ...

"CHARPORT"

Chantier Charbonnier du Port
Pre Etienne-P. Soubre

31, Quai de Willebroeck,
BRUXELLES

Tél. 26.96.66

vous aurez la certitude d'avoir
pu charbon de première qua-
lité à un prix intéressant.



Charbonnière Forestoise
E. OLIVIER

71, rue de la Station, Forest-Bruxelles

Téléphones :
44.78.51-44.94.36

Chèques Postaux :
34.477

Reg. du Commerce :
71765

- VENTE DIRECTE -

de la mine aux consommateurs

Dépôt général du « SYNTHRANOIX »
ANTHRACITE SYNTHÉTIQUE

Sté A^{me} FOURS A COKE

de et à QUIÉVRAIN

SPÉCIALITÉ DE COKE LAVÉ DE FONDERIE

Coke spécialement concassé pour chauffage central
et feux continus

20/40 — 40/60 & 60/80

Remise par camion de 3 tonnes dans un rayon de
50 kilomètres

Raffinerie Tirlemontoise Tirlemont



Exigez le Sucre
scié-rangé
en boîtes de 1 kilo

200,000,000 de francs de dégâts
par an en
Belgique par les RATS!



Détruisez ces dangereux
rongeurs par :

AEROXON
DETRUIT TOUS LES RATS

qui vous offre des avan-
tages Incontestables no-
tamment :

1. Inoffensif pour hom-
mes et animaux domes-
tiques ;
2. Efficacité de 100 % ;
3. Conservation illimitée

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes

SOC. AN. DES

Établissements AEROXON

Rue Léopold, 76, MALINES

Tél. 807

LUXECO

PARQUETS LUXUEUX - ÉCONOMIQUE

21, rue des Tanneurs Téléphone : 250.75
ANVERS

TOUS GENRES DE PARQUETS
A prix égal — Qualité supérieure
Qualité égale — Prix inférieurs

Demandez notre parquet 7 m/m et notre parquet pliant
amovible
Spécialement pour revêtement de planchers anciens

COMPROCIR S.A.

40, Rempart Kipdorp, 40 — ANVERS

Tél. 232.53-321.98-368.71-370.94.

Comprocir donne au plancher un brillant éclatant et durable, le nettoie radicalement sans l'abîmer.

Comprocir est composé des matières les plus fines des cires solides qui ne collent pas et entretiennent le plancher sans trop l'engraisser.

Comprocir est en état liquide, par conséquent économique et facile à l'emploi.

Comprocir a une odeur agréable et des qualités désinfectantes.